

UNIVERSITÉ DE CAEN

FACULTÉ DE DROIT

LE LUXE
ET LES LOIS SOMPTUAIRES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

Soutenue devant la Faculté de Droit de Caen

Le Jeudi 8 Novembre 1900

A 2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI

PAR

M. MARCEL GATINEAU

JURY D'EXAMEN

MM. VILLEY, *professeur-doyen*, Président de la Thèse.

CABOUAT, *professeur*.

RENÉ WORMS, *agrégé*.

CAEN

Imprimerie E. LANIER, 1 et 3, rue Guillaume-le-Conquérant

1900

UNIVERSITÉ DE CAEN

FACULTÉ DE DROIT

LE LUXE
ET LES LOIS SOMPTUAIRES

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

Soutenue devant la Faculté de Droit de Caen

Le Jeudi 8 Novembre 1900

A 2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI

PAR

M. MARCEL GATINEAU

CAEN

Imprimerie E. LANIER, 1 et 3, rue Guillaume-le-Conquérant

1900



A MES CHERS PARENTS

A MA FAMILLE

A MES AMIS

La Faculté n'entend donner aucune approbation ou improbation aux opinions émises dans les Thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

UNIVERSITÉ DE CAEN

FACULTÉ DE DROIT

Année Scolaire 1900-1901

DOYEN :

M. Edmond VILLEY (*, I. 1/2), correspondant de l'Institut, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

PROFESSEURS :

MM. DANJON (I. 1/2), assesseur du Doyen, professeur de *Droit commercial* et de *Droit maritime*.

Edmond VILLEY (*, I. 1/2), professeur d'*Économie politique*, chargé du cours de *Droit constitutionnel comparé*.

LAISNÉ DES HAYES (1/2, A. 1/2), professeur de *Droit romain*, chargé d'un cours de *Droit civil*.

GUILLOUARD (*, I. 1/2, C. 1/2, G. O. 1/2, C. I. C. 1/2, O. 1/2, L. 1/2), professeur de *Droit civil*.

LEBRET (I. 1/2), professeur de *Droit civil* (député du Calvados, ancien Ministre de la Justice).

CABOUAT (I. 1/2), professeur de *Droit international public* et *privé*, et de *Législation industrielle*.

MM. BIVILLE (A. 𐌆), professeur de *Procédure civile*, et
chargé d'un cours de *Droit administratif*.
DEBRAY, professeur de *Droit romain*.

AGRÉGÉS :

MM. René WORMS (I. 𐌆, 𐌆, C. 𐌆), chargé des cours
d'*Economie politique*, d'*Histoire des doctrines
économiques* et de *Législation financière*.

LE FUR, chargé des cours de *Droit administratif*
et d'*Éléments du Droit constitutionnel*.

ASTOUL, chargé d'un cours de *Droit Romain* et du
cours sur la *Coutume de Normandie*.

DEGOIS, chargé du cours de *Droit criminel*.

CHARGÉS DE COURS :

MM. ARON, chargé du cours d'*Histoire du Droit français*.

PILON, chargé d'un cours de *Droit civil*.

SECRÉTAIRE :

M. GILLET (I. 𐌆), secrétaire de l'Université de Caen.



JURY D'EXAMEN

MM. VILLEY, *professeur-doyen*, Président
de la Thèse.

CABOUAT, *professeur*.

RENÉ WORMS, *agrégé*.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548613_0025

BIBLIOGRAPHIE

- BAUDRILLART : *Histoire du luxe privé et public.*
BUTEL-DUMONT : *Théorie du luxe* (1771).
BERTRAND : *Essai sur l'intempérance.*
CAUWÈS : *Économie politique*, t. I.
FORTOUL : *Fastes de Versailles.*
FONTANON : *Recueil des Lois somptuaires.*
DAVID HUME : *Essai sur le luxe* (1752).
F. LE PLAY : *Les ouvriers européens.*
DE LAVELEYE : *Le luxe. — Traité d'économie politique.*
P. LEROY-BEAULIEU : *Précis d'économie politique.*
NADAULT DE BUFFON : *Notre ennemi le luxe.*
Les temps nouveaux.
Abbé PLUQUET : *Traité philosophique et politique sur le luxe.*
SENAC DE MEILHAN : *Considérations sur les richesses et le luxe.*
TERTULLIEN : *Traité de l'ornement des femmes. — Traité contre les spectacles.*
Abbé J.-B. THIERS : *Histoire des perruques* (1690). — *Traité contre les carrosses. — Traité des jeux et divertissements.*
EDMOND VILLEY : *Principes d'économie politique.*
Abbé DE VERTOT : *Traité contre le luxe des coiffures* (1664).
DE VERTOT : *Mémoires sur l'établissement des Lois somptuaires parmi les Francs.* Académie des Inscriptions, mai 1766.
-

LE LUXE & LES LOIS SOMPTUAIRES

INTRODUCTION

L'homme a l'instinct du luxe : cela est si vrai, que l'on retrouve ce penchant dans tous les temps et dans tous les pays. C'est un besoin inné : il s'est manifesté, d'abord, par l'amour de la parure : ainsi l'attestent, fréquemment, les fouilles, qui mettent au jour les objets les plus variés, dont l'homme primitif aimait à s'orner.

Il est intéressant, après avoir constaté l'existence certaine de cette tendance, d'en rechercher la nature.

M. Baudrillart (1) estime, avec raison, qu'elle a trois sources.

La première est l'amour-propre ou la vanité : l'homme aime à paraître, à se distinguer, surtout par la richesse, dont le luxe est le signe ; d'où le faste ou luxe d'ostentation.

La seconde source du luxe est la satisfaction des sens : les jouissances se raffinent de plus en plus ;

(1) BAUDRILLART, *Histoire du Luxe*, tome I, livre I, chap. I, p. 4 et sq.

elles ont d'autant plus de prix qu'elles sont plus coûteuses et plus difficiles à se procurer. On a vite fait, ici, de verser dans la sensualité.

Comme troisième origine, il y a l'amour du beau, de l'ornement ; l'homme se plaît à parer tout ce qui l'entoure : d'où les arts décoratifs, somptuaires et industriels.

Le goût de la parure n'est, en somme, qu'un aspect particulier de l'instinct de l'ornementation et du beau.

De plus, le goût de l'ornement entraîne celui du changement. L'homme est « ondoyant et divers », écrivait Montaigne. C'est un bien : car, si la « mode », en particulier, a souvent de mauvais effets, c'est, en général, des changements que naissent les perfectionnements.

Comment définir le luxe ? La question est délicate ; c'est une chose essentiellement relative : ce qui est du luxe, à une époque, ne l'est plus à une autre, quand les progrès de l'industrie l'ont mis à portée, sinon de tous, du moins d'un plus grand nombre. Ainsi, les chemises et les mouchoirs ont été longtemps un luxe fort rare, que possédaient seuls les rois et les grands.

De nombreuses définitions ont été tentées.

Quelques-unes n'envisagent que le mauvais luxe. Ainsi, M. de Kératry, dans ses « *Inductions morales et philosophiques* » (1817), entend par luxe « ce qui crée des besoins mensongers, exagère les vrais, les

détourne de leur but, établit une concurrence de prodigalité entre les citoyens, etc... »

M. E. de Laveleye (1) pense de même : il écrit : « La définition du luxe que je crois la meilleure contient, en elle, la condamnation du luxe. »

M. Droz (2) est d'avis que « l'on doit appeler dépenses de luxe les dépenses immorales ».

Quant à M. Ch. Périn (3), il estime, à tort, que le luxe implique, nécessairement, une disproportion entre la dépense faite et les ressources de celui qui la fait.

La définition de J.-B. Say (4) est incomplète ; il définit le luxe « l'usage des choses rares et coûteuses ». Mais un objet peut fort bien n'être ni rare ni coûteux et être un luxe, s'il a le caractère du superflu.

M. Cauwès (5) dit avec justesse que : « Le luxe est plus que le bien-être ; il n'y a pas de luxe, sans quelque raffinement dans les désirs, sans que l'idée de superfluité soit éveillée..... »

On peut observer, à ce propos, que le luxe existe très souvent, alors que le bien-être est inconnu.

La définition suivante est donnée par M. P. Leroy-Beaulieu (6) : « Le luxe, dit-il, consiste dans cette

(1) E. DE LAVELEYE, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{re} mai 1880.

(2) DROZ, *Economie politique*, livre IX, chap. I, p. 283.

(3) CH. PÉRIN, *De la richesse dans les Sociétés chrétiennes*. tome III, page 116. Paris, 1882.

(4) J.-B. SAY, *Econ. polit.*, livre III, chap. v.

(5) CAUWÈS, *Econ. polit.*, tome I, 2^e partie, livre I, chap. III.

(6) P. LEROY-BEAULIEU, *Acad. des Sciences morales et polit.* Séance du 6 août 1887.

partie du superflu, qui dépasse ce que la généralité des habitants d'un pays considère comme essentiel, non-seulement aux besoins de l'existence, mais aussi à l'agrément et à la décence de la vie. »

Il trouve, à juste titre, celle de Littré défectueuse : « Le luxe est la magnificence dans la table, le vêtement, l'ameublement ; l'abondance des choses somptueuses ».

Elle s'applique plutôt au faste.

En somme, la notion du luxe reste assez vague ; toutefois, il semble que l'on peut, avec MM. Cauwès, Baudrillart et Leroy-Beaulieu, le définir plutôt par le superflu que par la rareté et la cherté.

Le luxe se présente sous de nombreux aspects ; c'est dire qu'il y en a plusieurs espèces.

On peut, en se plaçant à un premier point de vue, distinguer le luxe matériel et le luxe intellectuel : le premier, se rapportant aux jouissances matérielles de table, d'ameublement, de vêtements, d'habitation, qui sont louables, du moment qu'elles ne dégénèrent pas en raffinements énervants ; le second, ayant trait aux nobles plaisirs qui s'adressent à l'âme et l'élèvent, en lui inculquant l'amour du beau, du bien et du vrai : tels sont ceux qui résultent de la connaissance des chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature.

En second lieu, il y a le luxe privé et le luxe public.

Celui-ci se subdivisera en luxe public civil et luxe public religieux. Le luxe public civil doit toujours

tendre à diminuer les inégalités sociales, en offrant aux plus déshérités des agréments et des avantages matériels, tels que : jardins publics, squares, fontaines, monuments, et à ouvrir l'esprit des masses aux pures jouissances intellectuelles, ainsi qu'aux idées morales et élevées, par les bibliothèques, musées, cérémonies et fêtes publiques, etc. ; mais il n'a pas toujours ce but, en fait. Le luxe religieux tient et du luxe public, et du luxe privé : par ses fêtes et ses pompes, dont l'effet, sur la foule, est si puissant, il aide à l'enseignement de la religion si nécessaire à l'homme.

Le luxe privé, comme son nom l'indique, est celui que chaque individu, en particulier, se donne, suivant ses goûts et les moyens dont il dispose.

On doit faire ici une place au luxe funéraire qui, semble-t-il, participe à la fois du caractère public et privé : il est, à ce propos, curieux de noter qu'à Rome, les premières traces du luxe privé se rencontrent à l'occasion des funérailles.

On parle aussi quelquefois de haut luxe, de luxe aristocratique, de luxe vulgaire ou démocratique.

Il y a, enfin, le bon et le mauvais luxe.

Le bon luxe, c'est, évidemment, le luxe de bon aloi, sainement entendu, celui qui consiste dans ce quelque chose qui est plus que le bien-être et que le mot tout moderne de *confortable*, emprunté à l'Angleterre, exprime si bien. C'est aussi l'ensemble des saines jouissances intellectuelles qui nous viennent de la fréquentation des sciences et des lettres, et de

la contemplation du beau. Un tel luxe ne saurait encourir de blâme.

Le mauvais luxe ou « luxe abusif » (1) est, au contraire, celui que condamnent « la morale, la convenance, le goût et la santé », ou celui qui implique disproportion entre la dépense faite et le revenu. On peut dire que c'est, d'une manière générale, « le mauvais usage du superflu » (2).

Parmi les causes (et elles sont nombreuses) qui agissent sur le luxe, il faut citer, en première ligne, le milieu physique : il est hors de doute, en effet, que le luxe ne se développe pas de même sous toutes les latitudes.

L'habitant des tropiques subit l'action déprimante d'une température torride ; au contraire, l'Eskimau, engourdi par le froid, arrache péniblement sa vie à la nature ingrate.

Un fait certain, c'est que les antiques civilisations ont eu leurs foyers en Asie, en Afrique et dans l'Amérique du Sud, c'est-à-dire dans les pays chauds, et que, en particulier, la civilisation européenne a eu l'Inde pour berceau ; elle est née de la civilisation aryenne, en passant par la Grèce.

Jadis très avancées, l'Asie et l'Egypte, favorisées par la richesse merveilleuse du sol, la facilité de la vie et l'extraordinaire abondance de la main-d'œuvre, ont émerveillé le monde par leur luxe inouï et leur

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, liv. I, ch. IV, I.

(2) M. NADault DE BUFFON, avocat général, Discours de rentrée *Sur le luxe* (1867).

faste gigantesque : leurs œuvres colossales excitent encore notre admiration.

Le luxe et son développement, dans un pays donné, sont encore soumis à d'autres influences, que l'on pourrait appeler, dans leur ensemble, les situations, les conditions sociales, politiques et économiques de ce pays.

La production, non-seulement des choses de première nécessité, mais encore des objets de luxe, destinés à rendre la vie plus agréable, sera, naturellement, d'autant plus intense et plus variée, que le degré de civilisation sera plus avancé, et cette civilisation se manifestera par une foule de signes caractéristiques. Il y aura la réaction puissante de l'homme sur le milieu qui l'entoure ; la création des voies de communication, et l'utilisation de celles que la nature fournit, permettant l'échange entre les diverses régions du globe ; les progrès de la science et de l'industrie, si profitables à la masse des consommateurs, dont ils augmentent le bien-être ; l'accroissement de la puissance productive du travail, résultant d'une coopération intelligente.

La constitution sociale d'un peuple, la constitution politique de l'Etat exercent aussi leur influence sur le développement et sur le caractère du luxe. En effet, suivant qu'il s'agira d'une monarchie absolue, d'une aristocratie ou d'une démocratie, le luxe prendra des formes différentes. C'est ce que l'histoire nous prouve, soit en Egypte, soit en Grèce, soit à Rome, soit enfin dans les différents pays européens.

Quoiqu'il en soit des conditions qui peuvent affecter le luxe, il est certain qu'il peut produire et qu'il produit, sur la société, de bons et de mauvais effets.

Le législateur doit-il alors intervenir pour favoriser les uns et réprimer les seconds ?

C'est ce que nous nous proposons d'étudier. Et, pour que cette étude soit faite en connaissance de cause, nous avons essayé de connaître la nature du luxe. Pour cela, nous avons recherché ce qu'il fut dans l'antiquité, au moyen âge, et ce qu'il est devenu dans les temps modernes. Puis, laissant la parole aux adversaires et aux partisans du luxe, nous avons essayé, ensuite, de le juger. Enfin, nous avons étudié les divers moyens, lois ou impôts somptuaires, employés par le législateur pour combattre le faste, et donné la préférence aux remèdes préventifs agissant sur les causes mêmes, et refrénant la vanité, l'égoïsme, la sensualité ; une forte éducation morale peut seule avoir cette salutaire influence.

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DU LUXE

CHAPITRE I^{er}

Du Luxe dans l'Antiquité

Dans l'histoire de presque tous les peuples, on retrouve quatre phases successives, par lesquelles ils ont dû passer, à mesure qu'ils se civilisaient : d'abord pêcheurs et chasseurs, puis pasteurs, ils sont devenus agriculteurs, et enfin industriels. Pendant les deux dernières périodes, ils sont sédentaires et pourvus de tout ; la vie est assurée ; elle devient de plus en plus facile, agréable et commode. Le bien-être commence. Avec les deux premières, au contraire, l'homme possède à peine le nécessaire ; peu ou point vêtu, abrité par une misérable hutte, quelquefois même sans abri, à peine nourri, il vit au jour le jour. Toutefois, il a déjà son luxe ; il manque du

nécessaire ; il a le superflu. C'est qu'il obéit aux mêmes penchants que l'homme civilisé, bons ou mauvais.

L'âge de la pierre a son art : ainsi l'attestent ces silex et ces défenses de mammoth ou de renne, incrustés avec une habileté remarquable. Le luxe de parure est, à peu près, le seul, mais ses manifestations sont déjà très variées : vases, colliers, pendants d'oreilles, haches, boucliers, travaillés avec un goût surprenant.

Avec l'âge de fer, l'homme sait travailler les métaux ; il fabrique des casques, des bracelets, des vases en bronze, en or, en fer. Certains de ces objets dénotent, dès ces époques reculées, une adresse et un fini extraordinaires. Les ustensiles de toilette sont déjà très nombreux.

Le luxe funéraire existe aussi ; c'est même grâce à ses vestiges que l'on a pu arriver à une certaine connaissance de ces âges préhistoriques. Les tombeaux que l'on peut vraisemblablement attribuer à cette période sont ornés d'emblèmes et de sculptures variés. Les sarcophages contiennent presque tous des objets précieux, déposés là, en signe d'hommage et de souvenir.

On peut faire les mêmes remarques à propos des sauvages.

Leur demeure consiste en une case grossièrement construite ; comme vêtement, un simple pagne : beaucoup même vont entièrement nus. Eh ! bien, chez presque tous, le luxe de parure et d'ornemen-

tation est très développé. Souvent ils font preuve de mauvais goût ; mais ne peut-on en dire autant des civilisés ? Beaucoup ont le sentiment de l'art et travaillent avec goût les différents objets dont ils se servent. Eux aussi, ils sont esclaves de la mode ; ils aiment tout ce qui brille et les distingue de leurs semblables ; ils ont leur coquetterie.

Les uns, comme les insulaires des îles Fidji, passent des heures à édifier une coiffure monumentale ; d'autres, comme les Eskimaux, se creusent, dans les joues, des trous dans lesquels ils introduisent des petites pierres.

Dans l'Afrique Centrale, les femmes Felatah ont la passion de la toilette : elle leur prend une partie de la journée. Les jeunes filles Salanga (1) se parfument le corps, et s'ornent la lèvre supérieure d'une petite corne.

Le capitaine Binger (2) décrit la toilette compliquée des femmes de Samory ; elles étaient couvertes de bracelets, colliers, bijoux de toute sorte, les jours de fêtes, et portaient d'énormes pendants d'oreilles.

Les femmes Goagires (3) ont un goût très prononcé pour les bijoux ; elles se fardent avec une poudre rouge, et leur luxe suprême consiste dans un collier de quartzites rouges.

Certaines tribus de l'Afrique se taillent les dents

(1) *Tour du Monde*, 2^e semestre, voyage de Crampel, 1892.

(2) Du Niger au golfe de Guinée (1887-89), *Tour du Monde*, 1891, 1^{er} semestre.

(3) J. DE BRETTE, Voyage en Colombie, *Tour du Monde*, 1898, 1^{er} semestre.

en pointe ou se les teignent, et se peignent le corps de diverses couleurs.

Souvent aussi, la parure marque le rang social : chez les nègres de l'Ogooué, les nobles portent deux chaussures ; la classe inférieure n'en a qu'une, et les esclaves vont pieds nus.

Le tatouage est une pratique à peu près universelle chez les sauvages ; il indique aussi la hiérarchie. Les nègres du Sénégal, les naturels de la Nouvelle-Guinée et les négritos présentent de curieux spécimens de ce genre de luxe. Mais il atteint son maximum avec les insulaires de Bornéo (1) ; les femmes de Longwaï et les guerriers Dayaks portent, sur différentes parties du corps, des tatouages aux dessins compliqués, qui sont de véritables œuvres d'art. Il en est de même des Maoris, vieille race guerrière de la Polynésie.

Beaucoup de peuplades ornent leurs armes avec goût ; telles sont, notamment, celles des îles Salomon. Les Eskimaux eux-mêmes décorent leurs perrissoires avec des figurines en os.

Les femmes Peuhls (Sénégalie), Medjourtines (Comalis) et Bat-rot-si (Haut-Zambèze) portent de riches parures très finement ouvragées. D'autres, enfin, comme les Goagires, ont un sens artistique qui se manifeste dans les plus petits détails de leur vie : leurs ustensiles les plus vulgaires sont ornés de sculptures.

1) CARL BOCK, Voyage à Bornéo, *Tour du Monde*, 1890, 2^e semestre.

Voilà pour le luxe privé. On peut ajouter que les rois et les chefs se donnent, très largement, le luxe des femmes et des esclaves.

Les sauvages ont aussi leur luxe public. Les victoires des guerriers et certaines époques de l'année donnent lieu à des fêtes, qui se passent en repas, en libations copieuses, en danses quelquefois imposantes (danses des guerriers Massai et des Mazamboni), accompagnées de chants et de musique.

Le luxe religieux, si rudimentaire qu'il soit, existe cependant : presque tous ces peuples croient, en effet, à une vie future. Ils ont leurs dieux, et, à défaut de temples, des idoles et des fétiches, qu'ils vénèrent et ornent de sculptures, souvent fines et compliquées. Il n'est guère, enfin, de peuplades sauvages, chez lesquelles les funérailles d'un chef ou même d'un membre quelconque de la tribu, ne soient l'objet d'une pompe plus ou moins fastueuse : presque toujours il est revêtu de sa plus riche parure. A côté de lui, si c'est un guerrier, sont déposés ses armes, et, souvent même, des aliments. Si c'est un roi ou un grand chef, une coutume barbare exige, chez beaucoup de ces peuples, que ses femmes soient ensevelies vives avec lui. Un tombeau, le plus riche possible, lui est élevé ; enfin, les obsèques sont l'occasion de chants, de jeux, de danses et de repas. Les sépultures des anciens chefs mexicains sont splendides.

Mais, pas plus que les civilisés, ces êtres primitifs ne sont à l'abri du mauvais luxe. Ils ne sont, en général, ni plus innocents, ni plus vertueux, et l'im-

tempérance est leur passion dominante. Un grand nombre font des spiritueux un abus regrettable, sous toutes les latitudes. Les Indiens de la Guyane s'enivrent avec le cachiri ; les Chinois tirent du riz une eau-de-vie qu'ils appellent chum-chum. Ailleurs c'est le khiva des insulaires des Nouvelles-Hébrides, l'arak des Africains, la pulque du Mexique, la chicha des Arhouaques de la Colombie, etc. Bref, tous connaissent les boissons fermentées et s'y adonnent souvent jusqu'à l'ivresse la plus complète. C'est là le trait principal de leur luxe blâmable ; certains y joignent la passion du jeu et la dissolution.

Sur ce point, les Européens ne sont pas à l'abri de tout reproche ; si l'on ne peut affirmer que, dans la plupart des tribus sauvages, ce sont eux qui ont introduit le goût de l'alcool, au moins peut-on dire, d'une façon générale, qu'ils l'ont partout développé. L'alcoolisme a même été, pour les Anglais et les Américains, un moyen trop fréquent de conquête et d'extermination.

L'Orient a été le foyer du luxe : l'extrême facilité de la vie, due à une végétation luxuriante, l'éclat merveilleux d'une nature féérique, la richesse extraordinaire des productions de toute sorte, et la domination de la foule par une caste aristocratique toute puissante, à laquelle elle fournissait une main-d'œuvre abondante et presque gratuite, sont autant de causes qui expliquent la précocité du luxe dans ces régions.

D'autre part, si le climat a hâté son éclosion, s'il lui a permis d'arriver presque immédiatement à son

plus haut degré de perfection, il en a fait, par là même, une chose à peu près immuable. Le luxe oriental n'a pas changé depuis l'antiquité ; il était aussi avancé, il y a deux mille ans, qu'aujourd'hui, ou à peu près : c'étaient les mêmes étoffes merveilleuses, la même splendeur des palais, des parures et des armes.

De plus, il a toujours été caractérisé par un douloureux contraste entre l'extrême opulence des grands et la misère des masses ; sous ces latitudes, l'homme manque du ressort moral nécessaire pour réagir contre l'oppression. Enfin, autre conséquence du milieu, le luxe d'Orient présente infiniment moins de variété que celui d'Occident. Dans les pays tempérés, la nature est moins prodigue ; les besoins sont plus nombreux ; il faut des demeures plus confortables, une nourriture plus succulente, des vêtements différents, suivant les saisons. Aussi l'activité humaine, stimulée par le climat, est sans cesse en éveil et le luxe y revêt des formes innombrables.

La constitution sociale de l'Egypte (1) a imprimé à son luxe public un caractère essentiellement religieux.

La croyance à la vie future y fut toujours très vive ; aussi la religion y inspira-t-elle à peu près tous les monuments. Ils sont nombreux et grandioses, et élevés, les uns à la divinité suprême, qui engendre elle-même une infinité de dieux secon-

(1) G. MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*.

daïres ; les autres aux rois qui, tous, après leur mort, sont déifiés ; souvent même, ils le sont de leur vivant, et chacun a son temple, dans lequel un culte particulier lui est rendu.

Les manifestations les plus superbes du faste public égyptien datent de la période Memphite. Memphis est alors la capitale ; c'est l'époque du sphinx colossal de Chéops ; de ces Pyramides aux proportions fantastiques, à la fois temples et tombeaux, dont les plus gigantesques, celles de Chéops, de Chephrem et de Gizeh, ont résisté à toutes les injures du temps ; enfin, de ces immenses temples de Phtah et de Denderah, célèbres dans toute l'Égypte. Mais, dans tous ces monuments, l'art décoratif est sacrifié à l'architecture ; c'est un faste sévère, majestueux, on pourrait dire écrasant.

La période Thébaine a aussi enfanté nombre de merveilles : le temple fameux de Karnak, le Labyrinthe, la statue de Memnon le prouvent.

Thèbes aux Cent portes est restée fameuse, non seulement par le nombre, la grandeur et la richesse de ses temples, mais encore par la magnificence extraordinaire de ses cérémonies religieuses. Elles furent innombrables, à cause de la multitude des dieux que l'Égypte adorait. Le luxe public civil est aussi représenté par les superbes palais des monarques ; mais presque tous sont en même temps des sanctuaires et tiennent, par là même, du luxe religieux.

Malheureusement, qu'il s'agisse de Chéops ou de

Ramsès, ce fut toujours la masse opprimée qui fit les frais de ce luxe colossal, sous forme de corvées meurtrières et insensées.

Le luxe privé est exclusivement réservé aux rois et aux grands. Celui de la parure est extrêmement développé ; les femmes égyptiennes des classes élevées sont couvertes de riches bijoux savamment enchâssés ; l'art de tailler les pierres précieuses était déjà très avancé. Elles possèdent une foule d'objets de toilette, dont quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre. D'ailleurs, elles ont, dans la société, une prépondérance qui contraste avec le rôle effacé de la femme orientale, en général. Elles donnent souvent le ton au luxe, mais tombent aussi, parfois, dans la profusion et la licence.

Le roi et les princes aiment à s'entourer d'une suite brillante et nombreuse, mais c'est seulement avec l'extension du commerce et les conquêtes que les goûts se raffinent. Les vins de Grèce, les épices de l'Inde, les parfums d'Arabie sont en honneur. Les raffinements allèrent, à maintes reprises, jusqu'à la corruption ; mais jamais on ne rencontre, dans l'ancienne Egypte, des abus de luxe privé pareils à ceux des Assyriens, des Perses et des Babyloniens ; en outre, il ne faut pas oublier que les arts égyptiens ont contribué, pour une bonne part, à former ceux de la Grèce et de Rome.

Nulle part le faste funéraire n'a été aussi répandu qu'en Egypte. On a pu, non sans raison, la comparer à une immense nécropole. C'est que les

Egyptiens avaient, de la vie future, une conception très nette ; elle fut, chez eux, l'objet d'une préoccupation constante : aussi les monuments funèbres sont-ils plus beaux et plus solides que tous les autres. Les Pyramides en sont le plus majestueux exemple ; chacune d'elles, en effet, renfermait la dépouille mortelle d'un de ces puissants pharaons, dont les sarcophages, presque tous découverts aujourd'hui, sont, pour la plupart, de véritables œuvres d'art ; ils sont toujours ornés de symboles de la vie de ces monarques et de scènes de la vie future. Leurs momies, parvenues jusqu'à nous dans un parfait état de conservation, sont magnifiquement vêtues, parées d'or et d'argent, souvent même des bijoux les plus rares.

Ceci, d'ailleurs, ne fut pas spécial aux rois, et la vallée du Nil est remplie de vastes nécropoles, dont la plus fameuse, celle de Saqqarah, renferme des milliers de sarcophages et de momies appartenant à toutes les classes de l'antique société égyptienne.

Il y eut même un rituel funéraire, réglant le genre d'ornementation suivant le rang social.

L'Assyrie (1) ne le cède en rien à l'Egypte, sous le rapport du faste. Le souverain Ninivite concentre en lui tous les pouvoirs. Il est tout-puissant ; aussi donne-t-il l'exemple d'une pompe splendide, que les satrapes et les grands chercheront à imiter. C'est une cour innombrable et resplendissante ; c'est un

(1) LENORMANT, *Hist. anc. de l'Orient* et V. PLACE, *Ninive et l'Assyrie*.

harem immense ; ce sont des palais aux dimensions fantastiques, comme celui de Khorsabad, fastueux jusque dans les moindres détails. Les temples ne sont ni moins beaux, ni moins nombreux.

Ninive poussa le luxe jusqu'aux raffinements les plus excessifs. Leur effet dissolvant et énervant se fit bientôt sentir. Sardanapale et Sennachérîb, par leurs orgies, leurs débauches et leurs profusions, offrirent une proie facile au vainqueur.

Le même sort était réservé à Babylone. Cette opulente cité fut plus fastueuse encore. D'ailleurs, diverses causes favorisèrent le développement extraordinaire de son luxe : l'asservissement de la masse et des vaincus ; la grande facilité de la vie, sur un sol d'une fertilité remarquable ; la chaleur extrême du climat, où tout invitait à la volupté ; les nombreux matériaux fournis par le pays ; enfin cette situation privilégiée au point de vue commercial, sur la route des caravanes, qui apportaient d'Orient en Occident une foule de produits recherchés.

Mais ce fut seulement après la chute de Ninive que Babylone, devenue la reine de l'Assyrie, brilla de ce faste insensé, qui devait aussi la perdre. Ses monuments dépassent en grandeur et en magnificence ceux de tous les autres pays d'Orient. Dans son immense enceinte, s'élevèrent un grand nombre de temples, parmi lesquels celui de Bôlus, avec la fameuse Tour de Babel.

Le luxe public civil ne le cédait en rien au luxe religieux. Les fameux jardins suspendus, attribués,

selon les uns à Sémiramis, selon d'autres à Amythis, favorite de Nabuchodonosor, étaient comptés parmi les sept merveilles du monde. Quant au gigantesque palais que Nabuchodonosor fit élever à son immense orgueil, il témoigne d'une magnificence insensée, jusque dans les plus petits détails.

Le faste despotique était à son apogée.

L'accroissement rapide de la richesse ne contribua pas peu à corrompre les mœurs, et Babylone connut tous les excès du luxe privé. On vit les hommes, parfumés et couverts de bijoux comme les femmes, s'enfermer dans les harems, et s'y livrer à toutes les orgies. Les satrapes, suivant l'exemple du monarque, étalèrent un faste inouï. La corruption devint générale ; partout ce furent la prodigalité, la sensualité et la dissolution.

Mais le luxe babylonien fut aussi éphémère qu'excessif ; sa puissance tout entière était l'œuvre de la force brutale, de l'exploitation de la masse et des vaincus. Amollie par l'abus des jouissances matérielles, que les richesses rapidement conquises lui avaient données, Babylone se trouva sans force devant l'ennemi : Cyrus surprit Balthazar au milieu de l'orgie.

D'une manière générale, le faste funéraire se traduit, en Assyrie, comme les autres genres de luxe, par la grandeur des monuments et la somptuosité. On en a la preuve dans les merveilleuses chambres sépulcrales retrouvées à Babylone, et dans les sarcophages remplis d'objets précieux, que les fouilles d'El Kobour (les tombeaux) ont mis au jour.

La Perse (1) occupe, dans l'antiquité, une place à part, au point de vue du luxe : animée de l'esprit de progrès et avide de conquêtes, elle soumit une partie de l'Asie, l'Égypte et la Macédoine, et chercha à leur imposer sa civilisation ; enfin les Guerres Médiques introduisirent en Grèce une partie de ses perfectionnements, mais aussi de sa corruption et de ses raffinements luxueux. Elle a ainsi servi de trait d'union entre l'Orient et l'Occident.

A l'origine, les Perses sont un peuple d'agriculteurs et de guerriers, braves et simples. Peu de luxe, sauf celui des vêtements, de la parure, des parfums et des armes.

Quant au luxe public, soit civil, soit même religieux, il n'y en a pas. La religion de Zoroastre prohibe les temples, les autels, et même les statues des dieux.

Mais, le temps aidant, les antiques traditions s'affaiblissent. Le contact avec les autres peuples modifie les mœurs : elles se raffinent et l'on voit la Perse donner l'exemple de la mollesse et du luxe le plus effréné.

En Perse, il y a peu de monuments du faste funéraire : on n'y trouve rien qui ressemble aux vastes nécropoles égyptiennes. C'est, en général, la simplicité qui domine, et le tombeau de Cyrus, croit-on, fit à peu près seule exception par sa splendeur. Au contraire, les chambres sépulcrales des rois Lydiens se firent toutes remarquer par leur magni-

(1) HÉRODOTE, *Histoire*.

ficence, et c'est en Carie, pays confinant à la Lydie, que s'éleva le fameux Mausolée, l'une des sept merveilles du monde et le plus merveilleux exemple du luxe funéraire antique.

La richesse de l'Inde, la beauté de son climat la prédestinaient au luxe. Les poèmes indiens les plus anciens, et notamment le *Ramayana* (1), décrivent déjà les splendides palais dont l'Inde antique fut peuplée. En outre, le hasard de leurs pérégrinations à travers les jungles a, parfois, conduit des explorateurs et des chasseurs d'éléphants à l'emplacement de merveilleuses pagodes, vestiges grandioses d'une civilisation lointaine.

Dès l'époque la plus reculée, le luxe public indien, civil et religieux, était donc très avancé.

L'Inde antique connaissait les boissons fermentées, mais les copieux festins y étaient inconnus. Elle avait, au plus haut degré, la passion des parfums; les riches demeures de marbre et parfois de cristal, garnies d'épaisses tentures, étaient toujours imprégnées des essences les plus exquises. Les fines mousselines, les cachemires, la soie et le coton habilement tissés, fournissaient de somptueux vêtements. Le luxe de parure n'était pas moins brillant: la femme indienne possédait de magnifiques bijoux de toute sorte. Rien de plus splendide que le cortège des rajahs, avec la foule des chevaux et des éléphants richement harnachés, et montés

(1) *Ramayana*, traduit. FAUCHE, 1858.

par des guerriers dont les armes et les selles étincelaient d'or et de pierreries.

Quant au faste funéraire, il se manifeste par la magnificence des tombeaux et par cette coutume barbare, encore en vigueur dans certaines régions, qui obligeait les femmes à se tuer sur la tombe de leur seigneur et maître.

Si les monuments civils ou religieux de la Chine antique ne frappent pas d'étonnement, comme ceux de l'Égypte, de l'Assyrie et de l'Inde, par leur architecture colossale, elle n'en a pas moins joué un rôle important, dans l'histoire du luxe (1).

Ses empereurs contribuèrent, pour une large part, au développement rapide du faste : non-seulement ils en donnèrent l'exemple, volontiers suivi par les courtisans et les nobles, mais ils s'ingénierent à en multiplier les formes. C'est ainsi que Yen-ti favorisa l'extension du luxe public.

Il fit aussi la part du luxe utile, en généralisant la culture du mûrier ; certains auteurs chinois disent même qu'il inventa l'art de tisser la soie. Elle ne devait être introduite en Europe que sous Justinien.

Les vases de terre cuite et de bronze dénotent déjà une habileté consommée. C'est seulement au deuxième siècle avant l'ère chrétienne que devaient apparaître les premières porcelaines.

Comme partout, le mauvais luxe devait triompher, à un moment donné. Dès le XII^e siècle avant J.-C.,

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, t. I.

Cheou-Sin et sa favorite Ta-Ki se livrent aux plaisirs les plus effrénés et étalent un faste insensé ; partie de la cour, la dépravation devint générale.

Puis c'est une longue succession de princes, tantôt vertueux, tantôt voluptueux. Mais tous protégèrent les arts et les industries de luxe ; toutefois, la rigueur extrême du régime auquel les corporations furent toujours soumises entrava souvent le luxe chinois dans son essor.

Dans le Japon antique, le luxe royal a toujours eu un caractère sacerdotal très marqué, le mikado étant presque considéré comme une idole divine. Les lettres, les arts et la musique y ont, de tout temps, été très en honneur. Il faut ajouter, enfin, que, s'il y a eu des abus, ils ont été moins grossiers, et que le luxe japonais s'est toujours distingué par un goût plus pur et une grâce plus fine.

Le culte des ancêtres, dans ces deux pays, a toujours été très vivace : Chinois et Japonais attachaient une extrême importance à l'éclat des cérémonies unébres et à la décoration des sépultures. Presque tous les tombeaux contenaient de l'argent et des vases précieux. Les obsèques des empereurs étaient célébrées avec la plus grande magnificence ; des sacrifices humains les accompagnaient même parfois. Le plus fastueux exemple de ce luxe funéraire est celui de l'empereur Hoang-ti, auquel fut élevé un mausolée superbe.

Les plus célèbres navigateurs de l'antiquité, les Phéniciens (1), jettent une note originale dans l'histoire du luxe : ils nous offrent, en effet, le type d'un petit peuple, actif et industrieux, auquel les bénéfices énormes amassés dans le commerce permirent d'acquérir rapidement une richesse prodigieuse, et, par suite, une extraordinaire opulence. Bien plus que la Perse par ses conquêtes, ils contribuèrent, par leurs caravanes et leur marine marchande, à l'introduction de la civilisation orientale en Occident. On peut dire qu'ils ont été les principaux importateurs du luxe en Europe. Le Liban leur fournissait de superbes bois de construction pour leurs navires ; de l'Inde et de l'Arabie, ils apportaient les parfums, comme l'encens et la myrrhe ; les épices, l'ivoire, les riches étoffes, les bois précieux.

Essentiellement colonisateurs et commerçants, ils fondèrent des établissements dans toute la Méditerranée ; de l'Angleterre, ils tirèrent l'étain ; de l'Espagne, l'argent, le plomb, le fer, le vin, les fruits, les laines fines, et peut-être l'ambre. Les premiers, ils teignirent avec la pourpre le lin et la laine, avec une rare perfection. Ils surent travailler le verre et le cristal avec une adresse inconnue jusque-là. Ils excellèrent dans l'orfèvrerie et la taille des pierres précieuses : on leur doit la glyptique, qui est l'art de graver ces mêmes pierres.

(1) DIODORE, *Biblioth. histor.* et STRABON, *Géogr.*

Tyr, et Carthage, une de ses principales colonies, sont restées célèbres par leur magnificence.

Ces deux cités devaient connaître tous les abus du faste privé : le luxe des demeures, des vêtements et des tables s'y fit remarquer par les raffinements les plus excessifs.

Villes cosmopolites, elles furent le théâtre de tous les vices et de tous les plaisirs. L'or et l'argent s'y accumulèrent, mais l'art y fut, à quelques exceptions près, toujours dominé par un luxe sensuel et dissolu.

Contrairement à ce qui s'est passé pour la plupart des peuples de l'Orient, le luxe s'est tardivement développé chez les Juifs (1). De nombreuses causes, naturelles, sociales et religieuses s'opposaient à son extension : un pays aride, sauf en Galilée ; la vie longtemps patriarcale, nomade et simple, puis agricole, avec le régime de la petite propriété ; le petit nombre des esclaves ; l'égalité des Hébreux devant la loi (car, si l'influence sacerdotale fut prépondérante, cela n'alla pas jusqu'à la théocratie) ; enfin, la loi religieuse qui défendait la représentation de Dieu, des hommes ou des animaux, supprimant ainsi tout art décoratif dans les temples, et, du même coup, toute image ou statue. Dans la vie privée, elle prescrit rigoureusement la simplicité la plus complète.

C'est seulement au retour de la captivité d'Égypte,

(1) JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*.

avec Moïse, et sous le gouvernement des juges ou chefs électifs des tribus, que le luxe s'accroît notablement.

Avec David, c'est l'avènement du faste et de la magnificence, conséquence naturelle d'une monarchie puissante et despotique. Il bâtit Jérusalem, qui ne devait pas tarder à devenir une cité voluptueuse.

Avec Salomon, c'est une pompe monarchique encore plus splendide ; son palais éclipse celui de David : l'or, l'ivoire et l'argent s'y rencontrent partout. Contrairement aux traditions séculaires, il est magnifiquement décoré.

A l'image du palais royal, les demeures sont garnies de meubles en bois parfumés, de tapis moelleux, souvent de lits d'ivoire et de vases de prix. Les riches commencent à posséder une foule de robes luxueusement tissées, brodées d'or et d'argent, quelquefois de pierreries. La passion des parfums ne connaît plus de bornes : les vêtements, les lits, la chevelure, les maisons même en sont imprégnés. Les femmes surtout en font un usage immodéré. Elles poussent aussi très loin le luxe de la parure : comme les concubines du roi, elles se couvrent de bracelets, de bagues, de pendants d'oreilles, de colliers d'or et de perles. Quelques-unes vont, de raffinements en raffinements, jusqu'à la dépravation, et les courtisanes juives dépassent en corruption celles d'Athènes et de Rome.

Avec Hérode, certaines habitudes romaines s'in-

roduisent : Jérusalem possède un cirque et plusieurs théâtres.

Les monuments funéraires des Juifs sont très simples, leur religion supprimant toute espèce de décoration. Comme exception, on peut citer le splendide tombeau élevé à David par Salomon et celui des Macchabées. Mais, de tout temps, ils donnèrent aux obsèques la plus grande pompe possible. De plus, les sarcophages étaient faits, pour les riches, de bois précieux, et l'embaumement était une pratique générale.

La Grèce a été le principal foyer de la civilisation antique, la véritable patrie des lettres, des sciences, des dieux et des arts. Elle a, par là, exercé, sur tout le monde occidental, une influence considérable.

D'une manière générale, le luxe hellénique offre infiniment plus de variété que le luxe oriental. Il est, au moins au début, beaucoup moins sensuel ; même dans leurs excès, les Grecs surent toujours, à quelques exceptions près, éviter la grossièreté. Plus qu'aucun autre, en effet, ce peuple élégant et fin eut le sentiment de l'art et l'amour du beau.

Comme dans presque tous les pays, le premier luxe public, celui des temps héroïques, est religieux. Le polythéisme favorise son extension : chacun des dieux qui habitent l'Olympe est l'objet d'un culte spécial ; représenté primitivement par une pierre ou une colonne, il reçoit de splendides offrandes. Plus tard, avec les progrès de l'industrie, il a sa statue,

d'abord en bois, puis en marbre ou en bois recouvert d'or, et enfin son temple, qui renferme souvent un trésor, composé des objets précieux qui lui sont consacrés. D'ailleurs, ces divinités vivent luxueusement dans l'Olympe ; elles y sont richement vêtues et se plaisent dans de somptueux festins, où l'ambrosie coule à flots.

Quant aux fêtes données en leur honneur, elles sont nombreuses et se font déjà remarquer par leur profusion ; la beauté du climat ajoute encore à leur éclat.

Le luxe public civil devait bientôt naître : les palais des chefs grecs du temps d'Homère témoignent déjà d'un certain faste ; les Assemblées, les jeux, qui accompagnent alors les grandes circonstances de la vie, resplendissent déjà d'une pompe solennelle.

Les héros de l'Iliade et de l'Odyssée ont aussi leur luxe privé ; ils possèdent des armes, des casques, des boucliers, des sceptres, ornés d'or et d'argent, des vêtements de pourpre et de lin fin richement tissés et brodés.

Leurs femmes se parent de colliers, de bracelets, d'épingles délicatement ouvragées et se parfument avec les essences les plus suaves. Le même goût des parfums se retrouve chez les Troyennes et même chez les Troyens, beaucoup plus voluptueux que les Grecs (1).

(1) HOMÈRE, *Iliade*, *Odyssée*.

De magnifiques funérailles sont faites aux guerriers : ainsi l'attestent celles de Patrocle.

Les demeures n'ont aucun confortable ; elles sont à peine fermées. Le linge est inconnu ; mais les sièges sont recouverts d'étoffes somptueuses ; les lits sont incrustés d'or et d'ivoire. Enfin les festins sont fréquents et plantureux ; on y boit dans des coupes d'or et d'argent ; les chants, les danses, la musique les accompagnent.

Dans ces temps primitifs, la femme exerce sur le luxe une grande influence : elle lui donne le goût et la grâce.

Pendant la période de grandeur de la Grèce, qui commence au VIII^e siècle, après les temps héroïques, et se prolonge jusqu'à la fin des Guerres Médiques, deux villes, Sparte et Athènes, résument l'histoire du luxe. Elles offrent, du reste, deux types diamétralement opposés.

A Sparte, Lycurgue, restaurant un état ancien, établit un régime exclusif de toute superfluité : il vise à l'égalité la plus complète possible. Chacun n'a de terre que la quantité strictement nécessaire à son existence et à celle de sa compagne ; les repas sont communs et d'une extrême frugalité, les vêtements simples et les mêmes pour tous (1). Les demeures sont des cabanes, pour la construction desquelles on ne doit user que de la hache et de la scie. Filles et garçons reçoivent ensemble une sévère éduca-

(1) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*.

tion. Enfin le commerce, l'industrie et les arts sont méprisés.

Les dieux, seuls, ont leur luxe : il y a quelques temples, notamment celui de Diane.

Cette constitution, terriblement arbitraire, rendit les Spartiates patriotes et soldats, mais le plus souvent cruels et brutaux. Elle fit leur grandeur et leur ruine ; les guerres étrangères, la révolte des Ilotes la corrompirent et Sparte mourut d'épuisement, enserrée dans un cadre législatif trop étroit.

Athènes offre, avec elle, un contraste frappant. La constitution de Solon est un adroit mélange d'aristocratie et de démocratie ; ses lois ont pour but d'assurer la liberté. La forme du gouvernement, moins oligarchique, devait permettre à l'initiative individuelle de prendre librement son essor.

C'est surtout après les guerres Médiques que se développe le luxe public religieux. A l'imitation des Perses, les temples se font alors remarquer par l'architecture, la sculpture, la peinture décorative et la richesse des trésors. On voit s'élever, avec Cimon, les temples de Thésée et de la Victoire ; avec Périclès, la Minerve de Phidias, toute d'or et d'ivoire, et le Parthénon, véritable merveille de luxe et d'art à la fois. Athènes est remplie de temples splendides ; les fêtes et les solennités du culte sont à l'unisson, toujours empreintes de grandeur et d'un faste de bon goût.

Les premiers édifices civils datent aussi du temps de Cimon. Ce sont, parmi tant d'autres, le Pœcile

et le Gymnase. Il prépare dignement le siècle de Périclès. Avec ce dernier, désireux de faire d'Athènes la première cité du monde et d'occuper les bras à tout prix, c'est l'apogée du luxe public. (1) Les Athéniens vivent au milieu d'une foule de statues et de monuments magnifiques, comme les Propylées et l'Odéon, qui accroissent encore chez eux le goût du beau. (2) C'est l'épanouissement des lettres et des arts ; l'art, ici, domine, d'ailleurs, presque toujours le luxe. La peinture décorative s'ajoute à la sculpture. Les fêtes publiques sont nombreuses et brillantes, rehaussées, dans leur éclat, par le beau ciel de la Grèce ; telles étaient les Panathénées, accompagnées de jeux, de courses, de luttes, de danses, de concours de musique et de poésie, de largesses extraordinaires accordées au peuple sous forme de repas, de distributions d'argent et de spectacles gratuits. Un certain goût dans la magnificence s'y fit toujours remarquer, mais parfois, aussi, elles se terminèrent dans la licence et l'orgie.

Le luxe privé progresse aussi. Les demeures, longtemps simples et rustiques, s'embellissent, dans la classe élevée. Puis viennent les riches ameublements, les chars élégants, les opulents costumes, les coûteux festins, les somptueuses parures des femmes.

La corruption devait bientôt s'introduire, avec l'augmentation rapide de la richesse ; c'est l'époque

(1) M. GROTE, *Histoire de la Grèce*.

(2) PLUTARQUE, *Vie de Périclès*.

des guerres avec la Perse et de la conquête, par la Grèce, d'une partie de ses trésors. Alcibiade porte le faste et la profusion jusqu'à l'extravagance. L'intempérance, le goût effréné des parfums, se répandent dans les deux sexes et exercent, sur les mœurs, leur action dissolvante.

Athènes, Corinthe, Argos, deviennent des villes de plaisirs. C'est le règne des courtisanes; certaines, comme Aspasia, Thargélie, Lamia, déploient un luxe royal et contribuent à développer le goût des jouissances fastueuses.

Le luxe grec dégénérait; il alla croissant jusqu'à Philippe et Alexandre. La discorde et cette vie voluptueuse, de laquelle toute morale semblait bannie, préparèrent les victoires des rois de Macédoine.

Avec Alexandre, le faste monarchique, qui fut, en Grèce, une exception, prend des proportions colossales. Copiant les mœurs orientales, ce prince le pousse jusqu'à l'extravagance et la folie. Ses prodigalités font pressentir celles des empereurs romains; ce ne sont que pompes insensées et fêtes éblouissantes, accompagnées parfois d'orgies effrénées. Ses successeurs vont même jusqu'au grotesque, et le luxe grec prend, avec les Ptolémées, un caractère de plus en plus asiatique. Mais, si, d'une manière générale, il devient, à ce moment, plus matériel, et se corrompt chaque jour davantage; si l'art est aussi en décadence, ce luxe, toutefois, tombe beaucoup moins dans le monstrueux et le grossier que le luxe romain. Il n'a plus aucune originalité, et, malgré

tout, le sentiment du beau subsiste, bien que faiblement.

Mais le rôle d'Athènes était fini ; seul, le souvenir de son glorieux passé devait se perpétuer à travers les siècles. Le luxe grec devait encore briller de quelque éclat ; ce fut seulement quand la Grèce devint province romaine, sous le nom d'Achaïe, en 146 avant J.-C.

Quant au faste funéraire, il fait, en général, preuve d'une modération, qui contraste, d'une manière frappante, avec les excès, dans ce genre de luxe, de presque tous les autres peuples de l'antiquité. Les sarcophages renferment souvent de riches vêtements et bon nombre d'objets précieux. Mais les monuments sont sobres ; le goût, la grâce, l'élégance, le sentiment de l'art, s'y retrouvent toujours ; on reconnaît là, une fois de plus, le caractère grec. Pas de dimensions extraordinaires, ni de magnificence démesurée, comme en Orient. La richesse des sépultures varie avec la classe sociale ; mais, dans toutes, les ornements et les décorations symboliques attestent une ferme croyance à la vie future. Les plus fameuses sont celles du rhéteur Isocrate et de Myrrhine à Athènes.

A Rome, on peut dire que le luxe se lie intimement à l'histoire politique de la grande cité ; il change de caractère, avec chacune de ses phases principales, et, prenant des formes de plus en plus variées, suivant l'état économique et social du pays, finit par acquérir un développement inconnu jusque-là. Le

Romain de l'Empire devait s'adonner au faste, à la jouissance, aux spectacles barbares, avec une ardeur et une brutalité que nul frein ne vint tempérer.

Dans les commencements de Rome, on rencontre seulement le luxe très primitif de peuples mi-brigands, mi-pasteurs : il consiste, chez les femmes, en colliers et en bracelets, où, cependant, l'or figure déjà, et, chez les hommes, en armes et en boucliers, assez grossièrement travaillés. Les demeures sont de pauvres huttes ; les vêtements sont d'une rare simplicité ; les repas d'une frugalité presque misérable.

Avec la royauté apparaît un certain faste, du moins avec la royauté étrusque ; celle-ci s'entoure, en effet, d'une pompe que les rois sabins connaissaient peu ou point. Les premiers symptômes du luxe romain ont donc une origine étrusque. Ils se rapportent, d'ailleurs, d'abord au pouvoir religieux, et se manifestent alors à l'occasion des funérailles, et en l'honneur des dieux ; les fêtes du culte sont empreintes d'une grande solennité ; les temples sont déjà nombreux et renferment des statues, d'abord en terre cuite, puis en bronze et en or. (1)

Le règne des Tarquins est marqué par un essor considérable du faste public civil. Rome s'embellit et de grandes constructions s'élèvent : le Capitole, le Grand-Cirque, les « cloaca maxima », cette der-

(1) DURUY, *Histoire des Romains*.

nière exécutée de force, au moyen de corvées meurtrières imposées à la masse.

Il faut attendre jusqu'au VI^e siècle de Rome, à l'époque des Guerres Puniques, pour assister au véritable développement du luxe privé.

Après l'exil des Tarquins, la république est établie ; leur tyrannie est la cause de ce changement.

Dans ces temps lointains, le luxe est encore rare, les mœurs simples, rudes et austères. Nombreux sont les exemples de désintéressement et même de patriotisme farouche. Mais il ne faudrait pas trop vanter la pureté de cet âge d'or de la république romaine ; elle tient, en grande partie, au manque de richesses et ne fut, bien souvent, que de la barbarie primitive.

L'or, et, à sa suite, le faste, devaient s'introduire avec les conquêtes. Les Eques, les Volsques, les Samnites, que Rome combattit souvent, étaient déjà d'opulents voisins : ils connaissaient les boucliers d'or et d'argent, les armes ciselées, les étoffes de lin fin et de pourpre tissées d'or, les colliers, les bracelets, l'usage de la monnaie. Mais l'effet ne se produit alors qu'en ce qui concerne le luxe public, soit civil, soit religieux : obsèques, cérémonies du culte, temples, statues, offrandes aux dieux, triomphes en l'honneur des généraux ou des consuls vainqueurs.

Le luxe de parure, lui-même, demeure fort restreint, les demeures tristes et nues, les lits primitifs, les vêtements très simples, les serviteurs peu nombreux, les repas frugaux, à peu près exclusivement

composés de légumes servis dans des plats d'argile : bien rarement voit-on le poisson ou la viande y figurer.

Après la défaite de Pyrrhus (272 av. J.-C.), Rome est la première puissance de l'Italie. Cette victoire est l'occasion de plusieurs triomphes, où l'on voit briller les vases d'or, les chars somptueux, les tapis de pourpre : des tableaux, des statues, des trésors sont enlevés aux vaincus, pour garnir les temples.

Le luxe privé reste encore l'exception. C'est l'époque des vertus civiques et guerrières, avec les Dentatus, les Decius, les Fabricius. C'est le beau moment de Rome.

La première Guerre Punique (264-242) est signalée par les honneurs extraordinaires décernés au consul Duilius. Avec la seconde (219-202), on suit de plus près le progrès du faste privé. Marcellus apporte les œuvres d'art de Syracuse, Appius les raffinements de Capoue, Scipion l'or de Carthage. Le luxe prend alors un développement exagéré et se corrompt rapidement. Le régime de la grande propriété et l'esclavage y contribuent largement : le travail, soit agricole, soit industriel, les métiers manuels et les professions libérales sont abandonnés aux esclaves. Les immenses richesses conquises, s'entassant chez un peuple sans commerce ni industrie, reçoivent nécessairement un emploi improductif, puisqu'il n'y a plus de travail libre. La classe moyenne est anéantie, la plèbe romaine se forme et la lutte commence entre riches et pauvres.

Rome, poursuivant ses conquêtes, soumet la Macédoine et la Grèce ; après ses victoires sur Philippe et Antiochus, les manifestations du faste deviennent très variées : le goût du luxe et d'une vie plus large se généralise (1).

L'affluence de l'or et le contact avec l'étranger sont également une des causes principales de la corruption du luxe romain. La Grèce de la décadence introduit ses habitudes de dissolution et de volupté, ses rhéteurs et ses sophistes, qui prêchent le scepticisme et l'impiété, sa philosophie matérialiste, ses bouffons, ses mimes, ses chanteurs, et, malheureusement dans une faible mesure, ce qui subsiste de son génie artistique.

L'Orient exerce une influence plus délétère encore, par son luxe matériel et raffiné. De l'Asie viennent les tapis éclatants, les pierres précieuses, les riches vêtements, les parfums, et, avec eux, la mollesse efféminée et dégradante.

L'Etrurie importe la mode des représentations théâtrales.

Ces conquêtes n'eurent une influence aussi rapidement démoralisatrice qu'à cause de la mauvaise constitution économique de l'état romain : car, en eux-mêmes, les perfectionnements et le bien-être n'étaient, en somme, que le résultat normal et nullement blâmable de l'extension de Rome et de ses succès.

Du temps de Caton l'Ancien, la société est donc

(1) VALÈRE-MAXIME, liv. IX.

déjà bien corrompue. Les temples et les monuments civils sont plus riches, les demeures particulières mieux meublées. Mais le mauvais luxe l'emporte : c'est le règne des courtisanes et des parasites. Les riches entretiennent des comédiens et des danseurs. Les femmes se font les propagatrices du luxe, la femme dotée, devenue plus indépendante, plus encore que la courtisane. Elles se fardent, se couvrent de bijoux, gaspillent leur fortune en recherches coûteuses. Une conséquence morale très grave en résulte : les hommes, détournés du mariage, s'adonnent à la débauche.

Les fêtes religieuses et civiles, qui ont joué un si grand rôle dans la vie romaine, constituent, à cette époque, la plus importante partie du luxe public. Au début, elles sont surtout religieuses, et célébrées avec beaucoup d'éclat : telles sont les Quinquatries, les Céréales, les Saturnales, les Florales (1). En outre, les corporations ont presque toutes les leurs, qui sont périodiques. A l'origine graves et imposantes, elles dégénèrent souvent, dans la suite, en orgies. Les fêtes civiles et militaires sont aussi brillantes : le Triomphe, en l'honneur des chefs vainqueurs, d'abord simple et austère, est devenu l'occasion d'une magnificence inouïe. Enfin, les spectacles et les jeux du cirque sont aussi très en faveur.

Les monuments sont encore rares.

Après Caton, le luxe continue à se développer : la destruction de Carthage (146) est le point de départ

(1) OVIDE, *Fastes*, liv. III,

d'un extrême accroissement des habitudes fastueuses. La somptuosité de la table devient excessive. Les raffinements se font, chaque jour, plus nombreux : bains parfumés, lambris dorés, plats d'argent, lits d'argent, et même d'or. Les riches étoffes, les belles statues, l'or, l'argent, ne cessent d'affluer à Rome, après les défaites successives de Jugurtha, des Cimbres, des Teutons et de Mithridate.

Avec Sylla (82 av. J.-C.), l'histoire du faste devient sanglante : c'est le triomphe du luxe sensuel et vicieux. Sylla pille et proscriit par cupidité, pour se procurer des jouissances de plus en plus complètes. A cette triste époque, « le faste public consiste à peu près uniquement en distributions abusives faites au peuple » (1). Cependant, au milieu de ses débauches, Sylla conserve le goût des lettres et des œuvres d'art. Ses villas abondent en tableaux, statues, bronzes, livres rares.

Lucullus, fameux par sa prodigalité et ses festins, reste, quand même, un esprit ouvert, élégant, cultivé, accessible aux idées élevées : ses bibliothèques sont restées célèbres. Il a le goût du bien-être intelligent ; ses nombreuses maisons de plaisance l'attestent.

Crassus se fait remarquer par d'immenses libéralités au peuple, Scaurus par les théâtres et les cirques qu'il bâtit pour le distraire.

Les riches citoyens les imitent à l'envi : leurs

(1) BAUDRILLART. *op. cit.*, T. II, p. 82.

villas ruissellent de luxe : partout l'or, l'argent, les tableaux de prix. Les viviers, les volières, les jardins sont à la mode. Les raffinements de la table atteignent un degré inouï ; certains mets très recherchés coûtent des sommes énormes. La volupté et la sensualité sont extrêmes : aux soupers, les convives se couvrent de senteurs exquises, et l'on parfume même les vins. Les plats sont succulents et servis avec une rare profusion (1). Telle est la gloutonnerie des invités que l'on voit s'établir l'ignoble usage des « vomitoria ». « Edunt ut vomant, vomunt ut edant », dit avec raison Sénèque.

Les ameublements sont très somptueux, les collections rares très en vogue : c'est là un côté moins grossier du luxe romain de cette époque.

A la fin de la République, la constitution de plus en plus oligarchique de Rome, l'affaiblissement des idées religieuses et la formation de fortunes immenses, grâce à l'or des vaincus et aux grands domaines, expliquent le développement de plus en plus excessif du luxe. Au milieu des guerres étrangères et des luttes intestines pour le pouvoir suprême, tous les genres de faste continuent à marcher de front. Les distributions d'argent, les repas publics, les combats de gladiateurs sont, pour les concurrents, les moyens de gagner la faveur populaire.

La dissolution des mœurs et la facilité du divorce

(1) HORACE, *Satires*. — MARTIAL, *Epigrammes*.

permettent au mari et à la femme de s'adonner à la licence. Les femmes du monde, elles-mêmes, comme Clodia, Cæcilia Metella et tant d'autres, se font remarquer par leur dépravation et leurs aventures galantes. Le besoin d'argent est général : les riches publicains et les gouverneurs de provinces ont recours aux exactions et à la spéculation pour satisfaire leur faste effréné. Le luxe de parure s'accroît aussi : les étoffes fines et les pierreries sont portées par les hommes comme par les femmes. Le marbre abonde dans les maisons : les lits et les meubles sont de plus en plus riches ; les coupes, les vases en or, les tables précieuses, souvent d'argent massif, sont à la mode. Verrès a la passion des objets d'art : ses villas renferment des collections superbes de statues, de tableaux, d'orfèvrerie, pillées un peu partout. Cicéron a laissé le souvenir de sa prodigalité et de ses dettes : mais il aime, par-dessus tout, les livres, les œuvres d'art, la peinture, la sculpture. Pompée, ami du grand luxe, fait élever un théâtre magnifique, où six cents lions combattirent avec des gladiateurs (1).

Mais César les surpasse tous. Pour lui, le faste est un moyen politique : il veut attirer à lui la foule, en l'éblouissant, et servir ainsi son ambition. Ce ne sont que combats de bêtes, jeux, prodigalités au peuple et aux soldats. Son triomphe (46) est suivi des fêtes les plus belles que Rome ait vues : un festin

(1) G. BOISSIER, *Cicéron et ses amis*. — PLUTARQUE, *Vie de Pompée*. — CATULLE, *Epigrammes*.

de 2,200 lits est servi à la populace et le vin y coule à flots (1).

Simple chez lui, il est richement vêtu en public. Il aime passionnément les pierres précieuses, les tableaux, les statues. Enfin il dépense des sommes folles pour Cléopâtre, qui coûta aussi tant d'or à Antoine : pour ce dernier, le luxe est un but, et, avec lui, il est effréné. C'est un faste de parade et d'ostentation.

Antoine veut exciter l'envie et l'admiration. Il est, avant tout, un débauché. Son armée est escortée d'un monde de bouffons et de courtisanes. Il est asiatique dans ses excès : César y fut romain et son luxe fut, au contraire, souvent grand et noble.

Rome était bien corrompue : le luxe devait croître encore, depuis Actium jusqu'à Néron (2). Avec l'Empire, d'aristocratique, il devient monarchique, et atteint son apogée. Les causes de cette marche ascendante sont l'esclavage et la période de repos succédant à l'agitation de la fin de la République. Le riche ne pense qu'à jouir, jusqu'à ce que le dégoût de la vie le mène au suicide. Tout travail étant entre les mains des esclaves, une plèbe nombreuse et oisive se forme, à laquelle il faut « le pain et les jeux du cirque » ; c'est qu'elle veut avoir aussi son luxe. Autour du souverain, enfin, se constitue une cour fastueuse : il entretient tout un monde de courtisanes, de mimes et d'affranchis. En somme, à

(1) SUÉTONE, *Vie de César*.

(2) TACITE, *Annales*. — M. ZELLER, *Les empereurs romains*.

part quelques exceptions, la dépravation, au moins à Rome, est générale et le luxe malsain domine.

Auguste est un de ceux qui ont le plus fait pour le faste public, qui, avec lui, est à la fois magnifique et utile. Il élève des portiques, des théâtres, des temples, des cirques, des bains, des jardins, des fontaines. Le Champ de Mars est entouré de constructions splendides, le Capitole restauré. Agrippa dirige ces travaux, tandis que Mécène protège les arts. Devant ses sujets, l'empereur fait montre de simplicité, pour ne pas blesser la foule. Au fond, il reste ami des objets de luxe, des meubles précieux et d'une somptueuse élégance. Sa fille Julie, au contraire, étale son libertinage et son faste.

Avec Tibère, aucun monument et peu de largesses au peuple. Frugal en public, il est, au fond, cruel et débauché. Dans les demeures, partout le bronze, l'or et l'ivoire (1). Le luxe des tables prend des proportions inouïes. Caligula favorise les travaux publics. Quant au règne de Claude, il est marqué, avec Messaline, par de sanglants excès et d'ignobles débauches, par la passion du jeu, le luxe des tables et la magnificence des représentations théâtrales.

Avec Néron, c'est l'apogée du luxe déraisonnable. Son règne est « une orgie de vices et de crimes » (2). Il brûle Rome, pour la rebâtir avec tout le faste possible ; il rêve l'extraordinaire. Avec cela, il est

(1) SUÉTONE, *Vie d'Auguste, de Tibère; et Rome au temps d'Auguste*, de M. DEZOBRY.

(2) BAUDRILLART, *op. cit.*, II, p. 200.

artiste et acteur. Malgré ses profusions insensées, on le regretta : ses folies avaient ébloui la foule.

Vespasien tente d'enrayer la corruption grandissante : il donne l'exemple, quelquefois suivi, de la simplicité et de l'économie. Son successeur, Titus, dépense beaucoup, mais pour un luxe public utile ; le Colisée est achevé, les Thermes construits. Il donne de nombreuses fêtes et son luxe privé est élégant et séduisant. Enfin Domitien couvre Rome de monuments splendides : mais il a le goût des spectacles sanglants de l'amphithéâtre (1).

Pendant toute cette période, le luxe public est alimenté, outre les largesses impériales, par les villes et les riches ; les fêtes du culte, les écoles, les bibliothèques, en forment un des côtés utiles. Le faste privé croît aussi : l'usage de la vaisselle d'or et des chemises de lin fin s'introduit dans l'aristocratie. Le luxe des jardins et des villas est extrême. Les arts décoratifs progressent : mosaïque, glyptique, peinture et sculpture. Les femmes de la haute société exercent alors une grande influence, souvent néfaste, d'ailleurs, à cause de la corruption du temps, par leurs fantaisies déréglées et leurs raffinements : leur luxe gagne peu à peu la masse. Quelques-unes, toutefois, comme Livie et Octavie, restent simples et vertueuses.

Dans les provinces, les habitudes restent, en général, bien meilleures.

La civilisation romaine atteint son apogée avec

(1) SUÉTONE, *Vies de Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Domitien*

les Antonins : les mœurs sont plus pures, en même temps que le progrès intellectuel et matériel continue.

Le luxe public s'améliore avec Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle. Les distributions au peuple, qu'une longue coutume avait rendues nécessaires, existent toujours ; les spectacles aussi, mais moins cruels et plus nobles.

Les travaux publics, tels que ponts, aqueducs, bains, se font remarquer par la mesure, l'utilité, la grandeur même. C'est un faste solide et de bon goût, et Rome devient une merveille d'art et de beauté (1).

Ces princes, vertueux et simples, donnent à la société un salubre exemple. Ennemis de la mollesse, épris des belles-lettres, ils ont le sentiment du beau. L'art est, avec eux, plein de naturel et de vérité. La pompe monarchique, elle-même, est modérée. Aussi, dans toutes les classes, le luxe privé, à part des abus inévitables, devient aussi moins excessif.

Quant à Commode, il se montre encore plus cruel et plus débauché que Néron.

Mais l'Empire s'épuise : la décadence commence. Aux Antonins succède une période d'anarchie militaire, signalée par les ravages des Barbares. Septime-Sévère se montre rigide, mais Caracalla n'est qu'une bête féroce. Héliogabale étale un faste tout asiatique.

(1) SPARTIEN, *Vie d'Hadrien*.

Alexandre-Sévère, prince sobre, esprit cultivé et religieux, marque un temps d'arrêt dans ce luxe malsain ; son règne est honnête et moral. Mais, avec Dioclétien, s'ouvre une phase nouvelle. Le siège de l'empire est porté à Nicomédie, et l'empereur s'entoure d'une cour et d'une pompe orientales. Rome est délaissée, la foule privée des largesses accoutumées, et la misère y règne. La société romaine demeure fastueuse, corrompue et raffinée. Il faudra l'avènement de Constantin, pour qu'un luxe nouveau apparaisse : avec ce prince, Byzance, bâtie à la hâte, devient la ville du luxe par excellence. Partout, c'est une magnificence exagérée. Le rôle de la femme s'affiche prépondérant, dans le faste et dans les mœurs de cette société byzantine sensuelle et efféminée. Les largesses au peuple et l'hippodrome prennent une importance inouïe : l'empereur leur doit sa popularité.

Le faste des tombeaux, leur décoration et la quantité d'objets précieux qu'ils renferment, attestent l'origine étrusque du luxe funéraire, à Rome ; c'est lui, d'ailleurs, qui se montre le premier, avec quelque éclat. Pour les empereurs, les riches et les hommes illustres, c'est une magnificence extraordinaire ; cortège innombrable, danses, chants, banquets funèbres, bûcher immense, mausolée souvent aussi grand qu'un temple. L'orgueil romain se retrouve dans ces splendides monuments, qui bordent les voies Appienne et Latine, et dans ceux d'Hadrien, d'Auguste, des Scipions.

Pour le peuple, on se contente d'imiter le luxe intérieur des chambres sépulcrales.

Les épitaphes et les représentations symboliques des bas-reliefs prouvent une très vive croyance à la vie future.

Enfin, caractère spécial aux Romains, de splendides funérailles furent, à maintes reprises, faites à des chevaux qui avaient remporté le prix aux courses du cirque, à des chiens, à des oiseaux même.

Ce sera un des nombreux bienfaits du christianisme, de détruire ces coutumes idolâtres.

CHAPITRE II

Du Luxe au Moyen-Age

Le Moyen-Age offre, en général, un mélange de grossièreté et de raffinements et le poignant spectacle de la misère extrême cotoyant l'opulence. Malgré tout, le progrès social se fait jour peu à peu, en même temps que s'affermît le christianisme. L'art subsiste toujours et le luxe religieux brille d'un grand éclat.

En Gaule, bien avant la conquête romaine, les Celtes avaient déjà le luxe de la parure, des riches armures, des festins, des vases d'or et d'argent, des étoffes brodées ; ils en fournissaient même aux autres peuples. Avec la civilisation romaine, s'introduisit celui de la domesticité, des demeures, des divertissements de tout genre, et les rudes Gaulois s'adoucirent à ce contact raffiné et voluptueux, qui leur rendait la vie plus facile et plus agréable. Jusqu'au XI^e siècle, l'Italie demeura le refuge du luxe public, qui se manifeste surtout alors par les arts décoratifs, que l'on rencontre dans les églises particulière-

ment. Elle est aussi, alors, le foyer principal du faste privé.

Pendant la période Mérovingienne (1) les rois Francs, et notamment Chilpéric, ont la passion des métaux précieux et des trésors. Les femmes déploient un grand luxe de parure. Clovis revêt le costume des empereurs romains et Childebert aime, par-dessus tout, la représentation et les belles armes.

Les abbayes sont, alors, les dépositaires de la civilisation et servent de lien avec le passé. Si leur luxe privé et celui du haut clergé ont été souvent excessifs, elles n'en ont pas moins gardé les traditions d'art, d'industrie, de science et de littérature léguées par l'antiquité. Enfin, la royauté et le clergé, d'un commun accord, élèvent une foule de monuments religieux, où l'art décoratif prend une large place, et jouent ainsi un grand rôle dans le développement du luxe public. Les fêtes du culte sont splendides et l'orfèvrerie religieuse brille, avec Eloi, d'un incomparable éclat : il en fait un art vraiment français.

Dagobert donne à la pompe royale une splendeur inusitée, étale un faste oriental, orne les églises et institue de nombreuses fêtes. La chasse est alors le luxe des rois et des grands.

Charlemagne, tout en portant encore plus loin la magnificence, n'encourage que le luxe utile et la culture intellectuelle ; la dissolution et l'élégance pénètrent quand même dans sa cour, où les femmes

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. des Francs*.

jouent un grand rôle, et les riches suivent l'exemple venu d'en haut. L'usage des gants, introduit à l'époque gallo-romaine, se généralise. Les industries de luxe sont florissantes et le faste public, civil et religieux, est extrême. Mais, avec les successeurs de Charlemagne, le goût s'altère et l'art s'abaisse.

Aux approches de l'An Mil, la misère est extrême, les épidémies sévissent ; l'hygiène la plus élémentaire est inconnue, le travail languit. Mais le luxe sans art, sensuel, fastueux et grossier, continue. L'époque fixée pour la fin du monde marque à peine un temps d'arrêt, pendant lequel toutes les richesses vont aux églises. Après, le mouvement reprend, plus accentué que jamais.

Avec l'établissement de la féodalité, qui coïncide avec l'avènement des Capétiens, de grands changements vont se produire dans le faste public et privé.

Tout d'abord, le luxe seigneurial progresse. Ses caractères dominants sont le grand nombre des serviteurs, l'hospitalité généreuse, les plantureux festins, les riches costumes.

La chevalerie, avec ses tournois et ses traditions de galanterie, aide encore à cet essor ; on est luxueux pour plaire. De plus, le rang social se reconnaît au faste extérieur.

A la cour du pieux Robert, les modes bizarres et la corruption s'introduisent, avec sa seconde femme, Constance, fille du comte de Toulouse. Dans la

masse, peu de luxe ; pas de bien-être. Les mœurs sont, en général, simples et énergiques.

Au sortir de l'An Mil, l'industrie et le commerce se relèvent. Des églises, nombreuses et splendides, sont bâties, et l'on assiste à une véritable renaissance du luxe décoratif religieux, par lequel se fait l'enseignement de la foule. Les grandes abbayes, comme celle de Saint-Denis, dont le remarquable abbé, Suger, secondé par Louis le Gros, réforme les abus luxueux et donne aux arts une si heureuse impulsion, celles de Cluny, de Saint-Riquier, sont, à la fois, des musées, des écoles, des ateliers, où le bon luxe et l'utile sont l'objet d'une égale sollicitude.

Viennent les Croisades, (1) et, si les chevaliers en rapportent le goût de nouvelles jouissances et de la volupté raffinée, de ce contact avec l'Orient devaient naître d'immenses avantages, pour la civilisation en général : diminution des inégalités sociales, par le rapprochement entre nobles et roturiers qui ont combattu côte à côte ; amoindrissement de nombreuses fortunes seigneuriales et une certaine division de la propriété foncière ; formation de la propriété mobilière ; enfin, accroissement des voies de communication, des éléments de luxe utile, du commerce et du bien-être général. Ce mouvement doit durer jusqu'à la Révolution française.

Ainsi, au XII^e et au XIII^e siècle, un certain confortable, inconnu jusque-là, pénètre dans le château féodal. On se sert encore de lits de paille, mais les

(1) MICHAUD, *Histoire des Croisades*.

portes ferment mieux, les fenêtres ont des vitraux, le mobilier est moins rare et plus orné. Les vastes salles et les chambres possèdent de riches tentures, d'élégantes boiseries, des peintures murales, de splendides cheminées, des miroirs de verre. L'éclairage se perfectionne : aux torches succède la chandelle !

L'horloge remplace le sablier et la clepsydre. Enfin, les trouvères et les jongleurs, à la solde du riche seigneur, viennent charmer ses loisirs.

Une ère nouvelle s'ouvre, au XIII^e siècle, avec Philippe-Auguste et Saint-Louis. Sous ces deux règnes heureux, le pouvoir royal acquiert une autorité prépondérante. Paris est assaini, embelli ; le Louvre, la Sainte-Chapelle et Notre-Dame commencés. Les arts et le luxe utile prospèrent, grâce à une protection éclairée. La pompe royale s'accroît aussi, par la magnificence du cérémonial, des fêtes et du train de maison. Le luxe des vêtements et du linge de corps prend, au moins chez les grands, une extension considérable. Beaucoup de villes possèdent même des bains. La famine et la misère sont encore hélas ! fréquentes dans le peuple, mais une classe nouvelle, la classe moyenne, née du mouvement communal, a, dès maintenant, elle aussi, sa part de luxe et de bien-être. Les demeures des paysans et des bourgeois sont, souvent encore, laides et peu engageantes ; mais il y a progrès général, pour le mobilier et la nourriture, même dans la condition des classes rurales, jusque là si malheureuses. (1)

(1) H. DONIOL, *Histoire des classes rurales*.

D'une manière générale, le XIV^e et le XV^e siècles sont marqués par un énorme accroissement de la richesse, succédant aux misères des guerres étrangères et civiles, par d'utiles inventions et de grandes découvertes.

Ils ont fait une place énorme au mauvais luxe et à la décadence morale. En revanche, un immense progrès social s'accomplit ; la route est frayée pour les siècles futurs, l'élan est donné et l'humanité tout entière en profitera.

Dans les campagnes, malgré les ravages des disettes et des guerres, le bien-être augmente ; les paysans sont mieux vêtus, mieux nourris, encore que mal logés. L'usage de la chemise, qui, jusque-là, était un luxe presque royal, commence à s'introduire.

Quelques cultivateurs aisés ont même des gobelets et de la vaisselle d'étain, des miroirs, des meubles, un peu d'argenterie.

Paris devient le centre du luxe à la fois matériel et intellectuel, avec ses écoles, ses monuments, ses fêtes civiles et religieuses, ses spectacles. Les arts de luxe, et, en particulier, celui du livre, y reçoivent un grand développement.

Mais la sécurité et la salubrité sont encore à peu près inconnues. La haute bourgeoisie rivalise avec la noblesse et toutes deux font preuve d'un faste inouï, avec leurs riches vêtements et leurs splendides hôtels magnifiquement meublés. Détail piquant : les tables deviennent de plus en plus raffinées ; mais on

ignore encore l'usage des fourchettes et l'on essuie ses doigts à la nappe.

Malheureusement, l'argent acquiert, avec Philippe le Bel, une puissance infinie ; la fiscalité domine et la corruption sociale s'accroît, en même temps que le luxe s'accroît démesurément. En outre, la papauté, établie à Avignon, donne « le triste spectacle du faste et d'une vie de plaisirs s'étalant dans une cour pontificale. » (1)

Les règnes de Philippe VI et de Jean le Bon nous montrent des princes s'adonnant à de fastueuses folies, avec une superbe indifférence, au milieu des désastres du pays et de la misère de la masse.

Charles V le Sage relève la France. Une magnificence de bon goût s'allie à son économie. Ses belles résidences du Louvre, de Saint-Germain, de Melun, renferment de splendides collections artistiques et son trésor offre une infinie variété de richesses. (2)

Au contraire, Charles VI et ses oncles inaugurent une ère de luxe néfaste. L'art survit avec le duc de Berry et Louis d'Orléans : les châteaux de Mehun-sur-Yèvre et de Pierrefonds semblent devancer la Renaissance. Mais, dans les fêtes, les modes, les plaisirs, tout est extravagance et folie : la débauche et la vie fastueuse se donnent libre carrière.

Avec Charles VII, s'ajoute à tout cela l'influence des favorites et le faste des camps. La contagion de ce luxe pervers gagne la bourgeoisie, au moins à

(1) BAUDRILLART. *op. cit.* III, p. 255.

(2) CHRISTINE DE PISAN, *Histoire de Charles V.*

Paris et dans les grandes villes ; car, dans les provinces, à part quelques abus, les mœurs restent fortes et simples.

— Vient alors la Renaissance qui amène, en même temps qu'une civilisation plus douce et plus épanouie, une visible transformation du luxe. La vie matérielle se perfectionne, grâce aux découvertes de la science et des navigateurs, aux progrès du commerce et de l'industrie ; les arts se réveillent et parviennent à leur apogée, vivifiés par l'étude de l'antiquité. La sensualité marche aussi de front, mais plus délicate, moins bestiale qu'au Moyen-Age.

C'est alors que se forme le grand siècle littéraire et artistique de l'Italie. C'est au milieu de ce culte pour les Grecs et les Romains que se dessine d'abord le mouvement qui, favorisé par la douceur du climat et la facilité de la vie, doit, de proche en proche, s'étendre, en bien comme en mal, aux autres nations européennes. Laurent le Magnifique fait de la démocratique Florence la cité brillante et raffinée par excellence. A la fois homme de plaisir et esprit cultivé, il protège Michel-Ange et Léonard de Vinci, et mêle l'art, surtout l'art décoratif, à toutes les parties du luxe : fêtes, palais, demeures privées. Mais l'éclat qu'il donne alors au faste public l'entraîne à de regrettables profusions.

Venise, république aristocratique et puissance maritime de premier ordre, étale un luxe public d'une rare magnificence, avec ses palais, ses églises, et surtout ses brillantes cérémonies, dont une des

plus fameuses est la fête donnée, en 1574, pour la réception du roi de France, Henri III. Les opulents vénitiens introduisent alors le luxe des riches verres et des glaces, dont eux-mêmes avaient emprunté l'usage à l'Orient.

La papauté, elle aussi, accorde aux arts une protection éclairée. Alexandre Borgia n'est célèbre que par ses vices et ses crimes, mais Martin V et Nicolas V sont les dignes précurseurs du sage Jules II. Ce dernier restaure les monuments de Rome, et commence la merveilleuse basilique de Saint-Pierre, dont Michel-Ange devait, plus tard, édifier l'admirable coupole : le mausolée du vertueux pontife, sculpté par le grand artiste, est aussi une œuvre magnifique, bien qu'inachevée. Enfin, avec l'illustre Léon X, qui a donné son nom à tout un siècle, Rome est dans toute sa splendeur ; c'est alors que fleurissent Michel-Ange, l'Arioste, André del Sarto. Le Vatican, décoré par Raphaël, devient le plus somptueux des palais.

En même temps, en France, pendant le règne de Charles VII, la belle Agnès Sorel exerce, sur l'ameublement, le vêtement et la parure, une immense et longue influence : elle leur imprime l'élégance et la finesse, quelquefois aussi la prétention, et se plaît dans le charmant château de Loches, au milieu des fêtes brillantes. On peut, en passant, noter que, vers cette époque, commence à pénétrer, chez les grands, l'usage des mouchoirs. Quant aux nombreux hôtels de l'opulent argentier Jacques Cœur, à Bourges et à Paris, ils dénotent une richesse solide et de bon

goût ; une certaine exagération dans l'ornementation commence pourtant à se manifester.

Louis XI, simple et réfléchi, abaisse la noblesse et porte un coup terrible à son faste, tout en encourageant les arts utiles.

Après l'expédition d'Italie, sous Charles VIII, le goût des jouissances plus raffinées s'introduit en France et les industries de luxe progressent ; riches tissus, glaces, faïences, etc.

L'économe Louis XII se montre l'ennemi déclaré des frivolités, et, si le faste de cour se maintient avec Anne de Bretagne, le bien-être et le luxe utile se répandent de plus en plus dans toutes les classes : les maisons sont mieux bâties, leur intérieur plus riche. La Renaissance commence en France, avec les châteaux d'Amboise et de Gaillon, œuvres de Fra Giovanni Giocondo.

A Louis XII succède un prince brillant et fastueux, François I^{er}, dont la cour, par sa pompe, ses charges innombrables et son cérémonial, fait pressentir celle de Louis XIV. Prodigue par politique, il veut devenir absolu, en s'attachant les nobles, par des dons et des faveurs. Il veut aussi donner l'idée de sa puissance, par de splendides fêtes ; il éblouit Charles-Quint, par celle du Camp du Drap d'Or (1). Mais ses mœurs légères le conduisent à de ruineuses galanteries et les favorites prennent un ascendant regrettable. Il donne l'exemple de la recherche dans

(1) GODEFROI, *Cérémonial français*.

le costume et la reine-mère l'imite, tandis que sa femme, la modeste Claude, reste simple et vertueuse.

A côté de cela, son utile action sur les arts et les lettres est digne d'éloges. C'est la gloire de son règne. Le goût italien est partout, avec sa grâce et sa pureté. Le roi établit en France une colonie d'artistes : Léonard de Vinci, le Primatice, Benvenuto Cellini, qui construisent ou embellissent les châteaux de Fontainebleau, Chambord, Chenonceaux, etc.

François II et Charles IX se laissent dominer par l'astucieuse Catherine de Médicis : ses excès et son luxe qu'elle cherche à justifier, en disant « qu'elle donnoit à gagner au peuple, car elle aimoit fort toutes sortes d'artistes et les payait bien » (1), sont prodigieux.

Le luxe achève de se corrompre, avec Henri III. C'est le règne des « mignons », des orgies secrètes, de la basse débauche, du faste étrange et grotesque, des modes bizarres et efféminées. L'art lui-même est en décadence.

En résumé, pendant le XVI^e siècle, le luxe fait de grands progrès.

La royauté tombe trop souvent dans la profusion et la dissolution, mais elle donne, en même temps, l'exemple d'une vie matérielle plus confortable : la construction, l'ameublement, le vêtement subissent de notables perfectionnements. De la cour, de la noblesse et de l'armée, le luxe a gagné la bourgeoi-

(1) BRANTÔME. *Dames illustres : Catherine de Médicis.*

sie, et, s'il se pervertit quelquefois, du moins gagnet-il en élégance. Paris, déjà célèbre par ses fêtes et ses monuments, est la reine de la mode. La France transmet à l'Allemagne et à l'Angleterre une partie de ses usages propres, en même temps que ceux qui lui viennent d'Italie, et contribue ainsi, dans une très large mesure, à l'expansion de la civilisation générale.

Il est intéressant de considérer, en particulier, le rôle joué par le luxe de la table au Moyen-Age : elle y a ses excès, mais elle est un instrument très actif de rapprochement entre les hommes ; elle les rend plus sociables. Le seigneur féodal tient table ouverte, pour ses pairs, et même pour les pèlerins, les pauvres, et, dans certaines solennités, pour tous les paysans qui sont ses vassaux. Les corporations célèbrent leurs fêtes par de copieuses bombances (1) ; les baptêmes, les mariages, les réceptions sont déjà l'occasion de joyeux repas, accompagnés de chants, de danses, de musique, et d'une extraordinaire abondance de mets et de vins. Des raffinements, qui rappellent ceux de Lucullus, sont en usage, dès le XIII^e siècle, chez les grands et les rois. Dans les grandes circonstances, les convives se parfument et les fleurs jonchent le sol et la nappe. A côté de cela, les serviettes sont inconnues, les fourchettes aussi !

Le luxe et les raffinements de la table croissent, du reste, avec les Valois : François I^{er} entretient

(1) LEVASSEUR, *Hist. des classes ouvrières*, t. I.

toute une hiérarchie d'officiers de bouche et ses successeurs l'imiteront. Catherine de Médicis porte au comble le luxe des repas, la somptuosité des divertissements qui les accompagnent, la richesse de l'orfèvrerie et des services de table. Mais les passions régnantes devaient corrompre aussi ce genre de faste, et si, de cette époque, date la gloire de la cuisine française, on doit regretter les excès gastronomiques et les abus des liqueurs auxquels s'adonnèrent trop fréquemment toutes les classes de la société.

Les fêtes populaires existent dès le commencement du Moyen-Age : telles sont celles des feux de la Saint-Jean, à Paris, des corporations, de la Tarasque, que Tarascon célèbre encore. On peut en dire autant des processions. Toutes ces cérémonies répondent à un besoin unanime de distractions et de spectacles. Mais c'est seulement avec l'affermissement du pouvoir royal, au XIII^e siècle, qu'elles ont pris un caractère réellement national. « Quand quelque chose d'heureux est arrivé au roi, la nation se réjouit » (1). Aux XIV^e et XV^e siècles, leur nombre et leur magnificence augmentent : sacre du roi, victoires, tournois, tout est prétexte à réjouissances publiques.

Quant au luxe funéraire, on peut dire que, dans la longue période qui va de l'apparition du christianisme au XVII^e siècle, il a revêtu des formes diverses, suivant l'influence religieuse et selon l'état

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, III, 514.

social et politique. Malgré les doctrines de simplicité et d'humilité enseignées par l'Eglise catholique, les sépultures chrétiennes des II^e et III^e siècles de J.-C., et celles que renferment les catacombes témoignent d'un certain faste. Les Gaulois, les Huns, les Wisigoths font à leurs chefs d'imposantes funérailles et celles d'Attila sont l'occasion de fantastiques prodigalités et de sanglants sacrifices. Ce fut une des gloires du catholicisme de mettre un terme à ces coutumes atroces.

Les tombeaux des rois Mérovingiens, en général peu luxueux extérieurement, contiennent de véritables trésors. Sous les Carolingiens, une plus large part est faite à la décoration des monuments : celui de Charles le Chauve, dans l'abbaye de Saint-Denis, donne l'idée d'un faste funéraire très développé.

Les funèbres préoccupations de l'An Mil excluent toute espèce de luxe de ce genre : le marbre et l'or sont alors réservés aux sépulcrs des saints. Mais le XI^e et le XIII^e siècles voient apparaître la forme des mausolées et des majestueux cénotaphes. Bien que la royauté soit en train d'écraser la féodalité, les tombeaux des nobles gardent néanmoins, jusqu'au XIV^e siècle, leur aspect féodal : leurs armoiries, leurs armures, leurs chasses mêmes y figurent, à côté des symboles religieux. Les obsèques royales vont sans cesse croissant en pompe et en splendeur ; elles sont en rapport avec la puissance de plus en plus grande de la monarchie. On le voit dans les superbes services célébrés à Notre-Dame de Paris, avec le concours d'un immense et brillant cortège,

qui se rend ensuite à Saint-Denis, où les funérailles ont lieu (1).

Et ce luxe, que nous venons de voir se développer si énergiquement, surtout en France et en Italie, marchait aussi vers le progrès dans les divers autres pays européens, de même qu'il ajoutait encore à son ancienne splendeur en Chine et aux Indes.

En Angleterre, la conquête normande apporte les raffinements du costume, du linge, de la cuisine..... De nombreuses cathédrales, et notamment celle de Cantorbéry, s'édifient, et Londres devient une capitale confortable. Henri VIII égale François I^{er}, par ses prodigalités et sa dissolution.

En Allemagne, le luxe public et privé se développe surtout avec les Ottons ; comme en France le faste monarchique s'accroît avec la puissance monarchique et les Croisades.

La découverte du Nouveau-Monde fournit à l'Espagne en particulier une immense quantité d'or et d'argent. Aussi Ferdinand et Philippe II déploient-ils une grande pompe monarchique ; leurs trésors s'augmentent des dépouilles et des œuvres d'art des vaincus.

Dans ces mêmes pays, le faste funéraire s'accroît aussi. Citons, comme exemples, le célèbre Campo-Santo de Pise, qui date du XIII^e siècle ; les riches tombeaux des hauts citoyens florentins ; les sépultures des papes Innocent VI, Urbain V, et de Charles V ; enfin, au XVI^e siècle, celle du pape Jules II.

(1) Chroniques de Saint-Denis.

CHAPITRE III

Du Luxe dans les Temps Modernes

On peut faire commencer le luxe moderne au XVII^e siècle. Mais, d'une manière générale, les caractères changent : il est moins religieux, moins féodal. Il se nivelle, tout en visant davantage au bien-être et à l'utile, et pénètre dans toutes les classes.

C'est l'industrie qui domine l'art.

Henri IV relève la France. Une ère de prospérité s'ouvre, pour l'agriculture, avec Olivier de Serres et Sully. Malgré la vive opposition de ce dernier, le roi encourage le commerce et le luxe utile. Intelligemment secondé par Barthélémy Laffemas, il donne une énorme extension à l'industrie de la soie, qui devient une des sources de la richesse nationale. Il établit des manufactures de soieries et de glaces à Melun, de tapisseries aux Gobelins, de toiles fines et de dentelles à Rouen et à Senlis. A Paris, des rues sont élargies, le Pont-Neuf achevé, le Louvre, l'Hôtel-de-Ville agrandis ; des hôpitaux, des églises,

des fontaines s'élèvent ; le Jardin des Plantes est tracé.

En somme, avec lui, le luxe blâmable est l'exception, et, à part quelques légèretés, son règne est un des plus heureux que la France ait vus.

Les mœurs subissent, avec Louis XIII, une étonnante transformation. Un nouveau Paris, presque moderne, apparaît, avec ses théâtres, son élégante société, ses salons. Marie de Médicis et Richelieu en font une capitale à la mode. Le luxe public est imposant et solide. Rubens, Poussin, Lesueur ornent les édifices et les arts décoratifs pénètrent dans la vie privée ; beaucoup d'opulents hôtels sont embellis par les exquises peintures de ces artistes d'un noble et gracieux génie, et entourés, à l'exemple des palais italiens, de somptueux jardins, que garnissent de belles statues. Mais, à côté de toute cette magnificence, Paris reste sans propreté, sans hygiène, sans éclairage et sans police.

L'hôtel de Rambouillet pousse parfois l'élégance jusqu'à la subtilité prétentieuse, mais inaugure un luxe de bon goût ; si l'abus des fards, des odeurs et des bijoux persiste, le costume devient à la fois plus sobre et plus gracieux.

Les maisons et leur mobilier unissent l'utile au beau ; les tableaux, livres de prix, glaces, miroirs, riches tapis, sont partout très recherchés. Les châteaux de province suivent le mouvement. L'usage de voitures moins lourdes et mieux suspendues se répand. Enfin, la cour donne aux riches l'exemple,

bientôt suivi, de fêtes, accompagnées de gracieux ballets, et le théâtre devient une partie importante du luxe public. Mais le désir de s'amuser et de briller gagne les moins fortunés, et les entraîne aux dettes et aux folles dépenses !

Pendant sa minorité, Louis XIV, tenu en tutelle par Anne d'Autriche et Mazarin, n'a ni luxe, ni argent, et les excès de faste se rencontrent surtout chez les financiers. Mazarin, à la fois ministre et spéculateur, étale, dans son merveilleux palais, rempli de richesses d'art, une magnificence inouïe, due, en partie, aux dilapidations et aux malversations. C'est lui qui introduit en France l'Opéra, genre emprunté à l'Italie. La noblesse, entraînée par lui, se lance à corps perdu dans le jeu, les plaisirs et les prodigalités. Mais rien n'égale le faste de Fouquet. Ami des lettres et des arts, collectionneur comme Verrès, il déploie, dans toutes les splendeurs de Vaux, un luxe royal, souvent scandaleux, qu'alimentent, malheureusement, la concussion et le jeu. (1)

Louis XIV est luxueux par goût et par politique ; il veut donner à la royauté absolue l'éclat et le prestige. Son influence personnelle sur le luxe public et privé est énorme. Sa volonté fait loi. Pour le costume, il lui faut, en même temps que l'éclat, la richesse solide, chez les hommes ; mais, chez les femmes, il encourage trop la profusion. Il aime l'or, les pierreries sur les habits, les énormes perruques,

(1) GAILLARDIN, *Histoire du règne de Louis XIV*, T. II.

la beauté du linge. Le bâtiment, l'ameublement, les jardins, les arts décoratifs se ressentent de cette tendance. Partout c'est le roi qui donne le ton ; le faste est monarchique dans toute la force du terme. Louis XIV entend, en effet, que tout, même le luxe, émane de lui et que noblesse et bourgeoisie reçoivent de lui l'exemple.

L'absence de tout contrôle lui permet de donner libre carrière à ses goûts dispendieux. Il lui fallait, sans doute, une demeure en harmonie avec sa toute-puissance. Mais, au lieu de prendre le Louvre, il dépense, sans compter, l'argent de la France, pour édifier le prodigieux palais de Versailles et son immense parc artificiel, imposant aux ouvriers d'écrasantes corvées, qui rappellent celles des fellahs d'Egypte ! Il a, d'ailleurs, la passion des constructions ; après Versailles (1), ce sont Trianon, Saint-Cloud, Marly, hâtivement terminés, grâce à Le Nôtre, Mansard, Poussin, résidences délicieuses, où les fleurs et les meubles élégants abondent, mais qui sont de véritables folies luxueuses.

Louis XIV est pénétré de cette idée fausse, que dépenser beaucoup, c'est faire aller le travail national, ne songeant pas qu'il diminue ainsi d'autant le fonds des productions plus utiles.

Cédant, d'autre part, à ses passions, il consacre d'énormes sommes aux brillantes fêtes, accompagnées de splendeurs inouïes et de profusions sans

(1) Henri MARTIN, *Hist. de France*, t. XIII. — H. FORTOUL, *Fastes de Versailles*.

bornes ; aux nombreuses favorites, qui deviennent des personnages historiques et jouent, dans l'histoire financière du temps, un rôle désastreux : parmi elles, M^{me} de Montespan unit un faste scandaleux à une certaine charité ; aux dons, pensions et faveurs accordés à ces dernières et à tout un monde de parasites ; enfin, à sa maison militaire et à sa maison civile qui dépassent, en cérémonial et en prestige, tout ce que l'Europe avait vu jusque-là. La quantité des charges est fabuleuse et beaucoup sont, non-seulement inutiles, mais ridicules. Colbert, malgré tous ses efforts, ne peut enrayer ce luxe abusif.

A l'exemple du roi et de la majorité de l'aristocratie, la noblesse militaire introduit, dans l'armée, la prodigalité et les raffinements luxueux, même en campagne. A Chantilly, le grand Condé se ruine en fêtes et en soupers. Bientôt, la noblesse des provinces, attirée par la vie de cour, afflue à Versailles, où la dépravation des mœurs et la passion effrénée du jeu sont à leur comble. Elle déserte ses terres et s'éloigne du paysan, dont elle ne s'occupe plus que pour l'écraser d'impôts excessifs, qui deviennent nécessaires, pour subvenir à ses profusions.

Une conséquence économique très grave en résulte : l'affaiblissement de l'agriculture et la misère des campagnes :

Cette corruption ne gagne pas toute la classe moyenne. Mais la riche bourgeoisie, au moins, se met à l'unisson et l'on y retrouve le même goût des plaisirs et de l'ostentation ; elle use de faux bijoux, de fausse argenterie. On veut briller et paraître !

C'est l'époque des bourgeois-gentilshommes. Les traitants et les fermiers-généraux déploient une magnificence insensée et Seignelay, par son faste, égale Fouquet.

Tant que la fortune sourit à Louis XIV, on supporte, on admire même ses prodigalités, car un certain éclat en rejaillit sur le pays, et la gloire des armes achève d'éblouir la France et l'étranger. Mais viennent les revers et l'enthousiasme fond, la réalité se montre. Louis XIV laisse un peuple épuisé, en hommes et en argent, par les effroyables dépenses des guerres, qui s'ajoutent à ses folies fastueuses.

Il faut, cependant, rendre justice au roi qui a donné son nom à tout un siècle. Les abus luxueux existent avant lui : sans doute, il les augmente, mais il a, dans l'esprit, un fonds de sérieux, de noblesse et de bon goût, et son influence a peut-être contribué à rendre ce luxe moins grossier, en lui permettant de s'épurer au contact des arts et de s'unir à l'utile dans l'industrie.

Le luxe religieux est délaissé. Mais Paris est doté de quais, de promenades, des Invalides, de quartiers nouveaux, de jardins publics, de places, enfin d'un éclairage depuis longtemps souhaité. De plus, les splendeurs de l'ameublement des palais ont souvent le mérite de l'art. Si les beaux-arts, comme les lettres, sont étroitement assujettis à l'influence de Louis XIV, le luxe décoratif public est, avec Lebrun et Lesueur, rempli de magnificence et de majesté. L'académie royale de musique est fondée ; les poètes

sont encouragés par des faveurs : le théâtre brille d'un grand éclat, et la France, avec Bossuet, Corneille, Racine, Molière et tant d'autres, est à la tête du mouvement littéraire et artistique, et de la civilisation.

Funeste à la longue et mauvaise pour une autre époque, la stricte réglementation du travail, par Colbert, assure alors la qualité des produits. D'autre part, la grande industrie, née avec les manufactures royales, multiplie les objets où le luxe et le bon goût se mêlent à l'utile. L'abondance de la production fait baisser les prix, et le confortable se répand dans le tiers-état ; tapis, meubles à la fois élégants et commodes, étoffes fines et solides, linge de corps, vaisselle d'étain et même d'argent, glaces, faïences, verreries, verres à vitres, sont d'un usage courant, dans la bourgeoisie. L'horlogerie, enfin, se perfectionne et beaucoup de familles aisées possèdent des pendules, malheureusement fabriquées, pour la plupart, en Angleterre, par les protestants, que la révocation de l'Edit de Nantes avait chassés.

En somme, pendant ce règne, les scandales et les abus ne doivent pas faire oublier le grand rôle que joue la France, au point de vue de la diffusion du luxe utile dans une bonne partie de la nation. Toutefois, la condition du paysan, surchargé d'impôts, est très précaire.

Le règne de Louis XV offre aussi, au point de vue du luxe, un spectacle intéressant. Idée de la richesse

et du luxe sans travail, désir immodéré des jouissances matérielles, soif ardente du bien-être, telle est, en France, au XVIII^e siècle, la caractéristique de l'époque immorale et frivole qui s'appelle la Régence (1).

Le système de Law, d'autant plus dangereux qu'il repose sur une vérité, la puissance du crédit, et qu'un immense succès couronne ses débuts, ouvre la voie à des appétits désordonnés, dont le Régent, la duchesse de Berry et les « roués » donnent le triste exemple. C'est tout un changement moral et social ; un nivellement s'opère : l'or est tout-puissant, et c'est à la richesse, non plus à la noblesse que l'on distingue un homme. Le costume affecte un certain négligé, mais les folles dépenses, le libertinage, la sensualité, la débauche sont partout. Tous, hommes du peuple et grands, maîtres et valets, se ruent à l'assaut de la fortune facile que donne le papier, avec une ardeur justifiée par le déplorable état financier, dans lequel le grand roi laissait la France.

L'agiotage et la spéculation ne connaissent plus de bornes. Les plus déshérités jusque-là ont leur part des jouissances les plus raffinées, et, de cette singulière époque, date, dans la foule, la chimère de l'or acquis sans labeur et la passion du lucre et du luxe.

Ce mal économique est compensé, toutefois, après l'effondrement de Law, par de sérieux avantages : le désir du bien-être donne une vive impulsion au com-

(1) Cf. LEMONTÉY, *Hist. de la Régence*.

merce et à l'industrie. La propriété foncière se divise, l'agriculture est en progrès, grâce à la réaction contre le système mercantile ; le système du crédit est plus sagement appliqué. Le sort des paysans s'améliore.

La classe moyenne, enrichie par l'industrie, croît en importance. L'art est au service du bien-être ; tout, dans la vie privée, vise à l'agrément plus qu'au faste : les bijoux ; l'argenterie ; les appartements, plus petits et d'une élégance confortable, qu'ornent les Coustou, les Watteau, les Boucher ; les meubles, d'un goût souvent très pur et gracieux, mais quelquefois affadi et prétentieux. C'est alors qu'apparaît la « commode », qui emprunte son nom à ses tendances pratiques. Mais le clinquant commence à se montrer, dans l'orfèvrerie et le mobilier, pour mettre le luxe à portée de toutes les bourses.

Avec le commencement du règne de Louis XVI, les arts industriels se font remarquer, avec Greuze, Falconnet, Clodion, par une grâce charmante, par plus de sobriété dans les formes, d'honnêteté dans les sujets, de simplicité et de pureté dans le goût : les bronzes, les meubles, les porcelaines, les pendules de cette époque sont justement célèbres. Mais le luxe exagéré reparait bientôt. On met, dans la chevelure féminine, savamment échafaudée, jusqu'à des fruits et des oiseaux empaillés ; puis viennent les coiffures monumentales à la Belle-Poule et à la Junon, au moment de la guerre de l'indépendance américaine, et les profusions d'or et de bijoux sur tout le costume.

On sait quel était, avec Louis XIV, le train de la maison royale.

Ces prodigalités diminuent légèrement sous Louis XV ; mais de graves abus subsistent encore, et, sous Louis XVI, les dépenses de cour tiennent toujours une place énorme.

Les mœurs publiques devaient se ressentir profondément de l'abus des jouissances matérielles et de la frivolité, qui dominent au XVIII^e siècle. De Paris, la corruption gagne les provinces françaises et l'Angleterre. On ne pense qu'à l'argent, aux plaisirs, au jeu. Les excès de table et de boissons existent dans toutes les classes et jusque dans l'armée, que de tels raffinements amollissent et dépravent.

Pendant toute cette époque des XVII^e et XVIII^e siècles, on retrouve, dans les monuments funéraires, la pompe et la grandeur qui caractérisent cette période. Les mausolées de Colbert, de Mazarin, de Louvois, de Richelieu, de Condé, de Henri de Chabot, sont empreints d'une majestueuse beauté, qui n'exclut pas la grâce de l'ornementation.

Pigalle et Coustou se rendent célèbres, l'un avec le monument du duc d'Harcourt, l'autre avec celui du Dauphin, fils de Louis XV, et de sa femme Marie-Josèphe de Saxe.

Dans la période que nous venons d'étudier, la France est au premier rang de la civilisation : quand

il s'agit d'œuvres d'art ou de luxe, les autres nations sont ses tributaires. Et, si l'Allemagne voit alors chez elle des progrès industriels et artistiques, elle le doit à la maladroite révocation de l'Edit de Nantes, qui a amené chez elle les émigrants protestants, dont la plupart étaient d'excellents artisans.

Aussi l'histoire des divers pays autres que la France ne peut nous servir beaucoup, pour suivre l'évolution du luxe dans les temps modernes.

L'Espagne, cependant, jette, au XVII^e siècle, une note très originale dans l'histoire du luxe : du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le petit bourgeois jusqu'au noble aragonais ou castillan, jusqu'au souverain lui-même, c'est le faste sans l'aisance (1). On vit, en général, maigrement, malgré les prodigieuses richesses importées du Nouveau-Monde. C'est que tous, roturiers, hidalgos ou princes, ont la passion de la parure et des somptueux objets mobiliers. C'est dans ces dépenses que vont s'engouffrer tous les trésors, tandis que l'industrie, le commerce et l'agriculture sont négligés. Philippe III et Philippe IV avec leurs favoris, Charles II plus encore, donnent l'exemple d'un insatiable besoin de faste. Une implacable étiquette les astreint, d'ailleurs, au luxe. Partout la gêne et le convenu se retrouvent : dans les repas étrangement accomodés ; dans les postures, souvent incommodes ; dans les habits et la parure, qui entravent les mouvements

(1) Comtesse d'AULNOY, *Mémoires*.

et étreignent le corps ; enfin, dans une domesticité innombrable et encombrante.

Et c'est là, pour nous, un grand enseignement. L'histoire des peuples nous montre que trop de luxe conduit à la misère, à la ruine ; c'est une considération d'ordre général, sur laquelle nous reviendrons, dans le cours de cette étude.

Mais voici la Révolution Française (1), avec les troubles, et les calamités, qui vont l'accompagner. Au début, cependant, le luxe et les plaisirs persistent à Paris. L'Opéra reste ouvert, la vie sensuelle et dépensière continue. Les salons de Talma sont renommés pour leur fastueuse élégance : de brillantes soirées s'y donnent fréquemment. Mirabeau, Danton, Desmoulins, Hébert lui-même, usent de toutes les jouissances que l'or peut procurer. Quant aux Montagnards, qui affectent, pendant la Terreur, une conduite publique simple et sévère, au milieu de leur sanglante besogne, ils s'adonnent à la débauche et à la volupté. Si Robespierre et Saint-Just se contentent de l'élégance des vêtements et de la finesse du linge, Barrère, Fréron et les autres, au sortir des Comités, passent leur temps dans les orgies et les plaisirs luxueux.

Mais, bientôt, les tendances égalitaires de 1789 se reflètent dans le mobilier et les modes. On abolit les

(1) V. *Histoires de la Révol.*, de THIERS, liv. XVIII, XX, XXII. — L. BLANC, t. VI, X. — MIGNET, t. II. — MICHELET, t. IV, et LAMARTINE, *Hist. des Girondins*.

perruques, les hommes portent les cheveux courts. Le costume est simple, de couleur sombre : il est même question d'en décréter l'uniformité. A l'inverse, les femmes du peuple s'habillent en duchesses et se couvrent de bijoux dans les cérémonies.

Par une étrange contradiction, la Convention, en même temps qu'elle encourage les arts et certains côtés du luxe public, décide, par le funeste décret du 1^{er} août 1793, la destruction des tombes royales, dans toutes les églises de France. La foule n'attendait qu'un tel signal, pour assouvir sa haine contre la monarchie, et le vandalisme révolutionnaire, après avoir saccagé les sépultures des souverains, à Saint-Denis, s'en prend, à Paris et dans les provinces, avec une frénésie toujours croissante, aux monuments, aux statues, aux tableaux, à tous les objets d'art et de luxe, à tout ce qui lui rappelle cette royauté qu'il exécère. Dans sa colère sauvage, il n'épargne ni les bibliothèques, ni les collections scientifiques, malgré leur caractère d'utilité publique. S'excitant à mesure qu'il ravage, il détruit pour détruire et l'art lui-même ne trouve pas grâce devant sa fureur impie. Enfin les « bandes noires » complètent cette œuvre, en faisant, aux anciens châteaux et aux grands domaines, une guerre sans merci. Sans doute la petite propriété et la classe rurale y gagnèrent, mais ce fut au détriment des arts et du luxe de l'ancien régime !

Devant tant de désastres, la Convention, effrayée, essaie de revenir en arrière et lance des décrets, le plus souvent avec peu de succès ; les dégradations

devaient continuer quelque temps encore. Cependant une « commission temporaire des arts », qui compte, dans son sein, des hommes tels que Monge, Corvisart, Vicq d'Azir, réussit à conserver nombre de monuments et de chefs-d'œuvre. Lakanal sauve aussi de la ruine les Académies et le Jardin des Plantes. Malgré leurs louables efforts, les pertes sont restées immenses !

La Révolution cherche à reconstruire, après avoir détruit. S'inspirant d'une idée antique, elle veut réformer le luxe public, le faire servir à l'éducation morale de la masse. Elle fait du Louvre un vaste musée, ouvert à tous, organise des bibliothèques nationales, fonde le Conservatoire de musique et celui des arts et métiers, encourage les savants, les écrivains, les artistes. Mais, poussant trop loin l'intervention de l'autorité, elle centralise tout, met partout son empreinte. Après avoir joui d'une liberté complète, le théâtre, dont elle veut faire une des branches de l'enseignement national, est soumis au régime restrictif et réglementaire.

Les fêtes constituent la partie principale du luxe public révolutionnaire. La Convention s'exagère leur influence : elle les multiplie, elle les rend même obligatoires. C'était une faute : on y trouve partout le convenu, l'officiel, la contrainte. En outre, la plupart du temps, « elles ne respirent que les passions de l'heure présente » (1) et sont loin d'offrir un spec-

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, IV, p. 561.

tacle moral. Elles ont aussi leur côté religieux : grossièrement matérialiste, au fond et dans la forme, célébré jusque dans les églises, avec les emblèmes du catholicisme tourné en dérision, le triste culte de la « Raison » est un infructueux essai, tenté par la Commune de Paris. Le même insuccès accueille la Fête de l'Être Suprême, vide et froide, malgré ses pompes ; c'est que les croyances chrétiennes, auxquelles la première fête de la Fédération (1790) avait dû une partie de son éclat, ont disparu et la Révolution a le tort grave de croire que l'on peut créer, de toutes pièces, une religion, sans avoir l'élan et la foi. Dans sa tentative d'éducation du peuple par le luxe public, elle réussit, pour les arts ; elle échoue, pour les fêtes.

Quant au Directoire, il donne une splendeur, souvent imposante, aux fêtes patriotiques, dans lesquelles les attributs mythologiques remplacent les allégories morales de la Révolution.

Le Directoire est une époque de frivolités et de plaisirs éphémères, de bals, de festins, de fêtes sans nombre. Le mobilier, où l'acajou figure souvent, est « d'une coquetterie précieuse et fardée », le costume est païen et très luxueux avec les « Merveilleuses », prétentieux et parfois indécent avec les Muscadins, ridicule avec les Incroyables.

Avec le Consulat, règnent l'ordre et la sécurité ; une activité réglée et féconde en est la conséquence. La richesse et le luxe prennent un nouvel essor. Bonaparte, s'entourant d'une cour brillante, donne aux Tuileries de splendides réceptions, et les salons,

dans la haute société, se modèlent sur l'exemple donné de haut.

Une certaine splendeur est rendue au costume. On voit revenir l'usage de la soie et des étoffes préférées de l'ancienne monarchie ; les consuls portent l'habit brodé.

La première exposition de l'industrie avait eu lieu en 1798. La seconde est organisée par Chaptal, et, si l'utile y tient une grande place, le beau, le brillant, le luxueux y dominant : on reconnaît bien là le goût et le génie français.

Enfin le couronnement de l'empereur donne lieu à des fêtes et à des réjouissances qui, par leur magnificence et leur profusion, rappellent les solennités éclatantes de la monarchie.

Pendant toute cette brillante époque, les costumes sont riches, mais sans originalité. D'ailleurs les arts industriels et somptuaires se ressentent tous de la monotonie générale et du joug impérial. Il en est de même de la littérature.

Les uniformes sont magnifiques, les toilettes féminines surchargées de broderies et de dentelles, de bijoux, d'or, et de pierreries. Pour les hommes, l'habit civil est étriqué, et ne comporte que peu d'ornements. Quant au mobilier, il présente, en général, une certaine froideur et une sécheresse qui, toutefois, n'excluent pas la force, la dignité, souvent même la majesté.

Le goût de l'antiquité subsiste toujours, avec les

cheminées « grecques », les secrétaires « étrusques », les pendules représentant des sujets mythologiques.

La Restauration est un régime de paix, de travail et de prospérité industrielle. Tout y est modéré, le luxe comme le reste, et le bien-être tend, de plus en plus, à se généraliser. Le mobilier et le costume portent l'empreinte des idées et des passions du moment. Les coiffures bizarres et les modes anglaises sont, alors, très en vogue, dans les deux sexes. En ce qui concerne l'ameublement, les formes restent un peu lourdes. On aime beaucoup les dauphins de cuivre et d'acajou massif.

L'ébénisterie, l'orfèvrerie, la cristallerie, les soieries prennent une extension considérable, car leur clientèle s'augmente notablement, par suite de l'enrichissement de la classe moyenne.

De 1830 à 1848, le goût bourgeois et le romantisme agissent, chacun dans un sens différent, sur le luxe ; le premier l'emporte pour le vêtement, le second, pour le meuble. Si le costume a, d'une manière générale, peu d'éclat et de grandeur, il présente, en revanche, de sérieuses qualités de sobriété et de solidité.

Le mobilier obéit davantage à la fantaisie : il s'inspire d'abord du Moyen-Age. Le romantisme envahit l'architecture.

Un peu plus tard, c'est la Renaissance qui est en faveur. L'aisance générale s'est, d'ailleurs, sans cesse accrue et les progrès de la fabrication ont

mis à la portée des fortunes modestes une grande quantité d'objets de luxe.

Enfin, pendant la période du Second Empire, on a beaucoup fait, en vue de l'embellissement de la capitale. Cette œuvre a profité à la facilité de la circulation et Paris a gagné en hygiène, comme en magnificence. Nombre d'édifices ont été élevés ou achevés, des promenades publiques ont été créées.

Beaucoup de nos grandes villes ont alors suivi ce mouvement.

En même temps que le luxe public se développait, le luxe privé en recevait le contre-coup et se généralisait de plus en plus. Cette tendance n'a fait que s'accroître depuis cette époque. Elle a souvent produit de mauvais effets, à côté des bons. Le petit bourgeois, l'ouvrier lui-même, veulent jouir de la vie, de ses plaisirs. Et, pour cela, on les voit parfois faire le moins de dépenses possible, quant au nécessaire, afin d'avoir plus d'argent pour le superflu. Peu leur importe alors le peu de confort de leur demeure, s'ils ont de beaux habits ; et, s'ils font chez eux pauvre chère, ils se dédommagent au café ou au cabaret, où ils prennent en même temps la funeste habitude du jeu. C'est alors la ruine, et, souvent même, le déshonneur.

Ces mauvais effets du luxe ne sont hélas pas rares à notre époque, et on ne les remarque pas seulement en France, mais partout, dans tous les pays du globe. Passons rapidement en revue les principales nations, et nous y verrons toujours le

mauvais superflu, à côté du luxe utile et bien compris.

De nos jours, en Angleterre, le luxe est assurément, dans son ensemble, plus solide que le nôtre. « Il recherche surtout la durée et les qualités excellentes des choses, dont il jouit encore plus qu'il n'aime à s'en parer » (1).

La grande propriété s'y donne, avec ses parcs immenses et ses grandes chasses, une sorte d'agrément beaucoup plus restreint chez nous. Mais, d'une manière générale, les Anglais ont du luxe pour eux-mêmes, ce qui contribue à lui donner un caractère de réalité et de sérieux, qui se retrouve partout, dans les maisons, dans l'ameublement, dans l'argenterie, dans les vêtements : la frivolité y perd d'autant.

De plus, ce n'est pas seulement chez les riches que l'on rencontre ce confortable élégant, si caractéristique. A la campagne comme à la ville, le plus modeste intérieur, la moindre ferme, le plus humble cottage, se font remarquer par une propreté méticuleuse et par un certain luxe (2). On a la coquetterie d'une demeure bien tenue.

Le gouvernement consacre au développement des arts des sommes considérables et entretient de nombreux musées, dont le plus splendide est le British Musæum. En ce qui concerne les fêtes,

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, IV, p. 613.

(2) V. *La Vie de village en Angleterre*, par l'auteur de *la Vie de Channing*. Paris, 1862. — V. aussi TAINÉ, *Notes sur l'Anglet.*, p. 98.

l'Etat, dans la race anglo-saxonne, intervient peu : mais la vie municipale, à Londres notamment, y supplée, avec ses puissantes ressources.

Enfin, en Angleterre, comme en France, l'intempérance a pris une extension des plus fâcheuses et les classes populaires ne sont pas les seules à faire une consommation effrayante de boissons spiritueuses (1). L'excès est général dans la société.

Les Etats-Unis sont un peuple nouveau. D'essence forte et persévérante, doués des qualités de hardiesse et d'initiative qui permettent de faire rapidement fortune, décidés et entreprenants, les Américains aiment le luxe, mais ils y attachent, parfois, plus que les Anglais, l'éclat éphémère et la frivolité.

La croissance presque subite de l'industrie a créé une énorme richesse, partant, une immense circulation de valeurs, qui, à son tour, a eu pour conséquence le laisser-aller à la dépense, et le goût de briller et de jouir très vite : le confortable et le luxe se sont rapidement accrus, en même temps que les fortunes.

L'Allemagne a participé aux grands progrès que le luxe utile a accomplis depuis le XVIII^e siècle, mais il y a, chez elle, peu d'élégance et son originalité ne se manifeste que dans un très petit nombre d'industries artistiques. Elle conserve, comme beaucoup d'autres pays, un fond de simplicité, mais il

(1) ROSCHER, *Princ. d'Econ. polit.*, t. II, ch. IV. — BERTRAND, *Essai sur l'intempér.*, 1^{re} partie.

est certain qu'elle sacrifie, bien plus qu'autrefois, au faste inutile.

En Autriche, en Espagne, en Italie, en Russie, partout, enfin, nous retrouvons la même situation. Dans ces pays, on rencontre encore le grand et noble luxe, mais aussi le mauvais. En Russie, la consommation des choses de luxe est encore peu répandue dans la masse, et le principal genre de faste consiste dans un nombreux personnel de domesticité et dans les vaisselles de table.

Quant à l'Espagnol, il aime toujours tout ce qui brille. Fier et sobre, à une table copieuse il préfère un somptueux costume ; comme jadis, il a la passion des fêtes, auxquelles un ciel bleu et un soleil radieux apportent leur précieux concours.

Si, maintenant, l'on considère le luxe oriental moderne, en général, on verra qu'il est caractérisé par la remarquable persistance, depuis l'antiquité, de ses principaux traits.

Ainsi, la Perse a gardé son penchant pour les somptueuses étoffes, et son goût très vif pour les pierreries ; les riches personnages ont toujours les doigts chargés de bagues, et leurs poignards ; leurs vêtements, leurs selles, leurs chevaux, sont couverts d'or et de pierres précieuses.

En Chine et au Japon, le luxe continue à s'exercer surtout dans l'ameublement, et à triompher dans les décorations intérieures et dans la fabrication des

fameuses porcelaines, toujours restées inimitables ; c'est que les artistes chinois et japonais, ont, de tout temps, excellé dans tous les travaux qui exigent la finesse et la dextérité. Quant au luxe arabe, il se fait toujours à peu près exclusivement remarquer dans les costumes, la parure et les armes.

Les expositions universelles de l'industrie, sont, assurément, pour le luxe, un des moyens de propagation et de diffusion les plus puissants qu'il ait eus dans l'histoire. L'Amérique, l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne, ont eu les leurs, avec celles de Philadelphie, Chicago (1), Londres, Vienne, Barcelone. En France elles ont été bien plus nombreuses ; il suffit de rappeler les dates de 1855, 1867, 1878, 1889, et de citer 1900.

Ces exhibitions colossales ne vont pas sans quelques inconvénients. Les peuples chez lesquels elles ont lieu sont, semble-t-il, les plus exposés à laisser surprendre leurs procédés et leurs secrets de fabrication, par la foule des savants et des inventeurs venus de tous les points de la terre. Il est vrai de dire, cependant, qu'aujourd'hui, en dehors de ces circonstances particulières, l'extraordinaire facilité des transports rapproche singulièrement et met en contact permanent les différentes nations du globe. Mais, en outre, si la commande de travail national se trouve, temporairement, augmentée d'une façon notable, il n'est pas bien sûr, après tout, que, tout

(1) V. *Tour du Monde*, 1893, Chicago et l'exposition universelle Colombienne.

compte fait, les dépenses ne l'emporteront pas sur les recettes, malgré l'affluence de l'or apporté par les étrangers.

D'autre part, certaines branches du commerce local sont exposées à souffrir d'un tel état de choses ; car chacun se réserve pour l'« Exposition ».

En outre, on assiste à un certain bouleversement dans les conditions du travail ; beaucoup de gens abandonnent leur profession pour occuper, « à l'exposition », un emploi plus lucratif ; et, d'une manière générale, une masse d'ouvriers et d'employés, soit indigènes, soit étrangers, se trouve brusquement ramenée à sa situation pécuniaire antérieure, après avoir été, pendant quelque temps, payée fort cher. Habitée momentanément à un salaire énorme, il lui faudra, après cette période exceptionnelle, se contenter, à nouveau, d'un gain plus modéré et elle se fera difficilement à cette idée.

Il faut tenir compte aussi du renchérissement de la vie, en vertu de la loi, éternellement vraie, de l'offre et de la demande. La demande est extraordinairement abondante, puisqu'il faut subvenir aux besoins de la foule innombrable des visiteurs ; la conséquence économique qui en résulte forcément, c'est l'augmentation du prix de la vie.

Enfin, la ville, dans laquelle doit se tenir une exposition, est en proie à une sorte de surexcitation fébrile. On s'agite ; on construit, on restaure hâtivement. On fait, de cette cité, un endroit cosmopolite,

et le rendez-vous de plaisir du monde entier ; il est bien probable que les mœurs n'y gagnent point.

Mais, d'autre part, ces « grandes foires », comme les appellent leurs détracteurs, ces « joutes pacifiques », comme les nomment leurs partisans, exercent une action considérable sur le progrès industriel général, dont elles font monter le niveau. Réunissant tous les produits les plus parfaits, elles font naître, entre les divers peuples, une émulation comparable à celle qui a lieu, à l'occasion des expositions locales, régionales ou nationales, entre les industriels d'un même pays. Si les choses de première utilité en profitent, les objets de luxe y gagnent beaucoup aussi ; car tout ce qui brille et séduit, tout ce qui sert à charmer l'existence s'y offre aux innombrables visiteurs, sous son aspect le plus favorable. Tout ce que l'industrie et l'art peuvent faire de mieux se trouve là, en effet. Le luxe tend ainsi à devenir universel, par la variété des choses sur lesquelles se portent les convoitises, et sa clientèle s'accroît, car il excite plus de désirs. Il se manifeste sous une multitude de formes, chaque pays exposant les produits qui lui sont spéciaux. Parmi ceux-ci, un certain nombre n'est accessible qu'aux plus fortunés. Mais un mouvement niveleur ne s'en accomplit pas moins, et il est à prévoir que les perfectionnements et les inventions, dont on admire les résultats aux expositions, continueront, de plus en plus, à jeter, dans l'usage général, une quantité d'objets destinés à augmenter le bien-être, l'élégance et l'agrément de la vie. La difficulté sera de rester fidèle aux tradi-

tions de goût du passé, tout en travaillant pour la masse.

Le luxe actuel présente un tableau intéressant, non-seulement par ses caractères généraux, mais aussi par l'infinie diversité de ses formes. Sous l'influence de l'esprit démocratique de bien-être et d'égalité, il s'est multiplié, nivelé, réparti dans toute la société. Un luxe plus pratique et plus général s'est substitué, peu à peu, au faste incommode souvent et aristocratique des âges précédents. Dans le peuple ce luxe est parfois d'un goût douteux, mais, à côté de cela, les classes inférieures ont fréquemment le sentiment de la mesure, de l'harmonie, de l'esthétique même.

Mais la situation n'est pas exempte de dangers. La passion des jouissances s'est étendue et développée dans toutes les classes, et il est certain que nous faisons une part trop considérable à l'ostentation, aux raffinements sensuels, aux vaines futilités. La religion et la morale peuvent seules remédier à un tel état de choses.

Ce besoin immodéré de plaisir est une des causes principales de la décroissance observée dans la population, et, malheureusement, dans celle de la France surtout. On regarde les enfants comme un obstacle à la vie luxueuse, comme une gêne, et, à part de rares et honorables exceptions, on en désire le moins possible. De là à préférer au mariage le célibat, avec tous ses inconvénients sociaux, il n'y a qu'un pas. On peut, à ce propos, faire une curieuse

remarque ; c'est dans la classe ouvrière, c'est-à-dire dans celle qui a le moins de ressources, que la natalité a le moins diminué. Elle y est restée fréquente, tandis qu'au contraire, elle se fait rare dans la classe élevée ; c'est à celle-ci, pourtant, de donner en tout l'exemple à la masse.

La littérature, elle-même, porte l'empreinte des tendances générales à la sensualité. Aujourd'hui, tout le monde aime ses aises, trop peut-être. L'on déserte les campagnes pour se ruer dans les villes, où l'on croit trouver une existence plus facile et plus douce. La vérité est qu'un luxe superficiel et hâtif y cache fréquemment le dénuement.

On veut, à tout prix, s'élever et paraître. Le frein moral et religieux est ce qui manque le plus : il y en a trop peu. Du haut en bas de l'échelle sociale, on veut se donner toutes les satisfactions et tous les plaisirs possibles. On entend ne rien se refuser, et la masse traduit cet amour des raffinements par la recherche des jouissances qui sont à sa portée.

Le superflu nuisible occupe assurément une trop large place. Mais l'homme est moins violent, moins grossier qu'autrefois dans ses excès. De plus, la corruption n'est pas la règle, il s'en faut, et les théories qui mettent les joies matérielles au-dessus de tout n'ont pas tous les suffrages, heureusement. Les riches sont loin de ne donner que des exemples qui pervertissent, et la charité sociale est une des choses qui font le plus d'honneur à notre siècle : jamais elle n'a été plus répandue, plus agissante.

On peut, malheureusement, constater une augmentation notable de la criminalité, due à l'alcoolisme et au manque de croyances religieuses.

Mais, dans la foule, à côté des défauts inhérents à la nature humaine, que de vertus ignorées, que de dévouement caché et d'autant plus méritoire, que l'éducation a moins fait sentir son influence dans cette partie de la société !

Là non plus on ne peut nier la part du bien.

Les solennités publiques ont, chez nous, beaucoup moins d'importance que dans l'antiquité et au Moyen-Age. C'est qu'alors l'élément religieux, l'élément civil et l'élément militaire, qui ont actuellement leurs représentations spéciales, se réunissaient dans le même ensemble saisissant. En outre, aujourd'hui, la vie privée a ses distractions, ses plaisirs à elle et l'emporte sur la vie publique : à Rome, en particulier, au contraire, il y avait une plèbe qu'il fallait à tout prix distraire. Il faut ajouter aussi que nos vêtements paraissent bien sombres, à côté des brillants costumes du temps passé. Cependant, les fêtes du sacré, dans certains pays, ont gardé quelque chose de l'éclat ancien et les merveilleuses cérémonies de la Semaine Sainte, à Rome ou à Séville, rappellent aussi les splendeurs disparues.

Que dire, maintenant, des grandes villes, Paris, Londres, Berlin, New-York, Saint-Pétersbourg, etc., avec leur éclairage électrique, avec leurs cafés et leurs restaurants étincelants, avec leur grand nom-

bre d'hôtels et de maisons particulières ayant ascenseur, calorifère, téléphone, salles de bains, fumoirs, salles de billards, etc. ? Certains intérieurs privés sont des merveilles de richesse artistique, sobre et distinguée, unissant l'utile et le solide à l'élégance. On trouve, en Amérique, d'immenses hôtels, qui sont de véritables palais, et dont l'analogue n'existe dans aucune ville d'Europe. Tels sont l'hôtel Astoria, à New-York, et l'Auditorium, à Chicago. Le Palace-Hôtel, tout récemment construit à Paris, est loin de les égaler.

Aujourd'hui, tout le monde veut avoir son luxe ; de ce désir universel sont nées les industries dites « d'imitation », dont les produits, meubles, tentures, tableaux, statues, pendules, services de table, sont à la portée de la masse : on y sent parfois trop le clinquant ; au moins, donnent-ils à leurs possesseurs l'illusion du vrai et du somptueux.

Malgré les grands progrès du confortable général, le bien-être est encore parfois très rudimentaire ou même nul, au point de vue de l'habitation, chez les ouvriers des villes et des campagnes. On voit encore trop souvent des familles occupant des demeures insalubres, mal aérées, et n'ayant qu'un mobilier réduit à sa plus simple expression.

Au contraire, on peut constater que les ouvriers agricoles anglais apportent tous leurs soins au meilleur arrangement possible du « home » : il est propre, engageant, meublé avec un goût étonnant, « Ce mode d'installation au foyer développe le

sentiment de la dignité; de plus, il prédispose à l'activité, car la vie plus ornée sollicite l'effort et le soutient » (1).

Il y aurait là une comparaison intéressante à faire avec le logement misérable et malpropre de la plupart des ouvriers de ferme français.

Fréd. Le Play (2) fait la même remarque, quand il parle de la tendance au luxe marquée surtout chez certains travailleurs de l'Occident, par l'imitation de la nourriture, du mobilier et du vêtement des bourgeois, « et observée notamment », dit-il, « chez les ouvriers anglais et chez l'ouvrier sédentaire de Paris ».

Il y a aussi progrès général dans l'alimentation; la profusion des mets a bien diminué. On ne voit plus de ces gigantesques bombances, si fréquentes au Moyen-Age. Seuls, dans quelques contrées, les repas de noces rappellent encore, mais de très loin, les exploits gastronomiques de nos ancêtres.

En somme, aujourd'hui, le luxe des tables est moins excessif; dans nos diners, dans nos déjeuners, dans nos banquets, il y a plus de mesure et d'élégance. En outre, le peuple est incomparablement mieux nourri que jadis.

L'usage du vin, du sucre et du café est, maintenant, répandu partout.

(1) ED. DEMOLINS, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, livre II, p. 157 et sq. et 197 et sq.

(2) F. LE PLAY, *Les Ouvriers Européens*, III, VI, 12; VI, VI, 16; VI, VIII, 10; VI, II, 5 et, dans chaque monogr., § 10.

Malheureusement, l'alcoolisme exerce, particulièrement dans le peuple, des ravages de plus en plus effroyables (1).

Aussi est-il bon de s'arrêter un moment pour examiner les effets de ce luxe qu'on ne vit jamais aussi excessif que dans les temps modernes. Sans doute l'alcool est ancien ; il est connu depuis fort longtemps : les Arabes l'avaient découvert dès le XI^e siècle et lui avaient donné son nom. Mais, jadis, il était loin d'être aussi répandu qu'aujourd'hui : on en produisait peu et son prix était très élevé. « On aimait bien les grandes beuveries », comme nous l'apprend Rabelais, mais si l'on se grisait alors, c'était avec de bon vin. Tandis que, de nos jours, on est arrivé à réaliser la production de l'alcool à bon marché. On ne se contente plus de l'extraire du vin et du cidre. L'industrie le recherche partout : elle le tire de la pomme de terre, de la betterave, des grains, et ces « alcools industriels » qui ont inondé le marché, permettent à tout le monde de s'intoxiquer à bas prix.

L'alcool a sur l'organisme l'action la plus funeste : il altère la santé, il ruine les facultés morales et intellectuelles de l'individu.

Et ce n'est pas tout : ses terribles effets sont héréditaires ; les enfants des alcooliques sont des dégé-

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, IV, p. 673 et 674. — LE PLAY, *op. cit.*, III, III, IV, VIII, IX ; II, v ; IV, v, 3. — D. chaque monogr., § 9 et 15.

nés et sont une facile proie pour toutes les maladies (1).

De plus, on a remarqué que, chez les populations adonnées à l'alcool, la taille moyenne diminue, comme aussi la natalité.

C'est ce qui donne à la question son importance sociale : l'alcoolisme est le fléau le plus redoutable qui puisse compromettre la conservation d'une race et l'avenir d'une nation, et il est pénible d'être obligé de reconnaître que la France est le pays où, à l'heure actuelle, il a fait le plus de progrès.

Les chiffres, d'ailleurs, y sont éloquents. Ainsi, pour 1898, les statistiques officielles accusent une consommation de plus de 2 millions d'hectolitres d'alcool à 100°, sous la seule forme de liqueurs, de bitters et d'apéritifs !

Et l'alcoolisme est chez nous en progression rapide et continue, tandis que, dans plusieurs pays, comme la Suisse, la Suède et la Norvège, il décroît notablement.

La France doit donc, sans perdre un instant, employer, pour le combattre, les moyens les plus puissants ; car une race alcoolique est vouée à une prompte décadence.

En ce qui concerne les vêtements, il y a tendance à l'uniformité : c'est une conséquence des aspira-

(1) V. DUJARDIN-BEAUMETZ et AUDIGÉ, *Recherches expériment. sur l'alcoolisme chronique* (1884), et D^r LEGRAIN, *Dégénérescence sociale et Alcoolisme* (1895).

tions vers l'égalité des conditions, et des rapports continuels entre toutes les nations du globe. Il y a nivellement général : il s'est d'abord manifesté dans les villes, puis s'est propagé graduellement parmi les populations rurales. Ce mouvement a été facilité par les grands magasins de confections, qui permettent aux deux sexes de se procurer des vêtements tout faits à bon marché : c'est le « *suiting-system* », qui a pris naissance en Amérique. Aujourd'hui, tout le monde est mis de même ; tous se ressemblent. Ouvriers et ouvrières, domestiques, fermiers et fermières ont des vêtements à la mode, et des fourrures. L'étoffe est, sans doute, moins belle et moins solide que dans la classe élevée, mais, d'un peu loin, elle fait illusion. Il faut aussi noter l'abondance et la richesse du linge de corps, dans toutes les classes.

Les costumes nationaux disparaissent et il est permis de le regretter : le pittoresque y perd. De plus, ils sont généralement très seyants et donnent, à ceux qui les portent, un cachet tout particulier.

Ils semblent s'effacer devant la civilisation.

Ils ont conservé tout leur éclat et toute leur originalité en Orient (1), où ils marquent, souvent encore, le rang social.

Les mandarins chinois, les rajahs de l'Inde, les seigneurs persans, les chefs kirghises du Pamir, se parent toujours des mêmes étoffes splendides. Il en

(1) Fréd. LE PLAY, *op. cit.*, II, VI, 19 ; XI, 4.

est de même dans les chaudes contrées de l'Afrique : l'Algérie, le Maroc ont gardé ce genre de faste dans toute sa pureté ; les belles fantasias arabes en témoignent.

Il existe encore des costumes locaux en Amérique, au Mexique, par exemple. Ils ont aussi subsisté dans diverses contrées de l'Europe : en Suède et en Norvège ; en Suisse et en Tyrol ; en Espagne et en Italie ; dans les principautés du Danube (Bosnie, Roumanie, etc.) ; en Turquie ; dans certaines parties de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche. En France, la Bretagne, la Normandie, la Lorraine en offrent encore des traces.

L'éclat des vêtements se retrouve aussi dans les uniformes. En France, ils sont infiniment moins beaux qu'autrefois. Ils sont encore très brillants en Allemagne, en Russie, en Autriche, en Turquie. Enfin, les régiments anglais donnent l'impression d'un faste de costume inouï et extraordinairement varié.

Nous sommes moins prodigues que nos aïeux, dans le luxe de parure. Il s'est fait plus discret, mais il s'est aussi démocratisé. Les jours de fête, la femme du peuple est souvent gantée, coiffée, finement chaussée. Elle a des bijoux en simili-or, en simili-diamant, qui lui permettent, à elle aussi, de se parer. Dès l'antiquité, du reste, on fabriquait « du faux » !

Les parfums, que l'on frelate, d'ailleurs, aujourd'hui, comme tant d'autres choses, sont peut-être

d'un usage plus répandu, mais chacun en abuse moins, en général.

Les fleurs aussi constituent un luxe que tous aiment, et qui sert à embellir les plus humbles demeures.

Que d'agréments la vie n'offre-t-elle pas aujourd'hui ? Sans parler, chez les plus riches, du luxe des collections, des livres et des beaux parcs, de la musique en famille, des bals, des cercles somptueux, des soirées musicales et littéraires, il y a, pour la masse, les musées, les théâtres, les squares, jardins et concerts publics, les fêtes, et, quelquefois aussi, les représentations populaires ; enfin une foule de spectacles, qui varient suivant les mœurs des différents pays ; ainsi nul peuple au monde n'est plus passionné pour les courses de taureaux que les Espagnols, qu'enthousiasment l'adresse et l'agilité incroyables des toreros !

Le luxe des moyens de transport et des voyages s'est prodigieusement accru, depuis quelques années.

Il y a loin des chaises à porteurs, souvent élégantes, mais bien lentes à se mouvoir, des litières, des carrosses somptueux, mais si lourds, à nos voitures si légères, si rapides et si nombreuses !

La bicyclette et l'automobile offrent, à beaucoup, maintenant, d'immenses facilités de déplacement.

Il en est de même des chemins de fer.

Les grands express européens, et, surtout, les rapides américains, avec leurs wagons-lits, leurs somptueux wagons-salons, restaurants et fumeurs, joignent l'extrême confortable à la vitesse.

De plus, d'immenses paquebots français, américains, allemands, anglais, véritables villes flottantes, très luxueusement aménagés, avec table copieuse, cuisine exquise, salons superbes et nombreuses cabines, vous transportent rapidement dans n'importe quelle contrée ; le temps de toutes les traversées a été notablement réduit et le sera sans doute encore.

Enfin, toutes les grandes villes du globe possèdent des gares splendides, des tramways électriques, et l'on trouve des hôtels jusque dans les montagnes, qu'escaladent les chemins de fer à crémaillère !

Par contre, aujourd'hui, un autre genre de luxe a diminué ; c'est celui de la domesticité. On le trouve surtout encore en Orient, dans l'aristocratie russe et espagnole, et chez quelques lords anglais.

L'habitude du jeu existe toujours et ne disparaîtra probablement jamais, car on la trouve même chez les sauvages. Mais, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, d'ailleurs, sommes-nous plus modérés que nos ancêtres ?

En outre, nous aimons à fumer (1). C'est un goût commun à presque tous les pays, et, si les Occiden-

(1) Fréd. LE PLAY, *op. cit.*, III, IV, V, VI.

taux, par exemple, ont le tabac, dont ils abusent fréquemment, les Chinois (et quelquefois aussi les Européens) ont l'opium, dont l'usage produit des effets encore plus funestes.

La consommation du tabac a présenté, depuis une cinquantaine d'années, un mouvement progressif général et très rapide.

Ainsi M. Barral, rapporteur de la question des tabacs à l'Exposition de 1855, avait alors calculé que le monde entier consommait pour 1 milliard 500.000 francs de tabac. En 1867, il lui fallut reconnaître qu'en quelques années, ce chiffre s'était élevé à 2 milliards 200.000 francs.

D'après une autre statistique, la consommation du tabac sur tout le globe représenterait actuellement un total de 275 millions de kilogrammes.

En 1869, la France, en particulier, était arrivée au chiffre de 31.245.000 kilogr. environ, et, de ce chef, l'administration du fisc avait encaissé 248 millions de francs. En 1874, la recette totale obtenue par la vente des produits des manufactures françaises était de 294 millions de francs, et cette somme est encore bien dépassée aujourd'hui.

Si, maintenant, on met en parallèle la consommation du tabac en Angleterre, en France, en Russie et en Allemagne, on trouve, d'après les derniers renseignements statistiques, que la quantité de tabac consommée, en moyenne, par an, est, en Angleterre, d'une livre trois sixièmes par tête, en France et en

Russie d'une livre trois cinquièmes, en Allemagne de deux livres deux tiers.

Assurément, le mauvais superflu occupe toujours, chez nous, une place beaucoup trop large et il serait téméraire d'affirmer que la corruption est moins grande aujourd'hui qu'autrefois. Au moins peut-on dire qu'il y a, dans nos mœurs, plus de finesse et plus d'élégance.

DEUXIÈME PARTIE

EFFETS SOCIAUX DU LUXE

CHAPITRE I^{er}

Les adversaires et les partisans du luxe

On a souvent rendu le luxe responsable de la corruption. Aussi, de tout temps, a-t-il eu des adversaires acharnés, et, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les philosophes qui l'ont condamné forment une liste ininterrompue. L'école rigoriste, en voulant faire du retranchement des besoins, réduits au strict nécessaire, une règle obligatoire pour tous, a toujours été beaucoup trop loin. Sans doute, la morale doit être sévère; elle ne doit pas être impitoyable.

Le trait commun aux écrivains de l'antiquité, moralistes, historiens, poètes, philosophes, c'est la

censure du bien-être lui-même, et l'éloge de la simplicité la plus austère, sans laquelle, pensent-ils, la société et l'État sont menacés d'une ruine prochaine. Il est vrai que le luxe antique est souvent un mauvais luxe, qui a ses sources dans l'exploitation des esclaves, la conquête et l'exaction, et qui dégénère fréquemment en abus monstrueux.

Aussi, Platon ne se contente pas d'exalter l'âme au mépris du corps ; il exclut même, de sa République, l'industrie et le commerce.

Xénophon ne veut pas abolir le commerce, mais il propose la vie et les mœurs agricoles comme un idéal. A Rome, à part les péripatéticiens, qui admettent l'industrie et la richesse, et, par là même, un certain degré de luxe, les écoles de morale les plus fameuses proposent comme un idéal à l'homme, non pas l'activité et le travail, mais le repos et la tranquillité.

Epicure et ses disciples voient le bonheur dans la jouissance apathique et dans l'existence aussi simplifiée que possible. Seuls, les épicuriens dégénérés s'adonnent au luxe et à la sensualité. Quant aux cyniques, ils affectent d'opposer au faste leur misère et leur malpropreté. Tout autres sont les stoïciens, dont le plus célèbre, Sénèque, a sévèrement flétri, dans ses énergiques peintures, les nombreux abus de son temps. Avec force et finesse à la fois, il censure spécialement le luxe romain et conseille aux riches d'user de leur fortune, non-seulement avec modération, mais avec « une sorte d'indifférence supérieure ». Lui-même reste sobre et tempérant au

milieu de l'opulence et poursuit un but pratique, en cherchant, par ses écrits et ses actes, à réagir contre la dépravation romaine. Il combat sans relâche, dans des pages pleines de verve, les raffinements culinaires, la sensualité, la somptuosité excessive de l'époque, et s'élève, avec raison, contre les jeux sanglants des gladiateurs. Mais, comme moraliste pur, ses théories sociales sont souvent fausses et ses idées, sur le luxe en général, sont exagérées. Procédant de la doctrine rigoriste, il s'en prend aux arts et aux besoins les plus légitimes, et blâme même les progrès réalisés dans l'architecture, l'ameublement, l'alimentation, le vêtement.

Salluste et Tacite subissent l'influence de ces idées. Juvénal, dans ses véhémentes satires, voit souvent juste. Il tombe parfois, comme Sénèque, dans l'excès et rêve le retour à l'âge d'or. Mais il a tracé, de la fastueuse corruption de Rome, le plus fidèle des portraits.

Enfin, la critique de Pline l'Ancien est souvent outrée. Si ses écrits abondent en détails curieux sur les usages raffinés du temps, il a le tort de rêver une société sans industrie et sans richesse, et de maudire tous les métaux précieux, l'or, le fer, et même la monnaie, cet utile instrument des échanges.

Les traditions rigoristes continuent dans les siècles qui suivent l'antiquité.

Sans doute, au Moyen-Age, à l'époque des Croisades, l'industrie et le commerce ont pris une importance considérable, mais les idées sur le luxe n'ont

guère changé et les inventions qui ont pour but, soit l'agrément, soit même l'utilité, sont considérées comme immorales, par les chroniqueurs des XIV^e et XV^e siècles. Déjà, d'ailleurs, au VIII^e siècle, le moine Abbon critique durement les coiffures et les toilettes des Parisiennes ! Ils ne se contentent pas de combattre les abus réels. Les cheminées, les fourchettes sont traitées comme un faste coupable et un vieil auteur italien, Jean Musso, s'indigne, quand, à l'éclairage des torches, on commence à substituer des chandelles de suif ou de cire placées sur des chandeliers.

Au XVI^e siècle, sous les Valois, l'Hospital et Montaigne font entendre des maximes ascétiques et luttent contre les scandales luxueux de la Cour. Charron pousse l'exagération jusqu'à prétendre que « le vestir n'est point originel, ny naturel, ny nécessaire à l'homme ».

A Genève, Calvin prêche la plus implacable austerité.

Au XVII^e siècle, les solitaires de Port-Royal pratiquent un rude stoïcisme, heureusement tempéré par une grande charité.

Pascal, Fénelon, Massillon, Bossuet, tonnent contre le superflu.

Au XVIII^e, Rousseau vante le retour à l'état de nature et la vie sauvage. Montesquieu, qui rêve le partage égal des richesses, veut que la loi ne donne à chacun que « le nécessaire physique ».

Pendant la Révolution, il est aussi, fréquemment

et grandement, question de la simplicité spartiate, avec Robespierre, Saint-Just, Rabaut Saint-Etienne, Barrère, Marat. Gracchus Babœuf revendique la cause du pauvre, sous la forme du communisme et veut retrancher tout superflu, soit physique, soit intellectuel.

Les théories de l'école rigoriste n'ont pas entièrement disparu. Au XIX^e siècle, M. de Bonald, dans sa « *Législation primitive* », exalte l'agriculture au détriment de l'industrie et le célèbre publiciste Proudhon, non-seulement voue au luxe une haine ardente, mais se montre impitoyable à l'égard des femmes, dans lesquelles il veut voir absolument la source du faste et de la corruption. Aussi, se montre-t-il ennemi irréconciliable de leur émancipation, et va-t-il jusqu'à écrire : « J'inclinerais plutôt, s'il le fallait, à les mettre en réclusion » ! Les arts eux-mêmes n'échappent pas à ses violentes invectives.

L'école rigoriste, on le voit, dans sa haine du luxe, va parfois jusqu'à l'excès. Elle semble oublier la vieille et si juste maxime : « *In medio stat virtus* ». Aussi, dans tous les temps, voyons-nous nombre d'autres adversaires du luxe qui, moins excessifs, se détachent des disciples de l'école que nous venons d'étudier.

Pendant les Guerres Puniques, Caton l'Ancien est à la tête du parti, encore important, qui défend la rudesse primitive. Il est l'ennemi du luxe par excellence, et il le combat comme un adversaire personnel. Son idéal économique est, du reste, fort

étroit ; il considère l'or comme toute la richesse et conseille toujours de vendre, sans jamais acheter.

C'est le type du vieux Romain, fidèle au passé. Rude et frugal, très attaché à la terre, il a, du paysan, l'ordre, la simplicité, la force au travail, mais aussi la laderie et l'astuce. Bien qu'il soit instruit et éloquent, il prescrit les arts et les lettres, n'admettant que l'agriculture et la guerre. Aussi, est-il l'adversaire naturel de Scipion, intelligence ouverte et passionnée pour les chefs-d'œuvre de Corinthe et d'Athènes.

D'ailleurs, depuis Caton jusque dans les derniers temps de la République, et pendant l'Empire jusque sous les Antonins, toute une série de censeurs indignés ou railleurs s'attaque au faste romain. Plaute et Aristophane s'en prennent surtout aux goûts dispendieux des femmes, Lucilius à la volupté dégradante de l'époque de Sylla, et Lucrèce est un éloquent apologiste d'Epicure. Il faut citer aussi Varron, dont les idées se ressentent de la philosophie de son temps ; aussi, fait-il souvent preuve, à l'égard du luxe, d'une grande sévérité. On voit enfin, sous Auguste, Sextius, et, sous Tibère, Démétrius et le pythagoricien Sotion propager, sur le même sujet, des théories austères.

En Assyrie, le prophète Nahum lance l'anathème contre le faste ninivite. La dépravation des Babylo niens attire, sur eux aussi, les malédictions de Baruch et d'Isaïe. Dans l'ancienne Egypte, le roi Théphactus se déclare l'ennemi de toutes les somptuosités. En Perse, malgré les dogmes de Zoroastre,

qui s'opposent au luxe religieux, la magnificence envahit peu à peu le culte.

Solon, lors de son séjour en Lydie, reproche à Crésus ses trésors et la splendeur de ses palais. Dans l'Inde, la loi bouddhiste édicte des prescriptions spéciales contre les délicatesses sensuelles et les recherches luxueuses. Les ouvrages des Chinois contiennent, aux époques les plus reculées, de sages réflexions sur le bon emploi des richesses ; plus tard, le code de Confucius ou Chou-King prêche la simplicité et la tempérance. Les moralistes japonais luttent aussi contre la corruption des mœurs privées. Le prophète Ezéchiel condamne les raffinements excessifs des Phéniciens. Chez les Hébreux, Samuel s'élève contre le faste monarchique, Isaïe contre les parures des femmes juives, et la Bible blâme sévèrement l'amour des jouissances matérielles.

Enfin, en Arabie, le khalife Omar, guerrier austère, ne fait grâce à aucun luxe, pas même, dit-on, à celui des bibliothèques.

D'une manière générale, les historiens et moralistes de l'antiquité ne peuvent qu'être approuvés, dans leur lutte contre la corruption croissante. Mais ils ont presque toujours entièrement méconnu certaines causes profondes de cette dépravation. Les raffinements nouveaux, conséquences des progrès de la société, n'ont pas été les seuls coupables ; l'esclavage et les abus de la conquête ont joué, dans la décadence romaine, un rôle bien autrement important.

Avec les écrivains chrétiens, la censure du luxe prend un nouvel aspect ; parfois mordante et ironique, elle est, en général, élevée et grave. Guidés par une inspiration toute nouvelle et plus haute, les Pères de l'Église préconisent l'esprit de sacrifice et la charité. Emportés, d'ailleurs, par leur ardente charité, ils ont souvent donné à leurs attaques contre les riches un caractère trop absolu.

Ainsi, Saint-Ambroise et Saint-Basile, au lieu de voir dans l'aumône un don pur et simple, la déclarent une simple restitution.

St-Chrysostôme condamne, avec Aristote, le prêt à intérêt. Partisans fervents de ces théories, St-Augustin et St-Jérôme flétrissent le superflu en termes énergiques.

Si les premiers docteurs chrétiens n'ont généralement pas compris les services immenses que peut rendre le bon luxe, comme stimulant de l'activité humaine et comme aiguillon de l'industrie, ils n'en ont pas moins montré la haute valeur morale du travail et mené, contre le relâchement et les vices de la société romaine, si souvent égoïste et dépravée, une vive campagne, dans laquelle leur éloquence et leur verve se sont donné libre carrière.

« Le véritable apôtre du stoïcisme chrétien, c'est Tertullien (1) » ; nul ne s'est exprimé avec plus de sévérité, à l'égard de l'élégance et de la parure. Il blâme rudement les excès de toilette des hommes de

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. II, p. 413.

son temps. Mais c'est surtout aux femmes qu'il s'attaque : ses diatribes sont quelquefois outrées et ses écrits contiennent quelques erreurs économiques, en ce qui concerne l'or, le fer et l'argent. Toutefois, à d'excessives censures se mêlent d'excellents conseils et d'admirables vérités morales.

St-Cyprien et St-Clément d'Alexandrie continuent avec énergie cette guerre aux parures, entreprise par le grand docteur chrétien.

Le théâtre est aussi l'objet de véhémentes censures, de la part de presque tous les Pères de l'Eglise.

Là encore, Tertullien se distingue par ses vives critiques et sa verve satirique. Il combat sans relâche, au nom de la morale et de la religion, les spectacles, le cirque, les jeux, les luttes sanglantes de l'amphithéâtre, en un mot tous les divertissements de la société païenne, leurs pompes profanes et leur influence corruptrice.

Malheureusement, cédant à sa haine ardente du paganisme, il finit par attaquer sans ménagement les arts eux-mêmes : ses théories sont alors, à diverses reprises, mises en pratique et la destruction de nombreux chefs-d'œuvre de l'antiquité date de cette époque.

Les grands écrivains religieux des IV^e et V^e siècles, et, parmi eux, St-Jérôme, St-Jean Chrysostôme et St-Grégoire de Nazianze donnent fréquemment, à leurs polémiques contre le faste, un tour original, que l'on rencontre déjà dans Sénèque : les portraits

abondent dans leurs harangues et dans leurs « *Lettres familières* ». Leur ressemblance est frappante et l'allusion y est transparente. Les vices du temps y sont personnifiés et flagellés : la femme mondaine et sa parure, dont les mystères n'ont pas de secrets pour ces austères moralistes, la pompe des festins, les splendeurs des demeures et les raffinements nombreux des riches, tout est justiciable de leur verve impitoyable. Ils font ressortir, avec une force remarquable, le douloureux contraste existant entre tout ce faste inouï et la misère croissante de la plèbe romaine. Enfin, Salvien et Lactance s'élèvent contre les mêmes abus et propagent aussi, avec un zèle infatigable, les vivifiantes doctrines morales du christianisme.

L'Église se signale encore, dans la lutte contre le luxe, par l'organe des papes, des évêques, et surtout des conciles ; ces derniers, aux temps Mérovingiens, jouent, en Gaule, relativement au luxe, un rôle très important, du VI^e au VIII^e siècle. Nombreux et puissants, ils poursuivent, de leurs rigueurs, toutes les prodigalités fastueuses, celles du haut clergé comme les autres, quand il y a lieu. Au XII^e siècle, St-Bernard et le moine Hélinard se font remarquer par les véhémentes apostrophes qu'ils adressent à la corruption ecclésiastique ou laïque, Orderic Vital, Alain de Lisle, le prieur de Vigéois et Pierre de Blois, par leurs spirituelles railleries à l'égard des souliers à la poulaine et des modes bizarres. Puis, ce sont, au XIII^e siècle, Jacques de Vitry, Humbert de Romans, Guibert de Tournai,

Jean Durpain, dont les satires sur les excès de toilette rappellent celles de Tertullien. Ils excellent aussi dans l'art des portraits.

Vers la même époque, le concile de Paris restreint, autant qu'il le peut, le faste des abbayes et la somptuosité des vêtements ecclésiastiques.

« Mais la forme la plus efficace prise par la censure du luxe est alors la création des Ordres Mendians et des autres Ordres religieux, qui prêchent la pauvreté par l'exemple ». (1).

Ils font école même parmi les hérétiques ; les Vaudois font montre d'une vie toute d'austérité.

Les rois vertueux combattent aussi les abus luxueux ; au XIV^e siècle, Charles V donne à son peuple le spectacle d'une existence privée et publique honnête et sage. Quant aux princes les moins irréprochables, ils ne craignent pas de se contredire par la sévérité de leurs mesures somptuaires. En outre, le faste des hauts prélats et des grands est pris à partie, dans de nombreux écrits, qui témoignent d'une extraordinaire audace satirique.

Les prédications des moines continuent au XV^e siècle, avec une verve d'autant plus impétueuse que la masse souffre davantage et qu'au milieu des désordres du règne de Charles VI, un luxe inouï, le plus souvent corrompu ou burlesque, envahit toute la classe élevée.

Sous Charles VII, les modes sont moins ridicules,

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, t. III, p. 614 et 615,

mais les bizarreries y sont encore fréquentes et prêtent à la critique : aussi, un Carme, venu de Bretagne, le moine Thomas Connecte et le frère cordelier Richard, hommes austères et d'une rare éloquence, font aux vêtements, aux coiffures, aux chaussures de leurs contemporains, une guerre acharnée et obtiennent, dans la foule, de véritables triomphes. Mais l'exemple vient alors d'en haut : le roi encourage la parure chez les dames de la Cour et Agnès Sorel donne le ton aux toilettes les plus fastueuses. Alain Chartier s'élève aussi, avec un accent grave et triste, contre les abus de la richesse, auxquels il oppose la poignante misère du peuple.

La censure du luxe reste mordante et emportée, pendant les règnes de Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII. C'est toujours la même protestation du bon sens et de la morale contre les folies et la corruption. Les sermons de Menot et de Maillard contiennent, à côté de trivialités bouffonnes, plus d'un trait piquant à l'adresse de la haute société et des princes. Le chanoine-poète Guillaume Coquillard s'en prend aux femmes et le frère Antoine Fradin va plus loin encore : il dénonce avec hardiesse les abus publics. Enfin, les trouvères, avec leurs satires et leurs fabliaux, prennent aussi part à cette lutte incessante et le peuple lui-même s'y mêle plusieurs fois par ses violences : ainsi commence à se manifester la puissance de l'opinion publique.

Au XVI^e siècle, un changement s'opère : les prédicateurs ne sont plus les seuls, comme au XV^e siècle, à enseigner la morale. Un certain

nombre de moralistes et de politiques éminents s'inspirent des leçons de la sagesse antique, et se donnent à tâche d'épurer le faste, à la fois sensuel et artistique, de la Renaissance. Au premier rang, il faut citer Sully, dont les idées sont entièrement opposées à toute espèce de luxe, et Montaigne, « dont le courageux bon sens ne craint pas d'opposer aux profusions particulières des princes et des grands l'idée de travaux utiles et d'un luxe public profitable à tous » (1). Après lui, un magistrat érudit, Jean Bodin, réclame, pour combattre la dépravation des mœurs, le rétablissement de l'ancienne institution de la censure, telle que la comprenaient les Romains.

La dissolution du siècle trouve encore de redoutables adversaires dans des hommes éloquents et intègres, tels que Pierre Pithou, Etienne Pasquier, Auguste De Thou, du Vair, Tavannes, le rigide protestant Lanoue, enfin dans la *Satire Ménippée* et dans les pamphlets du temps de la Ligue.

Le luxe ne s'en accroît pas moins de jour en jour, et, sous Louis XIV, le costume et la parure prennent une importance sans égale. Ainsi, Bossuet, Bourdaloue, le Père de la Rue s'en prennent à tous les excès fastueux de la cour et des grands, puis de la riche bourgeoisie, dans laquelle les mêmes abus se sont, peu à peu, introduits. Fénelon s'efforce aussi de réformer un tel état de choses, mais ses réclamations contre les somptuosités de la

(1) BAUDRILL. *op. cit.*, t. III, p. 670.

parure vont beaucoup trop loin, surtout dans le « *Télémaque* ». La Fontaine et Boileau flagellent la femme coquette et dépensière, et Colbert fait, au roi, de courageuses remontrances sur ses excès fastueux.

L'abbé Fleury raille spirituellement les travers des modes. Quant à l'école de Port-Royal, elle fait preuve, avec Arnauld et Nicole, d'une implacable sévérité, et Pascal, dans ses « *Provinciales* », ne se montre pas plus tolérant.

On doit aussi mentionner Madame de Maintenon qui, dans ses lettres et ses livres sur l'éducation, critique judicieusement les fantaisies et les raffinements de la toilette féminine.

La censure prend un accent plus mordant et plus incisif, avec la Bruyère et St-Simon, plus grave avec d'Aguesseau. Vauban, dans la « *Dîme royale* », lui donne un caractère économique : il se montre, dans cet écrit, partisan de nombreuses mesures fiscales contre le faste. On trouve, en outre, dans plusieurs comédies de Molière, des allusions, pleines de verve et d'à-propos, aux bizarreries des vêtements.

A la fin du règne, la coiffure des femmes devient le point de mire de toutes les attaques : Vertot, l'abbé de Vassez, le roi lui-même, s'élèvent contre ses excentricités. Le savant abbé J. B. Thiers, et, un peu plus tard, Duguerle, fulminent contre les perruques des hommes.

En dépit de cette guerre sans trêve, le faste abusif triomphe et la corruption ne cesse d'augmenter.

La question du luxe passe définitivement, au XVIII^e siècle, de la sphère religieuse dans le domaine de la controverse philosophique et économique. Les « Physiocrates », entraînés à la sévérité par leur théorie scientifique, qui considère l'agriculture seule comme « productive », et par les excès dont ils sont les témoins, voient dans le luxe « une dépense superflue qui diminue les avances foncières et est préjudiciable à la reproduction ». Ainsi pense l'école du célèbre docteur Quesnay dont le marquis de Mirabeau est un des plus illustres disciples.

Les moralistes chrétiens n'ont pas disparu, toutefois ; ils sont représentés par l'abbé Pluquet et l'abbé de Saint-Pierre, qui ne discernent pas toujours suffisamment ce qui est permis et utile de ce qui ne l'est pas et jugent sévèrement toute espèce de raffinement.

D'après Senac de Meilhan, le luxe est, par lui-même, toujours un vice ; il est toujours plus ou moins nuisible. « Dans l'ordre physique, il détruit ; dans l'ordre moral, il corrompt ».

A la fin du XVIII^e siècle, et au commencement du XIX^e, M. de Monthyon manifeste une intention hostile et répressive à l'égard des superfluités et J.-B. Say s'efforce de renverser ce qu'il considère comme un préjugé, le caractère de nécessité sociale du luxe. Ce qu'il préconise avant tout, c'est l'économie. Adam Smith avait jeté, dans la « *Richesse des nations* », les bases de cette théorie, dont Stuart Mill (1) est un chaud partisan.

(1) *Principes d'économie politique.*

M. Nadault de Buffon (1), et, plus récemment, M. de Laveleye (2) ont aussi traité le luxe avec une extrême sévérité.

Le faste de mauvais aloi a été, pendant plusieurs années, combattu, avec un louable à-propos, sur la scène française, dans des pièces remarquables, parmi lesquelles on doit citer : *l'Honneur et l'Argent* et *la Bourse*, de Ponsard ; *Maison-Neuve* et *la Famille Benoiton*, de M. Sardou, et divers passages des Théâtres de MM. Emile Augier et Alexandre Dumas fils. Il faut aussi signaler, dans la même voie, le livre d'un magistrat, M. Oscar de Vallée : *Les Manieurs d'argent*.

L'Italie a eu, elle aussi, ses censeurs du luxe. Au XIV^e siècle, Dante, dans la *Divine Comédie*, se répand en récriminations contre les mœurs et la coquetterie des femmes Florentines. Au XV^e, apparaît le célèbre moine dominicain Jérôme Savonarole, dont la fougue dépasse celle des premiers orateurs chrétiens. En Angleterre, au XVII^e siècle, l'écrivain Th. Burnet attaque les prodigalités de Henri VIII. Enfin, il faut mentionner le marquis Caraccioli (3), souvent judicieux dans ses critiques sur le luxe de la Hollande, de la Suède, de la Russie, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Aujourd'hui, la censure des abus se fait surtout

(1) *Notre ennemi le luxe ; les Temps nouveaux*.

(2) *Le Luxe*

(3) *Paris ou l'Europe française* (1777).

par la presse, le théâtre et l'opinion, et on n'a pas à craindre qu'elle vienne à manquer, car la matière est toujours abondante. Cette publicité incessante tombe quelquefois dans l'excès et dépasse alors le but. Mais, quand la critique reste dans une juste mesure et ne montre qu'une légitime sévérité, il n'y a qu'à se féliciter de son intervention.

De même que certaines théories ont cherché à proscrire indifféremment toute espèce de superflu, de même certains systèmes trop relâchés se sont faits les apologistes du luxe à outrance. Leurs partisans croient généralement se justifier par les intérêts supérieurs de la civilisation et du progrès. Ces optimistes, selon l'expression de M. Baudrillart (1), considèrent le luxe « comme un vice aimable, qui fait naître le bien général de maux particuliers ». Ils pensent que tout est pour le mieux, du moment qu'il y a dépense, quelle qu'elle soit ; il leur semble que la prodigalité favorise le travail et la richesse dans une nation.

Dans l'antiquité, quelques disciples d'Épicure, donnant à sa doctrine une fausse interprétation, font consister le bonheur dans les satisfactions des sens et dans le faste effréné.

En Angleterre, on voit, au temps de Jacques I^{er}, un grand philosophe, François Bacon, se laisser entraîner à des actions indignes, à de véritables bassesses, pour satisfaire sa passion immodérée du faste, et donner l'exemple de la corruption.

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, t. I, page 93.

Sous Louis XIV, l'auteur d'une brochure intitulée « *les Loix de la galanterie française* (1644) », fait montre d'une indulgence excessive à l'égard des modes bizarres et coûteuses de l'époque. Mais on ne peut que le louer d'avoir recommandé à ses contemporains un « luxe de propreté », qui commençait seulement, alors, à se répandre.

Pendant la Révolution, les Dantonistes, un certain nombre de Girondins et le farouche démagogue Hébert, lui-même, se donnent toutes les jouissances que peut procurer l'argent.

L'école anglaise expérimentale, qui ne reconnaît d'autre morale que celle du plaisir, est, en général, peu rigoureuse pour les abus fastueux. Ils sont, d'après elle, peu importants, en comparaison des progrès généraux que fait naître le luxe utile. Aussi, au XVIII^e siècle, un de ses adeptes les plus fervents, Mandeville, dans son ouvrage « *La Fable des Abeilles* », en arrive à soutenir ce paradoxe, que les vices privés et les passions font la prospérité publique, et à faire, par là, une véritable apologie du mauvais luxe.

Les mêmes idées reparaissent dans l'« *Essai politique sur le commerce* (1734) », par l'avocat français Melon.

Voltaire parle, avec enthousiasme, de tous les raffinements des sociétés civilisées ; c'est un panégyriste convaincu des délices et des élégances de la vie luxueuse. Dans sa « *Défense du Mondain* (1787) », il écrit ces vers :

Sachez surtout que le luxe enrichit
Un grand état s'il en perd un petit.
Le riche est né pour beaucoup dépenser.

Un homme d'état anglais, Fox (1), partage cette manière de voir. Quant à Helvétius (2), il a très bien entrevu le rôle important que joue le luxe, comme stimulant de l'activité humaine, mais il a le tort d'approuver sans distinction toutes les superfluités.

Au XIX^e siècle, Saint-Simon et Ch. Fourier, dans leurs systèmes utopiques, font une part énorme à la sensualité.

On peut, maintenant, à côté de ces apologistes excessifs, citer, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, beaucoup d'hommes éclairés qui ont été les sages partisans d'un luxe honnête et raisonnable.

Les philosophes et les moralistes de l'antiquité se sont, à de rares exceptions près, montrés très durs pour le luxe, qu'ils ont rendu responsable de la dépravation. Ils ont eu, pour cela, leurs raisons : car il est, la plupart du temps, impur dans ses sources et immoral dans ses manifestations. Mais ils lui ont, à tort, attribué ce qui n'était que la conséquence de la mauvaise constitution du gouvernement et de la trop grande étendue des conquêtes. Aussi, ont-ils rarement aperçu son utilité sociale, quand il est honnête et modéré.

(1) *V. ses paroles rapportées*, par J. B. SAY, livre III, ch. v.

(2) HELVÉTIUS, *De l'Homme*, ch. III, IV et V.

Cependant, Aristote admet, de la manière la plus large, toutes les dépenses nobles et utiles, tout en condamnant sévèrement les raffinements corrompteurs, et Héraclide de Pont fait, du luxe, un agent précieux de progrès et de civilisation.

A une époque des plus reculées, il est intéressant de noter que le grand poème indien, le Ramayana, qui date de 1300 ans avant notre ère, fait l'éloge du faste à la fois gracieux et solide.

On ne doit pas non plus oublier qu'avec des hommes simples et tempérants, comme Périclès, Auguste, Vespasien, Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle, le luxe public et privé unit l'utile au beau.

En France, on voit des princes tels que Charlemagne, Charles V, Louis XII, Henri IV, s'efforcer de lui conserver ce caractère. Le grand argentier J. Cœur donne l'exemple d'une magnificence de bon goût et le célèbre agronome Olivier de Serres, dans son livre « *La Cueillette de la Soye* », encourage, avec un louable zèle, une industrie dans laquelle il voit, avec raison, la source d'une vraie richesse nationale.

A Rome, les papes Léon X et Jules II, à Florence les Médicis, favorisent ce grand mouvement du XV^e siècle, justement appelé la Renaissance, et grâce auquel les beaux-arts prennent un si merveilleux essor.

Pendant la Révolution française, le plus éloquent des Girondins, Vergniaud, prend chaudement la défense du luxe élégant dans la démocratie.

Au XVIII^e siècle également, Vauvenargues, ce judicieux apologiste de l'activité humaine, et les philosophes écossais, Reid et Dugald-Stewart, font preuve d'un optimisme plein de bon sens, qui proteste à la fois contre un rigorisme outré et contre un faste sans frein.

L'illustre moraliste anglais Ferguson étudie la question avec beaucoup de discernement. Il émet cette théorie très juste, que le luxe est « chose relative », selon les temps et les lieux, et distingue, avec une grande netteté, le bon et le mauvais superflu.

Ces idées sont aussi celles du grand philosophe économiste David Hume, qui, dans son « *Essai sur le luxe* », plaide éloquemment la cause des plaisirs légitimes et des raffinements délicats, tempérés par la raison et le devoir.

En France, le poète Delille glorifie le luxe utile et Butel-Dumont s'attache à démontrer qu'une société réduite au strict nécessaire est une société sans mouvement. « Ce qui plaît intéresse autant que ce qui sert », écrit-il (1), et il se déclare entièrement partisan de l'industrie et du progrès. On peut seulement lui reprocher de n'avoir pas suffisamment tenu compte de la différence qui existe entre les diverses dépenses, selon qu'elles sont fécondes ou stériles.

En Amérique, le sage Franklin, dans ses « *Réflexions sur le luxe* » (1784), est loin de rejeter

(1) BUTEL-DUMONT, *Théorie du luxe* (1771).

l'élégance et le superflu, mais ce qu'il veut avant tout, c'est le solide bien-être.

Dans le XIX^e siècle, Lamartine et Balzac aiment la vie brillante et confortable.

Enfin, de nos jours, à propos de l'apparition du livre de M. de Laveleye, si sévère pour tous les agréments de la vie moderne, l'Académie des sciences morales et politiques (1), en la personne de deux de ses membres éminents, MM. Frédéric Passy et Leroy-Beaulieu, s'est prononcée en faveur du luxe.

(1) Séances du 2 juillet et du 6 août 1887.

CHAPITRE II

Rôle économique du luxe

Livré à lui-même, sans nul frein, comme le voudraient certaines doctrines trop complaisantes à son égard, le luxe court grand risque de tomber dans l'excès, et l'on peut, ce semble, dire, avec M. Baudrillart, qu'il y a luxe abusif, quand la morale, la convenance et le goût ne sont pas respectés, et, d'autre part, quand il y a disproportion entre la dépense et le revenu, alors même que, dans ce dernier cas, l'objet de cette dépense ne serait pas immoral.

Il faut aussi ranger, parmi les abus du superflu, les consommations intempérantes et malsaines, telles que le tabac, l'opium (chez les Orientaux et, quelquefois aussi, chez les Européens). L'alcool est aussi de ce nombre : il reçoit, il est vrai, quelques emplois utiles. Mais, en consultant les statistiques, on est terrifié devant l'énorme quantité, toujours croissante, de boissons spiritueuses absorbées soit en France, soit à l'étranger, et devant les ravages

effroyables qu'elles exercent dans la population ouvrière, à laquelle, malheureusement, les riches donnent parfois un exemple déplorable ; elle veut les imiter, et la modicité de ses ressources l'oblige à rechercher des produits à bas prix, le plus souvent frelatés, dont l'usage altère sa santé physique et son intelligence.

En ce qui concerne l'individu, le mauvais luxe produit les effets les plus pernicioeux. Il l'amollit et le corrompt, paralyse son énergie à produire, augmente sa cupidité et son égoïsme. De là, résulte l'abaissement des caractères, prêts, même aux actes répréhensibles, pour atteindre plus rapidement et plus sûrement le but cherché. Car on ne vit, désormais, que pour le plaisir et la jouissance ; alors, la sensualité effrénée, la passion immodérée des raffinements, un vain souci d'ostentation, et un impérieux besoin de variété qui pousse aux changements stériles de la mode, viennent détruire l'équilibre entre les désirs et les moyens de les contenter.

Indifférent à toute idée de morale et de charité, au vrai comme au bien, l'homme sacrifie tout, alors, à la satisfaction de ses appétits : devenu prodigue et dissolu, il n'hésite pas à gaspiller sa fortune en folles dépenses.

Les conséquences sont aussi fâcheuses pour la famille. L'excès du faste la conduit promptement, d'abord à la gêne, puis à la ruine. Pour continuer à mener un train de vie que l'on ne peut plus soutenir, on s'endette. Puis le mari en vient à demander des

ressources aux moyens les plus équivoques, tels que le jeu, l'agiotage, les affaires honteuses. Enfin, la vie trop somptueuse crée, pour la femme, des dangers auxquels elle n'échappe pas toujours, et donne, aux enfants, le plus funeste des exemples.

Dans la société, un tel état de choses, a, sur le développement de la population, une influence désastreuse. Il amène une diminution voulue dans la natalité, favorise les mariages d'argent, multiplie les célibataires et le nombre des courtisanes.

En outre, au sein d'une nation, le luxe excessif, dont les dépenses exagérées diminuent le fonds de l'aumône, est toujours accompagné d'une extrême misère. Il exaspère le pauvre contre le riche, rend plus acharnée la guerre des classes, et finit par ouvrir la porte aux révolutions.

En résumé, il semble donc que l'on puisse ainsi nettement classer les formes du superflu blâmable : il y a, d'abord, le luxe mauvais en lui-même ; tel est celui que condamne la morale, tel est aussi celui qui peut être nuisible à la santé. Puis il y a le luxe, qui n'est mauvais que par son excès seul, soit parce qu'il est hors de proportion avec les moyens de celui qui s'y livre, soit parce qu'il présente un douloureux contraste avec le dénuement d'un grand nombre.

L'abus du faste public produit, de même, les résultats les plus regrettables, par suite de l'absorption, en travail et en argent, d'une partie trop considérable des forces vives de la nation, qui auraient pu être employées d'une manière plus féconde ; de plus, c'est

toujours elle, qui, en définitive, en supporte les conséquences, sous la forme de corvées insensées, comme avec les pharaons d'Égypte et Louis XIV, ou sous celle d'impôts ruineux.

Les apologistes du luxe et la foule répètent, à l'envi, cette formule courante : « La prodigalité fait aller le commerce ». Mais le prodigue qui dissipe ses biens en frivolités détourne, d'un usage plus utile et pour lui et pour la masse, une partie du capital national, mettant ainsi obstacle, pour sa part, à la création de richesses qui auraient donné lieu à une reproduction continue d'objets nécessaires, de profits et de salaires, et empêchant aussi, par là, la transformation du travailleur en petit ou en moyen capitaliste.

Sans doute, on ne doit pas désapprouver complètement toutes les dépenses de luxe, car il faut à l'homme des distractions, des amusements, des agréments. Cependant on ne doit pas les exagérer ; car si trop de capitaux sont consacrés à l'obtention du superflu, ce sera certainement au détriment des productions d'utilité première et de l'agriculture.

De plus, les industries de luxe sont les plus exposées aux crises : un caprice de la mode suffit pour les bouleverser et pour laisser sans travail un certain nombre d'ouvriers.

Il serait donc extrêmement dangereux, pour un pays, de leur donner la prédominance.

Enfin, les panégyristes du luxe affectent de ne pas distinguer le luxe de l'art.

Ils ont certes l'un avec l'autre des rapports évidents : le luxe soutient et nourrit l'art, dont il achète les produits, et, réciproquement, ce dernier l'ennoblit et l'épure.

Cependant, leur but est différent : le premier, personnel et égoïste, vise au bien-être et cherche aussi à éblouir ; le second, essentiellement désintéressé, n'a en vue que la représentation du beau ; pour qu'il atteigne à son apogée, il lui faut la tranquillité, la régularité, le recueillement, et, par-dessus tout, l'indépendance.

Mais, souvent, l'art a été mis en tutelle par le luxe. Il n'a pas trop à souffrir d'un tel joug, tant que le goût reste sobre, délicat et de bon aloi, car il conserve une certaine liberté. Au contraire, si c'est le mauvais luxe qui l'emporte, la domination est complète. La préférence est accordée à la matière sur la forme ; alors, esclave d'un maître grossier, l'art se dégrade, s'abaisse, se corrompt ; il quitte sa majestueuse sérénité, pour tomber dans la médiocrité, l'exagération ou la sentimentalité. Il perd sa pureté et sa simplicité.

L'histoire est remplie d'exemples de ce genre.

Aujourd'hui, nombreux sont les esprits qui, blâmant à la fois et les excès de faste et l'absence totale du superflu, sont, à juste titre, partisans convaincus d'un luxe honnête et raisonnable. C'est que les immenses progrès, accomplis depuis un temps relativement court, par l'économie politique et la sociologie, ont eu pour résultat une connaissance plus

approfondie de la vie des sociétés, de leur évolution et de leurs aspirations.

Par là, on a clairement aperçu que la saine opinion sur le luxe, au point de vue moral, consiste à se tenir également loin des apologistes à outrance et des détracteurs sans mesure, et qu'il est impossible de songer sérieusement à le bannir entièrement.

Ainsi se trouve définitivement condamnée la fausse théorie du retranchement des besoins. Et pourtant, ses adeptes n'ont pas encore désarmé. Que veut-elle donc, dans sa rigueur extrême ? Tout simplement réduire l'homme au strict nécessaire. C'est la négation de tout perfectionnement, de toute innovation, et la suppression de l'art, de l'industrie, du commerce ; ce sont, enfin, la paresse et l'inertie érigées en principes.

Pour tous les peuples qui ont préféré l'oisiveté au travail, en n'accordant à l'effort que ce qu'on ne peut lui refuser sans périr aussitôt, la simple constatation des faits prouve que la civilisation s'arrête, et que les races qui sont tombées dans cette erreur végètent ou disparaissent.

Ainsi que le dit très bien M. Courcelle-Seneuil (1) : « Il existe encore une religion antique, qui fait consister la perfection dans la contemplation, et le bonheur dans l'anéantissement au sein de Dieu ; quel progrès a fait dans le monde la race ingénieuse et savante qui l'a acceptée et qui git, depuis des

(1) COURCELLE-SENEUIL, *Traité historique et pratique d'économie politique*, t. I. p. 32.

siècles, aux bords de l'Indus et du Gange, dans l'abjection et la servitude » ?

Les Fakirs de l'Inde poussent jusqu'aux dernières limites ce mépris de l'action et même du simple mouvement, et arrivent, dans ce genre, à des prodiges d'immobilité physique et d'apathie morale : car, pour ces fanatiques, la suprême félicité, c'est le « nirvâna » ou l'assoupissement de toutes les facultés.

On peut ajouter que l'absence de tout luxe est contraire à la nature humaine, puisque, même chez les populations les plus primitives, le superflu est, presque toujours, antérieur au développement du nécessaire lui-même : l'homme est à peine nourri, à peine vêtu, et déjà s'éveille en lui le goût de la parure et de l'ornementation, soit de sa propre personne, soit des rudimentaires ustensiles et des armes grossières qui constituent toute sa fortune.

Enfin, la multiplicité des besoins est, pour une race, un signe certain de supériorité : chercher à les restreindre chez elle, c'est donc, manifestement, vouloir la faire reculer, c'est tarir la source de son activité, c'est aller délibérément contre tout progrès.

C'est qu'ils sont, en même temps, pour cette race, une cause essentielle de développement. L'homme, en effet, ne travaille, en général, que s'il sent réellement les besoins. Alors, il s'ingénie chaque jour davantage, pour les satisfaire aussi complètement que possible, car ils deviennent, avec le temps, plus variés et plus exigeants. De là, naissent les arts, les

inventions, les industries, qui se perfectionnent continuellement.

Le besoin est donc bien le principe du mouvement, lequel constitue la vie et M. C. Pelletan a très justement défini la civilisation : « un accroissement de vie ».

On peut remarquer, à l'appui de ce qui précède, qu'au contraire, si l'homme a le nécessaire sans qu'il lui en coûte un effort appréciable, sa tendance à l'inaction l'emporte, et la production reste réduite à sa plus simple expression.

C'est ce qui a lieu, par exemple, pour l'habitant des contrées tropicales, dans lesquelles la nature, luxuriante et splendide, lui offre tout à profusion, sous la condition d'un travail insignifiant.

C'est, il est vrai, des chaudes régions de l'Orient que sont venus jadis, à l'Occident, les raffinements de la civilisation, mais, depuis des siècles, ces pays de la vie facile et voluptueuse se sont arrêtés dans leur marche en avant et sont demeurés stationnaires, tandis que l'Europe progressait sans cesse.

Il faut donc, ou laisser s'accomplir l'évolution naturelle des sociétés vers un accroissement constant de leur bien-être intellectuel et matériel, tout en souhaitant que les idées d'équité, de morale et de charité se répandent de plus en plus, pour lutter contre les mauvais penchants, ou bien rétrograder et revenir à l'état de nature.

Cette dernière solution est précisément celle que

proposent un certain nombre d'utopistes, pour lesquels l'idéal est le retour à la vie sauvage.

Les récits des voyageurs ont fait justice de cette chimère : il est hors de doute que, d'une manière générale, les sauvages ne sont ni plus simples, ni plus moraux que les civilisés. Il est permis, sans être un défenseur forcené de toutes nos coutumes, et tout en reconnaissant qu'elles prêtent souvent à la critique, de préférer nos modes à celles de ces tribus qui s'affublent d'ornements bizarres, et qui ne reculent pas devant une cruelle souffrance physique, pour satisfaire leur coquetterie et leur vanité.

En outre, ceux qui accusent le plus vivement la civilisation de corruption et d'immoralité, n'en montrent que les mauvais côtés, et passent sous silence tout le bien, qui l'emporte pourtant de beaucoup. Ils parlent des raffinements sensuels, des vices, des abus, dont l'existence est, malheureusement, incontestable, mais ils oublient de constater les progrès de la culture morale et intellectuelle.

Un de nos publicistes contemporains, Dunoyer, a très bien mis en relief les avantages qui résultent, pour une nation, des perfectionnements industriels, artistiques et scientifiques (1).

Souvent aussi, on a prétendu que le mauvais luxe était une cause de dépravation, alors que, comme à Rome et en Orient, il était plutôt un effet des inégalités sociales excessives. De plus, il est certain qu'il n'attend pas, pour se déclarer, une civilisation

(1) Ch. DUNOYER, *Liberté du travail*, t. 1, introduction.

avancée, et que, bien mieux, malgré les excès que l'on continue à remarquer dans toutes les classes, il devient plus sensé et plus modéré, à mesure qu'il se généralise, et que le bien-être des sociétés augmente.

La théorie du retranchement des besoins aurait donc, pour résultat final, en admettant qu'elle pût être mise en pratique, ce qui est impossible, d'entraver complètement le développement des facultés humaines. Elle va contre la nature même des choses.

Sans aller jusque-là, certains économistes, enfin, considèrent le luxe comme un obstacle, non-seulement à l'amélioration des mœurs, mais encore à la production de la richesse. « Ceux qui consacrent au superflu une partie de leurs revenus », pensent-ils, « et consomment, pour leurs jouissances personnelles, des richesses qui pourraient être épargnées, arrêtent l'accumulation des capitaux, qu'il serait mille fois préférable de voir tous employés à produire des objets utiles à tous, tandis que, dans la situation actuelle, une bonne partie sert à procurer des choses, dont quelques-uns seulement profitent ».

M. de Laveleye (1), supposant que le luxe vienne à disparaître, se réjouit de ce changement et écrit : « Les millions dépensés auparavant pour le faste alimentent la même quantité de travail, et font vivre le même nombre d'ouvriers ; seulement, ceux-ci sont occupés dans les campagnes, où on ne les voit pas, et non plus dans les ateliers du coiffeur,

(1) M. DE LAVELEYE, *Le Luxe*, p. 67 et 68.

du confiseur et de la marchande de modes, où on les avait sans cesse sous les yeux. Il y a donc eu, non suppression, mais déplacement d'occupation ».

Mais il est réellement chimérique de vouloir que l'esprit humain se développe en ne poussant ses recherches que d'un seul côté : s'il en était ainsi, la production n'offrirait aux individus qu'un choix d'occupations fort restreint.

Comme le fait très judicieusement remarquer M. Paul Leroy-Beaulieu, « la question du luxe n'est qu'un des aspects de celle de l'inégalité des conditions : or l'égalité des conditions arrêterait les progrès chez les peuples, et les ramènerait même en arrière. La suppression du luxe aurait des effets moindres, mais analogues, et il est faux de croire qu'elle aurait pour conséquence une plus grande abondance d'objets communs ».

Il est, en effet, certain que la monotonie des occupations aurait, sur toute la société, une influence déprimante, car l'esprit d'invention s'exercerait beaucoup moins : alors, ce serait le recul, ou, tout au moins, l'état stationnaire.

On peut donc affirmer que le luxe est, au contraire, le grand stimulant de l'activité humaine. Grâce à lui, la variété des travaux est infiniment plus considérable, et certaines aptitudes spéciales qui, sans lui, resteraient sans emploi, trouvent leur voie. Il entretient l'émulation, active le mouvement des idées, et augmente ainsi la productivité de l'industrie.

On peut dire aussi, avec quelques économistes, qu'il dirige la production peut-être plus encore qu'il ne la crée, en ce sens qu'une certaine quantité de capital et de travail est employée à la satisfaction de certains plaisirs, de certaines jouissances, qui rendent la vie plus douce et plus agréable. De plus, dès que le goût des consommateurs se porte vers un objet, la fabrication de cet objet devient infiniment plus considérable, pour répondre à une demande croissante. Mais, pour les choses de luxe et de fantaisie, elle peut diminuer aussi brusquement qu'elle s'est accrue : ainsi le veulent les caprices de la mode, qui change continuellement.

Il est vrai de dire aussi qu'en cas de crise économique le luxe se resserre.

D'autre part, le luxe améliore aussi notablement la production, car il est insatiable : il veut toujours mieux ; et il lui faut des produits d'une fabrication sans cesse supérieure.

Avec beaucoup de justesse et d'à-propos, M. Ed. Villey écrit ceci : « Toute dépense répondant à un désir, à une aspiration de l'homme, qui n'a rien de contraire à la morale est une dépense de luxe, mais de luxe qui ne saurait être condamné, en tant qu'il n'excède pas les moyens de celui qui se le permet, et qu'il ne contraste pas d'une manière choquante avec le dénûment des autres. Autrement, il faudrait proscrire les beaux-arts ; il faudrait interdire tout ce qui fait le charme et l'agrément de la vie. L'homme ne vit pas seulement de pain ! Le luxe est, dans une cer-

taine mesure, l'aiguillon nécessaire du progrès industriel, par la recherche constante de produits supérieurs. Le luxe, en tant que la morale n'est pas blessée, n'est mauvais que par ses excès et par la corruption des besoins qu'il tend à provoquer » (1).

De plus, à part quelques esprits très désintéressés, qui s'estiment suffisamment rémunérés de leurs peines par la conscience qu'ils ont des services rendus à leurs semblables, par leur science et leur génie, les hommes ne travaillent, en général, dans un but personnel et aisément justifié, qu'en vue d'acquérir, pour eux-mêmes, la richesse. « Celle-ci », écrit encore M. P. Leroy-Beaulieu, « perdrait presque toute sa valeur, si on la privait du luxe qu'elle comporte ».

Beaucoup ne participeraient guère à la production, à partir du jour où ils auraient leur existence assurée, s'ils savaient d'avance que les jouissances vers l'obtention desquelles tendent tous leurs efforts, leur seront impitoyablement refusées.

C'est ce que beaucoup d'adversaires acharnés du superflu n'ont pas aperçu ou ont feint de ne pas voir : ils l'ont confondu avec la prodigalité. Or, celle-ci suppose le luxe, car c'est pour se donner de nombreuses jouissances fastueuses que le prodigue se ruine. Mais la réciproque est inexacte : le luxe n'implique pas nécessairement la prodigalité qui, malgré l'indulgence de l'opinion publique à son égard, serait remplie de dangers pour la société, si elle se géné-

(1) M. Ed. VILLEY, *Princ. d'écon. polit.*, livre V, p. 652.

ralisait. Le luxe se combine même fort bien avec l'épargne, car un individu riche peut, tout à la fois, vivre luxueusement et placer, chaque année, une portion de ses revenus.

Les bienfaits de l'épargne sont incontestables et immenses. Toutefois, il serait très mauvais, pour une nation, sous prétexte d'épargne, de refuser de faire certaines dépenses, comme étant des dépenses de luxe ; car alors ce serait de l'avarice. C'est ce que l'école chrématistique ne semble pas avoir compris. J. B. Say a cherché à démontrer que l'économie supprime l'inconvénient du luxe, en faisant disparaître une consommation improductive, et lui est, par suite, bien supérieure. Au contraire, M. de Saint-Chamans (1) a spirituellement et irréfutablement prouvé que cette théorie, poussée à l'extrême, est « anti-économique » (2), et qu'elle aboutit tout simplement à tarir la production, car si tout le monde se met à restreindre outre mesure ses consommations, les industries n'auront plus assez de débouchés, et les producteurs ne pourront même plus travailler, puisqu'ils ne sauront plus où trouver de quoi acheter les matières premières. Un tel système conduirait à la ruine et à la misère le pays qui l'adopterait.

Il ne faudrait donc pas qu'un peuple songeât à remplacer complètement le luxe par l'épargne : il

(1) DE SAINT-CHAMANS, *Traité de l'écon. publ.*, t. III (Histoire de M. André).

(2) CAUWÈS, *Econ. polit.*, t. I, p. 298.

serait, en effet, absurde de croire qu'il n'y ait pas de limites rationnelles à l'épargne.

La consommation est le but final de toute production, et, comme on l'a très bien dit, l'épargne n'a d'autre raison d'être que d'assurer une plus ample satisfaction à la consommation future.

L'avarice n'est pas seulement une difformité morale, c'est un non-sens économique.

On aperçoit facilement que les dépenses somptuaires ont d'heureuses conséquences, au point de vue de la répartition des richesses. Dans toute société actuelle, il y a deux catégories de personnes : les premières possèdent une partie de la richesse, qu'elles emploient à la satisfaction de leurs besoins. Les secondes n'ont que leur propre force, et c'est le salaire qui leur procure l'argent nécessaire au paiement des objets de première utilité. Le labeur est donc leur instrument d'échange. Encore faut-il qu'il leur soit demandé.

Ici apparaît l'utilité économique du luxe. Ses exigences sont infinies, et l'on n'a pas à craindre qu'il soit jamais satisfait, car il est toujours à la recherche de jouissances nouvelles. Tant qu'il règne, le travail disponible est sûr de trouver un emploi. La classe riche, en effet, entretient une foule de métiers, et ce sont généralement les plus lucratifs, parce qu'ils demandent plus d'intelligence, plus d'habileté personnelle, et, dans une certaine mesure aussi, parce que, quelquefois, l'acheteur, s'attachant surtout aux

détails et au fini des objets, ne regarde pas au prix.

Ainsi, M. d'Haussonville (1) divise en trois groupes les professions des ouvriers parisiens. Dans le premier, qui comprend la plupart des industries de luxe, il place celles qui réclament le plus d'adresse manuelle et de goût artistique. Dans le second, on trouve celles dans lesquelles la part de l'instruction diminue, tandis que le travail manuel augmente : on rencontre encore ici quelques ouvriers de luxe, mais très peu. Enfin, dans le troisième, l'effort physique seul est rétribué, et l'on ne produit plus du tout pour le superflu et la fantaisie.

A ces trois catégories de métiers correspondent des salaires, dont les moyennes respectives sont de 10, 7, et 3 francs 50 par jour. Dans la première même, l'ouvrier peut, exceptionnellement, pour certains genres de travaux, gagner jusqu'à 25 francs.

On peut donc dire que, si les artisans des industries de luxe sont sous la dépendance des plus fortunés en leur fournissant leur travail, réciproquement, les riches les rémunèrent largement de leurs peines en beaux écus sonnants.

Non-seulement le luxe fait vivre les travailleurs dont il se sert, mais il leur donne l'aisance et le bien-être. Il peut même les enrichir, s'ils se montrent économes et rangés, et, à leur tour, ils pourront alors s'accorder ce superflu qu'ils ont commencé

(1) M. D'HAUSSONVILLE, *La vie et les salaires à Paris*. — *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1883.

par procurer aux autres. Ils auront aussi la possibilité de mieux payer la demande qu'ils feront de produits utiles : ils en consommeront davantage. Il leur sera enfin possible d'employer une partie de leurs salaires en placements qui contribueront à faire prospérer l'industrie et le commerce : les producteurs des choses les plus nécessaires à la vie auront donc, eux aussi, tiré par là grand profit des dépenses somptuaires.

Le luxe et l'épargne ont donc des avantages au point de vue de la répartition des richesses, à la condition de rester dans une juste mesure, de se balancer, de se faire contre-poids. L'un ou l'autre pourra dominer suivant les circonstances, ou, pour mieux dire, suivant que la demande des objets de première utilité sera peu abondante ou qu'au contraire ils seront recherchés en très grande quantité.

Ainsi l'équilibre économique ne sera pas rompu.

En ce qui concerne la consommation des richesses, il semble bien que le luxe a pour effet de l'augmenter : cependant, certains économistes estiment qu'il convient plutôt de dire qu'il la dirige, en lui imprimant, dans tel ou tel sens, un courant qui, à son tour, influera sur la production (1).

Stuart Mill (2), J. B. Say (3), M. de Laveleye (4)

(1) Cf. la même opinion mentionnée à propos du rôle du luxe dans la production, p. 146.

(2) S. Mill, *Principes*, p. 68 et 69.

(3) J. B. Say, *Econ. polit.*, livre III, ch. iv, p. 478 et 479 ; ch. v, p. 491.

(4) M. de Laveleye, *Le luxe*, p. 28, 30 et 49, et *Traité d'écon. polit.*, III, 5.

le blâment sévèrement, et s'attachent à démontrer que les sommes dépensées en superfluités, « appartiennent à la pire catégorie des consommations improductives, car elles ne sont pas destinées à la satisfaction des besoins réels », et qu'il y a, dans ce cas, « perte de richesse, sans qu'on y trouve la préparation d'une production ultérieure ».

Il est certain que, par opposition aux consommations industrielles, dont le résultat immédiat est une production équivalente ou supérieure de richesse, les consommations personnelles ou de jouissances ne sont pas directement reproductives. « Mais », écrit avec raison M. Cauwès (1), « est-ce à dire, pour cela, qu'elles soient vraiment improductives ? Non, assurément, car, à côté du résultat immédiat — une richesse consommée, — il y a le résultat indirect, à savoir l'entretien des forces productives humaines ».

Et il ajoute : « Ces consommations improductives que l'on méprise sont pourtant la fin de toute production ».

Il faut noter aussi, du reste, que les consommations des choses de première nécessité, pas plus que celles des objets de luxe, ne sont, en général, directement reproductives, et, cependant, l'on ne voit pas très bien le moyen de les supprimer. Autant vaudrait empêcher la vente de tous les produits de l'industrie, et défendre à l'homme de profiter des bons effets du progrès.

(1) CAUWÈS, *Econ. polit.*, t. I, p. 655.

C'est que les idées et les besoins naissent d'abord chez quelques-uns, pour se répandre ensuite dans la foule. La chose est si vraie que, selon l'observation de Mac-Culloch, « il n'est pas un seul objet parmi ceux qui sont tenus pour indispensables à l'existence, ou une seule amélioration d'une nature quelconque, qui n'ait été, à son apparition, dénoncée comme une superfluité ou comme étant nuisible ».

« Les chemises étaient, au XIV^e siècle, un luxe royal ; l'usage des mouchoirs s'introduisit chez les grands vers la fin du XV^e siècle. Un chroniqueur anglais de la fin du XVI^e siècle s'indigne qu'on ait poussé la recherche jusqu'à remplacer la vaisselle de bois par la vaisselle d'étain ; l'emploi du chêne au lieu du saule dans les charpentes, le nombre des cheminées, tout ce qu'il y a de plus judicieux à nos yeux dans les dépenses, a été, à l'origine, taxé de prodigalité inutile. Le scandale est surtout grand, au XVI^e siècle, lorsque le luxe, tel qu'il est alors compris, se propage de la noblesse aux bourgeois enrichis. A la fin du XVIII^e siècle, nos paysans ne portaient guère que des sabots, quand ils n'allaient pas pieds nus. Le plus rigoriste n'oserait, de nos jours, proposer le retranchement de la plupart des objets de consommation qui, en remontant à trois siècles en arrière, étaient encore ou ignorés ou considérés comme des nouveautés dangereuses » (1).

Du moment que le luxe ne dégénère pas en orgueilleuse ostentation ou en débauches grossières,

(1) CAUVÈS, *Econ polit.*, t. I, p. 668.

en consommations intempérantes, immorales, en vaines futilités, en caprices dispendieux, comme ceux de la mode, etc., l'économie politique ne peut donc le condamner.

Si l'existence d'un certain nombre de riches offre à la foule le spectacle de l'intempérance, de la prodigalité et de la dissolution, il faut aussi reconnaître que, souvent, les classes aisées, en obéissant à des idées saines et élevées, donnent au peuple l'exemple d'une vie embellie et ennoblie par d'heureux perfectionnements.

« On doit critiquer, non pas le luxe, mais la perversion de ce sentiment légitime..... Le mal n'est pas dans l'abondance du bien, mais dans l'usage qui en est fait » (2).

On prétend que le luxe se corrompt par l'effet de la civilisation. C'est plutôt le contraire. Il donne lieu, de nos jours, à des abus fréquents et regrettables. Mais, d'une manière générale, dans l'ameublement, le costume, la table, il s'est fait plus sensé, plus judicieux, plus délicat ; on y remarque, bien moins que jadis, la profusion et l'apparat. Il tend donc à s'épurer de plus en plus, ainsi que l'ont très bien montré MM. Roscher et Baudrillart.

De plus, l'industrie, par une multitude de procédés, gravure, lithographie, photographie, publications à bon marché, permet à tous la connaissance de tous les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature, et des découvertes de la science.

(2) CAUVÈS, *Econ. polit.*, t. I, p. 669.

La vanité, la sensualité, l'immoralité, auxquelles l'homme se laisse trop facilement aller, sont les écueils à éviter.

Enfin, qui pourrait nier les heureuses conséquences d'un luxe public sagement compris ?

Ses formes sont, d'ailleurs, assez variées. Tout d'abord, il atténue, dans une certaine mesure, les inégalités sociales : les musées, bibliothèques, jardins publics, amusements et spectacles populaires, font participer les plus déshérités à des divertissements et à des jouissances qui sont généralement le privilège de la richesse.

D'autre part, les travaux d'embellissement des villes ont souvent pour résultat l'amélioration des voies de communication et l'assainissement, et sont ainsi à l'avantage des classes laborieuses, auxquelles ils apportent la santé, et, par suite, un accroissement de vigueur physique et intellectuelle, dont l'industrie profitera.

Le luxe public a, comme éducateur moral du peuple, un autre rôle : les monuments, le théâtre, les fêtes publiques, devraient toujours tendre à inculquer à la masse le sentiment du beau, du vrai et du bien, à lui faire aimer ce qui est juste et honnête. Il faut approuver toutes les dépenses qui ont pour but de mettre à la portée de tous ces distractions artistiques, qui sont, à la fois, un enseignement et un délassement. Mais l'Etat doit se garder, avec soin, des dépenses faites à la légère et inutiles.

Ainsi, les sommes énormes consacrées à édifier,

dans toutes les communes de France, ce que l'on pourrait appeler de véritables « palais scolaires », constituent des dépenses publiques entièrement blâmables : c'est que, dans ce cas, il y a disproportion manifeste entre la dépense et l'utilité que l'on en retire.

Le luxe public a, d'ailleurs, une grande action sur le luxe privé, en vertu de l'esprit d'imitation naturel à l'homme.

En particulier, les belles cérémonies du culte, accompagnées d'une pompe pleine de majesté, ne constituent pas seulement d'éclatantes manifestations de la foi : elles fortifient les croyances religieuses, et élèvent l'âme vers le sublime idéal que lui proposent les dogmes chrétiens.

Mais, d'une manière générale, les fêtes ne peuvent avoir la même importance que jadis. En Grèce et à Rome, le climat, le tempérament méridional et les loisirs que laissait l'esclavage, favorisaient leur fréquence. De plus, et surtout, la prédominance de la vie publique poussait les individus à rechercher leurs plaisirs au dehors. Puis il y avait une plèbe qu'il fallait distraire à tout prix. Au Moyen-Age, les réjouissances de toutes sortes servent de dérivatif aux misères et aux soucis d'une existence troublée. De plus, la vie municipale l'emporte encore de beaucoup sur la vie privée, et les grandes communes de France et d'Italie déploient, dans toutes les solennités, une extraordinaire magnificence.

Quoiqu'il en soit, on ne doit pas abuser des fêtes.

Comme le fait très justement remarquer M. Villey :
« Elles ont certainement quelques heureux effets, au point de vue social et politique ; mais une sage économie conseille de ne pas les rendre trop fréquentes ; car alors, non-seulement on multiplie les chômages, mais ces fêtes ont toujours pour effet d'agir comme un excitant sur la population ; elles sont l'occasion de bien des excès individuels ; et il est permis de croire qu'elles fatiguent, d'une manière générale, plus qu'elles ne reposent le monde du travail. Il est vrai qu'elles l'amuse un peu ; et c'est pourquoi l'on se contente de proscrire l'abus » (1).

(1) Edmond VILLEY, *Princ. d'écon. polit.*, liv. V, p. 634.

TROISIÈME PARTIE

DE LA RÉPRESSION DU LUXE

De toute l'étude qui précède, il résulte clairement ceci : c'est qu'il y a eu, c'est qu'il y a encore un bon et un mauvais luxe.

Le bon luxe, c'est celui qui consiste dans ce quelque chose qui est plus que le bien-être ; c'est aussi l'ensemble des saines jouissances intellectuelles qui nous viennent des sciences, des belles-lettres et des beaux-arts. — Le mauvais luxe qu'on a appelé aussi luxe abusif a été défini déjà : celui que condamnent la morale, la convenance et le goût, celui qui est nuisible à la santé, et celui qui, bon en lui-même, devient mauvais par l'excès qui en est fait. D'une manière générale, c'est « le mauvais usage du superflu ».

Il est de toute évidence que le bon luxe ne saurait être attaqué ; mais, d'autre part, le mauvais luxe étant chose immorale et nuisible à la société, il semble qu'on ne peut nier à cette dernière, dans l'intérêt de son existence même, le droit de combattre le luxe, quand il est abusif, nuisible.

Avant de consulter l'histoire, pour savoir à quels moyens les pouvoirs publics ont eu recours pour combattre les abus fastueux, on peut se demander quel doit être, d'une manière générale, le rôle de l'Etat en cette matière. Il faut, sans doute, lui reconnaître le droit d'intervenir, pour réprimer les manifestations du luxe comme l'alcoolisme ou le jeu, qui constituent un danger social et peuvent troubler l'ordre. En dehors de cela, chacun est libre d'employer à son gré les richesses qu'il possède, l'Etat, autant que son rôle n'est pas absolument nécessaire, devant se garder d'intervenir dans le domaine privé. D'autre part, le législateur peut très légitimement taxer certaines consommations de luxe ; mais s'il cherche par là à niveler les fortunes, il va trop loin et dépasse les limites de ses attributions.

De plus, on peut ajouter que le rôle de l'Etat ne consiste pas seulement dans la répression du luxe ; il doit parfois aider les industries de luxe, seconder les artistes ; enfin certaines dépenses luxueuses qu'il pourra faire ne seront pas mauvaises, si, par exemple, elles servent au bon renom, à la gloire artistique du pays.

Et d'abord une remarque générale peut être faite : c'est que la manière d'être de l'Etat vis-à-vis du luxe, diffère, selon qu'il s'agit d'une monarchie ou d'une démocratie. L'histoire nous le démontre.

Avec la monarchie absolue, le luxe est à l'image du prince, comme lui pondéré ou désordonné. Il n'y a, pour ainsi dire, que le luxe public, le luxe de

la cour. Dans ces conditions, si le prince punissait le luxe, il se punirait lui-même. Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait aucune loi répressive du luxe ? Assurément non, car, chose digne de remarque, le monarque absolu cherchait fréquemment à réprimer chez les autres le luxe auquel lui-même s'adonnait avec délices. Mais ces lois n'avaient pas une portée générale, le législateur étant au-dessus de la loi.

Avec une démocratie, le faste excessif tend en général à diminuer. Sparte, notamment, en est un exemple ; de même, la république romaine, à ses débuts du moins.

La démocratie moderne a certainement exercé sur le luxe une heureuse influence : elle l'a nivelé. De nombreuses causes ont amené ce résultat : suppression des monopoles et privilèges, de l'esclavage ; liberté du travail ; morcellement des terres ; proclamation de l'égalité entre les citoyens, etc....

On ne veut pas que certains aient un luxe immo-déré aux dépens de la masse ; et c'est pour cela que les démocraties veulent aussi frapper le luxe ; c'est pour cela que, chez elles aussi, nous rencontrons parfois des lois somptuaires et des impôts somptuaires.

Voyons maintenant quels furent jadis et quels sont aujourd'hui les divers moyens employés pour réprimer le luxe.

CHAPITRE I^{er}

Les Lois somptuaires

C'est surtout à Rome que l'on trouve un ensemble de dispositions contre le luxe. Mais un certain nombre de monarques chinois ont aussi, à une époque reculée, tenté, par leurs édits, d'entraver son essor : ainsi l'attestent les vieilles annales de l'Empire du Milieu.

La Grèce, elle aussi, a eu ses lois somptuaires ; celles de Solon procèdent d'un esprit de nivellement bien marqué. Pour empêcher le mariage d'être une spéculation, il stipule que la dot de la femme ne pourra se composer de plus de trois robes et de quelques meubles de peu de prix. Mais, se gardant de tout excès, il veut qu'elle soit décemment vêtue, et il frappe d'une amende de cent drachmes toute infraction à cette ordonnance.

Trouvant excessif le faste des sépultures, il interdit les sacrifices coûteux ; il détermine le prix du tombeau, et la quantité de viandes et de boissons permise au banquet funèbre.

Quant à la constitution de Lycurgue, on peut dire qu'elle établit, par sa sévérité abusive, un régime absolument exclusif de toute superfluité.

Dès les premières années de Rome, Romulus ordonne que la tunique soit baissée jusqu'aux talons, quand on sort de chez soi (1). Il prohibe l'usage du vin chez les femmes et Numa défend de répandre ce liquide sur le bûcher funéraire (2).

En 451 et 450 av. J.-C., apparaît la fameuse Loi des XII Tables, œuvre des décemvirs. Ils en ont, sans doute, emprunté une partie aux dispositions de Solon; une autre est probablement inspirée par le souci des traditions religieuses. Mais le véritable but de ce monument législatif est de réprimer, chez les riches, l'ostentation de la puissance. Ses auteurs ont donc voulu en faire une loi égalitaire. (V. Table dixième) (3). Elle contient, relativement aux funérailles, de curieuses prescriptions. Elle défend de façonner le bûcher avec la cognée et exige l'emploi du bois brut pour sa construction (4). Puis elle limite à trois le nombre des robes que l'on peut brûler et à dix celui des joueurs de flûte qui accompagneront le cortège; elle interdit l'usage des essences parfumées et du vin, prohibition renouvelée de Numa et qui n'avait évidemment pas été observée. Elle supprime les banquets funèbres, l'embaumement du corps des

(1) M. PASTORET, *Mémoires de l'Institut*, t. III, 1818.

(2) PLIN, *Histoire natur.*, livre XIV, 12.

(3) CICÉRON, *De legibus*, II, 25.

(4) Jacques GODEFROY, *Fragmenta duodecim tabularum*, Heidelberg, 1616.

esclaves, la coutume de dresser plusieurs lits et de faire plusieurs cérémonies pour une seule personne, et celle d'enfermer de l'or dans les sépultures. Enfin, elle autorise les présents en l'honneur de ceux-là seuls qui, de leur vivant, ont mérité de les obtenir.

Le luxe qui, à Rome, se manifeste donc tout d'abord à l'occasion des funérailles, ne se développe rapidement dans la vie privée qu'au II^e siècle avant J.-C. Aussi, jusque-là, les lois somptuaires ont souvent un caractère politique très marqué. Ainsi, les unes constituent des mesures de salut public ; de ce nombre est la loi Oppia (1) : votée pendant la seconde Guerre Punique (215 av. J.-C.), elle s'attaque à la parure des femmes. C'est qu'Annibal avait infligé plusieurs désastres à l'armée romaine, et, l'argent manquant, le Sénat faisait appel au patriotisme.

D'autres lois cherchent à sauvegarder les mœurs anciennes, et à assurer la conservation des fortunes, dans l'intérêt du trésor public. Telles sont : la loi Cincia (204 av. J.-C.), qui défend aux avocats de recevoir des honoraires ; la loi Voconia (168) (2), qui ôte à la femme la capacité pleine et entière d'agir, de crainte qu'elle ne gaspille le patrimoine de la famille en dépenses de toilette et de parure ; la loi Plœtoria ou Lœtoria qui, dans une semblable intention, enlève aux mineurs le droit de disposer librement de leurs biens.

D'autres enfin, les « *leges de ambitû* », visent sur-

(1) TITE-LIVE, XXXIV, 4 et sq.

(2) TITE-LIVE, XLI, épitome 28.

tout la brigade électorale ; elles agissent directement contre elle et indirectement contre le luxe. Par exemple, vingt ans après la Loi des XII Tables, est votée, malgré l'opposition du Sénat, une loi qui défend aux candidats de chercher à donner trop d'éclat à la blancheur de leurs vêtements (1). Puis vient la loi Métella, qui prescrit la manière de fouler et de préparer les étoffes (2). Beaucoup plus tard, apparaissent successivement les lois Calpurnia (67) (3), Fabia (65), Tullia (63), Portia (61), ces deux dernières dues, l'une à Cicéron, l'autre à Caton d'Utique. Elles contiennent, toutes les quatre, des dispositions ayant pour objet de réglementer les cortèges des candidats et de combattre la corruption électorale.

Licinius Crassus fait voter, en 54, la loi Licinia *de sodalitiis*. En 51, est adoptée, à l'instigation de Pompée, la loi Pompeia *de vi et ambitu*, extrêmement sévère contre les violences et les voies de fait, en matière d'élection. Enfin, J. César et Octave font usage de la candidature officielle, qui entraîne la disparition de la brigade.

La série véritable des lois somptuaires proprement dites, qui tendent à la répression du luxe lui-même dans un but moral, et sont bien distinctes des « *leges de ambitu* », commence avec Caton l'Ancien, dont l'influence se fait sentir sur toute son époque :

(1) TITE-LIVE, livre IV, 26.

(2) PLINÉ, XXXV, 57.

(3) DION-CASSIUS, XXXVI, 217.

les trois lois Orchia (180), Fannia (180), Didia, édictent, contre le luxe des tables, des prescriptions méticuleuses. Elles ont pour objet, non-seulement de modérer les dépenses, mais aussi de restreindre l'influence des riches citoyens. Elles vont même jusqu'à limiter le nombre des convives !

Un demi-siècle plus tard, environ, Tibérius et Caius Gracchus, âmes généreuses et vibrantes, essaient, par leurs lois agraires, d'atténuer les inégalités sociales excessives, qui aboutissent, pour les uns à une affreuse misère, pour les autres à une opulence disproportionnée. Mais tous les deux devaient périr victimes de leurs trop précoces idées philanthropiques : ils payèrent de leur vie l'application de théories politiques et économiques supérieures à leur temps. Les lois agraires avaient une portée plus haute que l'abolition du faste : leur but était le relèvement de la petite propriété, la reconstitution d'une classe moyenne. Leur effet accessoire aurait été de mettre un obstacle au luxe désordonné, monstrueux.

A la fin de la République, la tendance au luxe de la table explique la multiplicité des lois somptuaires à ce sujet. Les lois Licinia (107) et Antia ne permettent de consacrer aux repas qu'une certaine somme, que l'on ne doit pas dépasser : la première détermine même la quantité de viande dont il est permis de faire usage. Sylla, par la loi Cornélia, fixe la dépense de table, pour les jours ordinaires à trois sesterces, et à trente par convive pour les jours de fêtes et de jeux. Il s'occupe aussi du faste funé-

raire et indique un maximum pour les frais de sépulture.

La loi *Æmilia* (75 av. J.-C.) pousse la tyrannie jusqu'à vouloir régler, non-seulement le prix, mais le genre des mets et le mode de préparation (1).

Enfin, J. César, par la loi *Julia* (2), limite la consommation de la viande. Il intervient aussi à propos du costume ; il ne permet les perles et les litières qu'à certaines personnes et durant certains jours (3) ; il interdit les vêtements de pourpre indistinctement aux femmes et aux hommes, mais non aux magistrats et aux sénateurs.

Telles sont les principales lois édictées contre le luxe par la République. Quant à leur sanction, il est probable qu'elle consistait en une amende, plus ou moins forte, suivant les cas.

Sous l'Empire, on rencontre encore certaines dispositions, mais leur caractère somptuaire s'efface notablement : beaucoup sont plutôt des mesures de police ou d'ordre politique, et n'atteignent le luxe qu'indirectement.

Auguste, par ses lois caducaires, telles que la loi *Julia de maritandis ordinibus* et la loi *Poppia Poppœa*, accorde, pour encourager le mariage et combattre la corruption grandissante, des avantages pécuniaires aux pères de famille dans les successions et les legs, et donne aux mères le droit

(1) MACROBE, *Sat.* II, chap. XIII.

(2) AULU-GELLE, I. 24.

(3) SUÉTONE, *Vie de César*, 43.

de porter certains ornements. Il remédie aussi à la confusion qui règne dans les places au théâtre, et prohibe la pourpre et l'emploi du vermillon (1). Selon Aulu-Gelle (2), il réglemente aussi les repas Tibère, bien que sceptique à l'égard de l'efficacité des lois somptuaires, prend quelques décisions, notamment en ce qui concerne les jeux et les spectacles, le prix des denrées, et cherche à réprimer la débauche. Néron, dans un but purement fiscal, pour restaurer les finances impériales, défend l'usage des couleurs de pourpre et d'améthyste, et condamne à la perte de leurs biens ceux qui n'observent pas cette prescription. Domitien interdit les litières aux courtisanes. Quant à Alexandre Sévère, il prohibe certains manteaux nouveaux. Enfin Aurélien se prononce contre les galons d'or dans les vêtements et contre l'emploi de l'or dans la décoration des appartements.

On peut dire que la liste des lois somptuaires est close. On trouve bien encore quelques réglementations relatives au costume, mais il est manifeste qu'elles n'ont pas pour cause la volonté de réformer les mœurs, et les contraventions à ces ordonnances prennent une importance extraordinaire. Ce sont des lois politiques. L'empereur entend se réserver le faste et l'éclat des vêtements. Il n'est pas permis de s'habiller suivant ses goûts : l'étoffe révèle le rang. Une constitution de Valens, Valentinien et

(1) PLINE, livre IX, § 53.

(2) A. GELLE, *Satire* II, 24.

Gratien empêche de fabriquer hors des ateliers impériaux les tissus d'or et de soie, dont les particuliers n'ont pas le droit de se servir.

Théodose II maintient cette mesure, et limite l'usage des pierres précieuses (1), qu'Arcadius et Honorius défendent aux comédiens aussi. Ces deux princes, ainsi que Théodose I^{er} et Théodose II, pour éviter que les gouverneurs de provinces ne se rendent trop populaires, fixent le maximum des largesses à faire au peuple, à l'occasion des jeux.

Il faut enfin parler, à Rome, des censeurs, dont le plus rigoureux fut Caton, et qui, pendant la République, ont essayé, dans le domaine de la vie privée, de lutter contre le luxe. Ils ont employé les édits ; ils ont frappé de peines pécuniaires et morales les citoyens dont le faste était condamnable ; ils ont imaginé des taxes somptuaires, qu'ils fixaient, d'ailleurs, arbitrairement. Ils avaient, à leur disposition, comme sanction de leurs décisions : la note ou blâme public, qui entraînait une flétrissure morale et une déchéance plus ou moins grande des droits politiques ; l'amende ; et, enfin, l'augmentation de l'impôt.

En 188 av. J.-C., P. Licinius Crassus et L. Julius Cæsar, censeurs, prohibent l'entrée des parfums exotiques (2), ce qui revenait presque à leur suppression complète, car l'Italie en produisait fort peu ;

(1) Code de Justinien, titre VIII, liv. XI, ch. I, II, III, IV, *de vestibus Holobernis*.

(2) PLINÉ, *Hist. nat.*, XIV, 16.

un peu plus tard, ils limitent la consommation des vins d'Amminée et de Grèce.

La sévérité des censeurs intervenait pour les causes les plus variées : ils punissaient le luxe sous toutes ses manifestations, la débauche, les mets, l'ameublement, les boissons, etc... Le rôle de ces magistrats mérite d'être noté, bien que, malgré leurs pouvoirs redoutables, ils n'aient pas réussi à mettre un frein au développement exagéré du luxe.

Du reste, les lois somptuaires n'ont pas eu plus de succès, et leur fréquence même est une preuve de leur impuissance ; les excès fastueux progressent sans cesse, en même temps que le nombre des mesures destinées à les restreindre. Bien plus, à la fin de la République romaine, la richesse est trop grande et la lutte n'est plus possible. Les empereurs le comprennent : aussi, ne continuent-ils pas longtemps les tentatives si infructueuses que l'on signale avant eux.

Au Moyen-Age, et même dans les temps modernes jusqu'au XVIII^e siècle, la loi s'est, comme dans l'antiquité, souvent ingéninée en vain à opposer une barrière à l'action toujours croissante des dépenses de luxe. Il est intéressant d'examiner les ordonnances et les édits somptuaires promulgués par les rois de France : de telles dispositions sont nombreuses dans notre ancien droit, et, en consultant les textes mêmes, ce qui est plus aisé que pour la législation romaine, il est visible que, pour arriver à un résultat insignifiant, on a parfois osé recourir à des détails

puérils, à des minuties parfois ridicules, à des procédés arbitraires.

Les lois se succèdent et frappent tour à tour les diverses manifestations du luxe. Mais la vanité, le désir des jouissances ou simplement le souci du bien-être éludent les défenses, et les prohibitions les plus sévères sont méconnues. D'ailleurs, les magistrats eux-mêmes, qui sont chargés de les appliquer, ne les observent pas toujours, et les princes donnent quelquefois l'exemple de ce faste qu'ils cherchent à entraver chez les autres.

On peut diviser les mesures somptuaires édictées par la législation de l'ancienne France en trois catégories, suivant le but que l'on se proposait. Certaines, qui s'adressent le plus souvent à toutes les classes de la société et se retrouvent à peu près à toutes les époques, ont en vue la réforme morale, et tendent uniquement à la répression du mauvais luxe.

D'autres, qui sont particulièrement fréquentes, aux XIII^e et XVI^e siècles, ont pour objet de conserver la hiérarchie sociale par la différence des signes extérieurs, et surtout du costume. On cherche ainsi à réserver, en matière de luxe, certaines prérogatives à la classe élevée, à faire respecter, par la bourgeoisie enrichie, la distinction des castes et à rehausser l'éclat et le prestige de l'aristocratie féodale, quand cette dernière commence à décliner.

Dans une troisième catégorie, enfin, se placent les édits somptuaires inspirés par des idées écono-

miques : ils empêchent l'importation, en France, des objets de luxe fabriqués à l'étranger. Ces mesures prohibitives ont été en faveur surtout à partir du XVI^e siècle.

Dans l'ancien droit français, le premier monument législatif est un curieux capitulaire de Charlemagne (808), relatif aux habits. Il défend de vendre ou d'acheter le « sayon » double plus de vingt sols, et le simple plus de dix sols. Le sayon était un vêtement de dessous, sur lequel on mettait le « rochet fourré » : ce dernier ne devait pas excéder le prix de trente sols, s'il était « en poil de martre ou de loutre, de dix sols, s'il était en poil de chat ». Il y avait amende de quarante sols pour toute contravention à cette prescription.

Louis le Débonnaire, ami de la simplicité, interdit l'usage des robes de soie et des ornements d'or et d'argent ; il entend que les ecclésiastiques « n'aient ni anneaux garnis de pierres précieuses, ni ceintures et souliers ornés de pierreries, ni mules, ni palefrois, ni chevaux avec freins dorés » (1).

Au XII^e siècle, le faste s'était tant accru dans l'armée, que Philippe-Auguste, vers 1190, défend aux soldats de se servir de l'écarlate, des peaux de vair, d'hermine et de petit-gris (2).

Les ordonnances de Philippe le Bel sont restées justement célèbres. C'est que le grand essor de la

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, T. III, p. 69.

(2) D. VERTOT, *Mémoires sur l'établissement des Lois somptuaires parmi les Francs*, Acad. des Inscriptions, mai 1766.

richesse a pour conséquence un développement considérable du luxe des demeures, de la table et de l'ameublement. La classe moyenne, enrichie, rivalise de somptuosité avec la noblesse, surtout dans les Flandres, où le commerce est actif et prospère.

Aussi, le roi intervient, cédant, selon toute apparence, aux réclamations de l'aristocratie. « D'ailleurs, l'idée de la hiérarchie des ordres est alors prise au sérieux, et ni le roi ni ses conseillers ne veulent confondre les rangs, ni abolir les distinctions » (1).

La législation somptuaire de cette époque est complexe ; elle constitue une tentative générale et complète contre toutes les formes du luxe. Elle atteint quelquefois le faste nobiliaire, mais est surtout dirigée contre la bourgeoisie qu'elle attaque continuellement. Souvent même, la loi méconnaît la liberté privée et s'en prend aux manifestations du luxe les moins répréhensibles.

Ainsi l'édit fameux de 1294 décide que « nulle bourgeoise n'aura char », et que « nulle damoiselle, si ce n'est chastellaine ou dame de 2,000 livres de terre, n'aura qu'une paire de robes par an. Nul bourgeois ou bourgeoise, ni écuyer, ni clerc, se il n'est en prélation ou en personnaige, n'aura torche de cire » et, enfin, que « nul ne donnera au grand mangier que deux més et un potage au lard, sans fraude... » Il fixe aussi un prix maximum que les étoffes ne pourront dépasser. La sanction consistait en amendes, variant suivant la qualité du délinquant.

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. III, p. 251 et sq.

A la même date, une ordonnance interdit la vaisselle d'or et d'argent à ceux qui n'ont pas 6,000 livres de rente (1) ; une autre, de 1310, est rendue sur l'orfèvrerie. Puis le roi Jean et Charles V cherchent à réserver aux églises l'usage des vases précieux. « On ne peut faire vaisselle ou joyaux de plus d'un marc, si ce n'est pour Dieu servir ». Malgré cela, la joaillerie, qui est alors très en vogue, fait des progrès incessants.

Charles VII, par un édit de 1444, essaie de mettre un terme aux excès du faste militaire. Quant à Louis XI, il a mieux, à son service, que les lois somptuaires : il a sa vive raillerie, sa dureté de paroles, son extrême simplicité, son pourpoint de drap grossier.

Néanmoins, les goûts fastueux sont loin de diminuer, et, sous Charles VIII, la mode est aux vêtements de soie. Le roi, dans l'édit du 17 décembre 1485, dispose que « dorénavant, tous les sujets ne devront porter aucun drap d'or ou d'argent et de soye, en robes ou doublures, en peine de perdre lesdits habillements et de l'amende arbitrairement envers nous, sauf et réservé les nobles vivant noblement, lesquels, toutefois, ne pourront porter velours tant cramoiisi qu'autre figuré, à peine que dessus »

Mais Charles VIII lui-même et sa suite, en partant pour l'Italie, étaient magnifiquement vêtus de velours et de drap d'or.

(1) Ordonnances des rois de France, DE LAURIÈRE, t. I, p. 324.

L'économe Louis XII, tente, par une ordonnance, de restreindre la somptuosité des « plats, tasses, gobelets, aiguières et cueillers » chez les particuliers, mais, quatre ans après, sur les plaintes de l'industrie, il revient sur sa décision.

A la suite des guerres d'Italie, le luxe devient général et augmente. Aussi, pendant le XVI^e siècle, se multiplient les mesures somptuaires qui s'adressent surtout au costume. La série commence par une ordonnance de François I^{er}, de 1543 ; puis vient, en 1547, celle de Henri II, qui défend de porter « aucuns draps d'or et d'argent et de soye, sauf pour les personnes exceptées, sous peine de mil escus et confiscation ».

A l'époque des guerres de religion, les villageois faisant usage de vêtements somptueux, il leur est enjoint de « s'habiller selon leur état de laboureurs ou de vigneron » (1), car « tous paysans, gens de labour et valets, s'ils ne sont aux princes, ne doivent porter pourpoints de soye, ne chausses brodées..... »

Sous Charles IX, une première ordonnance, en 1560, est suivie d'une autre en 1562 ; elles portent « Règlement sur la modestie que doivent garder es habits tous les sujets du roy, tant de la noblesse et du clergé que du peuple ». En 1563 et en 1573, il est aussi prescrit de « n'enrichir les habillements d'aucuns boutons, plaques, grands fers ou aiguillettes d'or ou d'orfèvrerie ». Exception est faite « pour

(1) FONTANON, *Recueil des lois somptuaires*, t. I, p. 930 et sq.

ceux qu'il a plu à sa Majesté » d'exempter de ces prohibitions.

En 1574, on trouve des « Lettres Patentes du roy à MM. de la Cour et du Parlement, leur enjoignant très expressément de faire garder et observer en tout point les ordonnances..... »

Avec Henri III, on rencontre la Déclaration Royale de 1576 « sur le fait et la réformation des habits », et l'ordonnance de 1583 « pour le règlement et la réformation de la dissolution et superfluité qui est aux habillements et aux ornements d'iceux ».

Parmi toutes les prescriptions que renferment ces dispositions somptuaires, les unes concernent tout le monde ; les autres, au contraire, ne visent que certaines classes, et ont surtout pour but d'empêcher la confusion des rangs dans la société. Ainsi, l'usage des riches ornements d'orfèvrerie, des plaques et des boutons d'or n'est permis qu'aux gentils-hommes, et les femmes des bourgeois n'ont pas le droit de prendre « le costume de dame ».

Les magistrats eux-mêmes, qui étaient chargés de l'application de la loi, et auraient dû, par conséquent, donner l'exemple, sont pris à partie, et les abus du faste des habits sont poursuivis chez eux et chez leurs femmes. Henri II, dans sa Déclaration de 1547, interdit certaines étoffes aux femmes des gens de justice. Un arrêt du Parlement de Toulouse (1573) fait défendre aux magistrats « de porter des robes, sayons, manteaux, chausses de couleur jaune, verte ou bleue..... » Le velours est interdit aux gens d'église.

Ainsi, l'autorité ne craint pas de pénétrer dans la vie privée ; cette ingérence est alors considérée comme un droit absolu de l'Etat. Mais les préambules des lois et ordonnances, eux-mêmes, contiennent l'aveu de leur impuissance à lutter contre le luxe, et l'édit de 1573 constate, de même, l'inefficacité des décisions antérieures.

Les somptuosités de la table sont aussi, d'ailleurs, l'objet de règlements. Il faut citer, à ce sujet, une curieuse ordonnance due au chancelier Michel de L'Hospital, et qui contient certaines minuties excessives et puériles. Ainsi, elle décide « qu'en quelques noces, banquets, festins ou tables privées que ce soit, il n'y ait plus de trois services : les entrées de table, puis la chair ou le poisson, et, finalement, l'issue ». En outre, on n'autorise que six plats à chaque service et il est défendu de les doubler. Ainsi « on ne pourrait servir deux chapons ou deux perdreaux, mais seulement un de chaque espèce » ; on fait, cependant, exception pour les grives, bécassines, etc.

D'autre part, le XVI^e siècle inaugure les lois commerciales prohibitives de l'importation des objets de luxe. Le motif moral et le motif économique se combinent ici. Une des raisons le plus souvent invoquées, c'est que la France se ruine à acheter des choses de luxe.

On s'en prend aux parfums, aux étoffes. « Une fausse idée économique entre pour beaucoup dans ces mesures : on veut empêcher le numéraire de

sortir, parce qu'on croit y voir la principale richesse nationale » (1).

Beaucoup des édits rendus dans ce sens datent de Charles IX. Ainsi, en 1566, « il est défendu à tous manants et habitants de nos villes, les dorures sur plomb, fer ou bois, et l'usage des parfums apportés de pays étrangers, à peine d'amende arbitraire et confiscation de la marchandise ». L'ordonnance de 1572, due au chancelier René de Birague, interdit expressément « toute entrée en cestuy notre royaume de draps, toiles, passements et causetelles d'or et d'argent, ensemble de tous velours, satins, damas, taffetas, etc... ».

Les armes, harnais, épées, dagues dorées, sont l'objet d'une semblable décision ; les tapisseries étrangères sont aussi prohibées (2).

En 1599, un édit de Henri IV porte « défense de faire venir des pays étrangers étoffes d'or, d'argent, de soye, que sa Majesté veut être faites en ce royaume ».

Le roi veut aussi, par là, encourager certaines industries nationales, et, en particulier, celle de la soie. Il réussit, malgré l'opposition de Sully, adversaire convaincu du luxe, et partisan des mesures les plus rigoureuses. Le programme du ministre est très sévère, en effet. « Je n'aurais », dit-il, « si on m'avait cru, toléré les carrosses et les autres inventions de luxe, qu'à des conditions qui auraient coûté cher à la vanité ».

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. III, p. 439 et 440.

(2) *Anciennes Lois françaises*, t. XIII, p. 374 et 184, et t. XIV.

Son projet était d'établir, pour combattre le faste, un système inquisitorial, encore aggravé par une prescription restrictive de la liberté des conventions : il n'eût pas été permis d'emprunter « sans déclarer à quoi on prétendait employer la somme empruntée ».

En 1601, paraît, à l'instigation de Sully, un édit « portant défense à toute personne, de quelque qualité qu'elle soit, de porter en ses habillements aucun drap ni toile d'or ou d'argent, clinquant ou passement ».

En 1606, un autre renouvelle cette interdiction.

Une ordonnance se terminait ainsi : « défense de porter ni or, ni perles, ni diamants, excepté aux filles de joie et aux filous, auxquels nous ne prenons pas assez d'intérêt, pour leur faire honneur de donner attention à leur conduite » (1).

Sous Louis XIII, le luxe des repas augmente et la mode est aux diners coûteux chez les traiteurs. Alors, en 1629, il est décrété, que, dans ces festins, « on ne pourra dépenser qu'un écu par tête » et que « chez soi, on n'aura, sur la table, que trois services, à chaque service un seul rang de plats, et, dans chaque plat, six pièces ».

Il y a, en plus, amende de quarante livres pour les convives qui ne dénonceraient pas les infractions qu'ils constateront ; si, parmi eux, il y a des officiers de justice, ils devront quitter la table de leur hôte et poursuivre les contrevenants. On va donc, à ce

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 18 et sq.

moment, « jusqu'à mettre l'espionnage et la délation au service des mesures de police, jusque dans l'intérieur des familles. La nature odieuse de ces prescriptions achève de les rendre impuissantes » (1).

D'autres ordonnances interdisent, dans les vêtements, l'usage de l'or et de l'argent, pour empêcher le luxe d'absorber trop de métaux précieux.

L'édit du 18 novembre 1633 défend à tout le monde de porter « sur les collets, manchettes, coiffes et autres linges, aucunes broderies de fil d'or et d'argent, dentelles ou passements manufacturés tant dedans que dehors le royaume ».

Celui de mai 1639 prohibe, pour tous les habits, « toute espèce de drap d'or fin ou faux... ; les carrossiers ne peuvent vendre des carrosses ou des litières brodés d'or, d'argent ou de soie, ni en dorer les bois... »

Louis XIV rend plusieurs ordonnances somptuaires sur les carrosses et les meubles, la vaisselle d'or et d'argent, et même la batterie de cuisine.

Les costumes sont aussi visés. Un édit de 1656 proscrit les chapeaux de castor de plus de 40 ou 50 livres. Un autre paraît, en 1661, sur la toilette : il devait être retiré plus tard. Molière en fait faire l'apologie par Sganarelle :

« O trois et quatre fois béni soit cet édit,
Par qui des vêtements le luxe est interdit.
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes. »

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 64.

L'ordonnance de 1700 frappe le faste des habits seulement dans la bourgeoisie. Elle défend les bijoux d'or et d'argent et les diamants « aux personnes vendant, trafiquant et travaillant de leurs mains », ainsi qu'aux notaires et aux procureurs.

En 1708, année de misère, un autre prohibe l'or pour l'universalité des objets, y compris le costume (1). C'est la fin des mesures somptuaires en fait d'habillement. La réforme allait se faire toute seule pour les hommes : les mœurs allaient imposer une mode moins fastueuse, une élégance plus sobre, et atteindre ainsi un résultat que des lois nombreuses n'avaient pu obtenir.

On peut mentionner encore, sous Louis XIV, les édits de 1713 et de 1719, sur le « luxe des domestiques, laquais et gens de livrée » et celui de 1720, ce dernier enregistré au Parlement, et qui faisait défense de porter des diamants.

Sous la Régence, la Chambre de justice, qui, par ses proscriptions et ses confiscations, sert la vengeance populaire contre les exactions des traitants, mais finit par frapper des innocents, disparaît devant la malédiction générale.

Enfin, sous la Révolution, il est même question de décréter l'uniformité du costume.

En Angleterre, Edouard III, au XIV^e siècle, prohibe quantité de produits de luxe comme de denrées nécessaires, tapisseries, soieries, etc...

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 197 et 198.

Au XVI^e siècle, on peut dire qu'en général les principales nations suivent le mouvement du luxe en France et que, partout aussi, l'autorité cherche à réagir. On y rencontre des ordonnances contre certaines jouissances de consommation toutes nouvelles, dont on veut interdire ou restreindre l'usage ; le tabac, le café, le thé deviennent, dans plusieurs pays d'Europe, de même qu'en Orient, l'objet des défenses les plus rigoureuses, sous l'influence de raisons qui tiennent autant à l'hygiène qu'à l'idée économique. On voit aussi, à cette époque, des ordonnances somptuaires dictées par des tendances commerciales protectionnistes. Ainsi, en Angleterre, on interdit l'usage des soieries, pour favoriser l'industrie locale des lainages. Le même système se retrouve un peu partout, en Espagne et en Italie plus encore que dans les autres nations européennes (1).

L'Espagne, au XVII^e siècle, pour accumuler le numéraire, dans lequel on voit la richesse par excellence, pourchasse les métaux précieux. On prohibe leur transformation en objets mobiliers ; on défend de dorer ou d'argenter les lits, buffets, brasiers, vaiselles. On interdit aussi les coches, on modère la parure des hommes, on fixe une fois de plus les dimensions et l'étoffe de leurs fraises. Une autre loi somptuaire très curieuse décide que les nobles, auxquels la mode imposait un nombre énorme de domestiques, ne pourront en mener au dehors que deux avec eux.

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. III, p. 445.

L'Italie a connu les dispositions contre le faste dès le XIII^e siècle. Dans la République Florentine, la loi règle les cérémonies nuptiales, les banquets, les funérailles, et s'attaque aussi aux vêtements et aux bijoux.

Au XVI^e siècle, le principal caractère des lois somptuaires à Venise est de maintenir dans certaines limites la parure des jeunes patriciens, « de permettre à tous les citoyens de porter les mêmes habits que les nobles » (1), et surtout de surveiller particulièrement la parure des femmes : les « provéditeurs des pompes » leur défendent telles étoffes et tels colliers trop riches.

Aux États-Unis, l'Assemblée générale, réunie à Boston, en 1624, rend, sur l'habillement des deux sexes, plusieurs ordonnances, d'après lesquelles nul ne peut avoir de vêtements « ayant plus d'un crevé à chaque manche, ni ceinture d'or ou d'argent ». Les chapeaux de castor sont aussi proscrits.

L'Allemagne a aussi usé des mesures somptuaires, même au XVIII^e siècle. Un magistrat d'une ville du Sud, en 1728, promulgue, à l'adresse des femmes, une prescription, dans laquelle il leur interdit les bijoux d'or, « les crêpes de soie, les robes à couleurs voyantes, les corsets de damas, les plumes et fleurs aux chapeaux, les corsets à la française qui se lacent par derrière..... »

Et ce n'est pas seulement en Europe que des édits cherchent à proscrire le luxe.

(1) AMELOT DE HOUSSAYE : Gouvernement de Venise.

Vers le commencement du XVII^e siècle, on trouve aussi, en Chine, quelques décisions contre lui. L'empereur Tchang-ti essaie de restreindre le faste des hauts fonctionnaires dilapidateurs de la fortune publique : il leur interdit, sous les peines les plus sévères, de se distinguer par leurs habits et leurs équipages.

Enfin, au Japon, à diverses époques, le législateur a sévi contre des abus réels ou prétendus, par des prohibitions. Ainsi, un décret changeait la forme des chapeaux ou ordonnait l'adoption d'une nouvelle coiffure. Mais aujourd'hui les lois somptuaires sont abolies dans ce pays, comme, d'ailleurs, chez les nations modernes en général.

Ce n'est pas à dire, toutefois, que l'on ait complètement renoncé aux mesures législatives contre certaines manifestations du luxe, qui intéressent l'hygiène et le bon ordre publics. Ainsi, la Suisse, l'Allemagne, la Suède ont, tout récemment encore, édicté de nombreuses lois contre l'alcoolisme, en présence de ses progrès effrayants.

On ne peut, soit dit en passant, regarder les lois contre l'alcoolisme comme des lois ayant absolument le caractère somptuaire ; elles s'attaquent à un genre de luxe des plus condamnables, mais c'est à cause du trouble effectif qui en résulte pour l'ordre social.

Dans toute l'histoire, « rien ne démontre mieux l'insuccès des lois somptuaires, en général, que la nécessité où se sont trouvés les gouvernements de

les renouveler à différentes époques, et, chaque fois, avec des aggravations de pénalités et de dispositions vexatoires » (1).

Toutes, malgré leur action directe, ont été inutiles et impuissantes ; elles n'ont donné aucun résultat ; elles n'ont empêché aucun genre de luxe de s'accroître, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. On ne peut, en effet, obtenir qu'une application très incomplète de pareilles lois, car leur exécution, même partielle, exige l'emploi de mesures inquisitoriales et tyranniques, toujours révoltantes, mais qui semblent encore plus odieuses et iniques, sous un régime de liberté individuelle. De plus, le luxe prohibé a l'attrait du fruit défendu. Ce n'est donc pas de la loi somptuaire qu'il faut attendre une répression sérieuse et efficace.

(1) CAUVÈS, *Économie politique*, t. I, p. 679.

CHAPITRE II

Les Impôts somptuaires

A Rome, où les dispositions directement prohibitives ont été fréquentes, on ne trouve qu'un système très imparfait d'impôts somptuaires.

Les censeurs avaient bien aperçu le parti à tirer des taxes contre les choses de luxe, mais, en cette matière, leur pouvoir n'était pas assez bien assis pour leur permettre d'édifier un ensemble de mesures fiscales.

Cependant, Caton substitue, dans plusieurs cas, l'impôt à la loi somptuaire. Il permet le luxe qu'il ne peut empêcher. Mais il fait estimer les chars, les habits, les meubles, les bijoux, les ornements des femmes : puis il décuple la valeur de tous ceux de ces objets dont le prix dépasse 1500 drachmes, et il règle, sur cette estimation, la taxe, qui était de 3 %. C'était l'équivalent d'un impôt démesurément progressif.

On peut considérer la loi Oppia comme une des premières dispositions fiscales contre le luxe.

L'amende, qui constituait la sanction de ses interdictions contre la parure des femmes romaines, apparaît comme une sorte de confiscation au profit du Trésor. C'était une décision provisoire, destinée à faire face aux besoins de la guerre, et qui n'acquiesce que plus tard un véritable caractère somptuaire.

Scipion Nasica, consul, frappe les portes et les colonnes des maisons privées d'un impôt qui existait encore à l'époque de Cicéron (1).

Un autre est établi, pendant la guerre civile (vers 43 av. J.-C.), sur les demeures que possèdent les sénateurs à Rome : il était proportionné à l'importance des bâtiments.

Caligula met, sur les courtisanes (2), une taxe qui est, sans doute, la même que celle du chrysargyre, prélevée, beaucoup plus tard, par quelques empereurs grecs.

A la fin de la République romaine, on voit les gouverneurs de provinces accabler les populations soumises à leur autorité de redevances et de capitulations arbitraires, pour satisfaire leur passion effrénée du faste.

Dans les derniers temps de l'Empire, Alexandre Sévère institue un « *vectigal artium* », que devaient payer les fabricants et les marchands d'objets de luxe : à cette condition seulement, ils pouvaient librement exercer leur profession. Cet impôt était dû par les vitriers, les tailleurs, les tisserands de

(1) CICÉRON, *Ad Atticum*, XIII, 6.

(2) SUÉTONE, *Vie de Caligula*, ch. XL.

toile de lin, les pelletiers, les selliers, les bijoutiers et tous ceux qui travaillaient l'or et l'argent (1). Constantin change ce droit annuel en contribution quinquennale. Ce prince taxe aussi le célibat, moins comme un vice que comme un luxe, en édictant l'« *uxorium* », impôt qui avait déjà été infligé comme peine, dès 350 avant J.-C., par les censeurs Camille et Posthumius.

Il faut aussi mentionner les « *portoria* », qui ressemblent assez à des droits d'octroi ou de douanes perçus sur les marchandises circulant d'une province à l'autre dans l'intérieur de l'Empire. Plutarque les fait remonter à Ancus Martius. J. César les applique aux produits étrangers.

L'opinion de M. Naudet (2), adoptée, d'ailleurs, par M. Duruy, dans son *Histoire des Romains* (3), est qu'il y avait, dans les *portoria*, deux taxes distinctes : l'une, du quarantième, pour la majorité des marchandises ; l'autre, du huitième, qui n'atteignait que les objets de luxe et jouait, par suite, le rôle d'impôt somptuaire.

Toutes ces mesures n'arrêtèrent en rien les consommations luxueuses ; le seul résultat fut une augmentation de ressources pour le Trésor. Mais le faste romain subsista, de plus en plus exagéré et corrompu.

(1) LAMPRIE, *Vie d'Alexandre Sévère*, ch. xxiv.

(2) NAUDET, *Des changements apportés dans l'administration romaine sous Dioclétien, Constantin et leurs successeurs*, p. 189 à 192, note 18.

(3) DURUY, *Hist. des Romains*, VII, p. 377 et 378.

A la fin du Moyen-Age, on retrouve, au XIV^e siècle, l'impôt somptuaire à Florence. Le législateur interdit-il aux femmes une parure, les plus opulentes en inventent une plus chère, et les moins fortunées ont recours au clinquant, pour les imiter. On décide alors que, pour porter le vrai ou le faux, métaux ou pierreries, il faudra payer cinquante livres par an.

En France, le roi Jean, pour subvenir à ses prodigalités, ne se contente pas, au milieu des désastres de la Guerre de Cent Ans, d'imposer les denrées et les boissons recherchées par les riches seigneurs : il va jusqu'à taxer les objets de consommation générale.

Au XVIII^e siècle, au moment même où les lois somptuaires prennent fin, la législation prend un caractère nouveau : au lieu de prohiber directement le luxe, elle cherche à l'atténuer indirectement, en devenant purement fiscale. Déjà, Vauban, dans sa « *Dîme Royale* », voulait imposer la domesticité et les amples perruques (1).

Sous Louis XV, on taxe bon nombre de superfluités, mais on agit souvent sans discernement.

En 1759, paraît l'édit du contrôleur général de Silhouette, inspiré, croit-on, par l'économiste Forbonnais. Sa tendance répressive est manifeste. D'après l'article 3, les maîtres devaient payer 50 livres par tête pour les maîtres d'hôtel, pour chaque valet de chambre et pour le premier domestique d'office et

(1) V. *Dîme Royale*, Collect. des économistes, édit. Guillaumin.

de cuisine, dans toutes les villes et faubourgs des villes ; en outre, 20 livres par tête, dans la ville et les faubourgs de Paris et dans la ville de Versailles, et 12 livres dans les villes et faubourgs des villes de province pour les valets, portiers, porteurs, cochers, postillons, palefreniers, et autres domestiques mâles. (Il existe actuellement une taxe analogue en Angleterre). L'article 4 consacrait un droit de 20 livres sur les chevaux de selle, de carrosse, de chaise, etc.

Mais cet édit rencontra une vive opposition dans le Parlement. Enregistré dans le lit de justice du 20 septembre 1759, il fut supprimé en 1760.

En 1775, le lieutenant de police Sartines autorise les maisons de jeu, mais les soumet à un impôt. C'était un triste expédient financier, qui spéculait sur la faiblesse humaine et la passion du jeu.

L'impôt sur le tabac, aboli en même temps que d'autres taxes de consommation, par la Constituante de 1791, a été rétabli par l'Empire, en 1810.

Aujourd'hui enfin, nous avons emprunté à l'Angleterre un impôt sur les chevaux et les voitures de luxe, et les cartes à jouer, les billards, les cercles, les chiens dits « d'agrément », donnent lieu à la perception de véritables taxes somptuaires. On a proposé récemment d'en mettre aussi sur les yachts, sur les livrées, et sur les vélocipèdes et automobiles de luxe.

L'Angleterre possède, en outre, un impôt sur les armoiries et l'« income-tax » ou impôt sur le revenu ;

sont exemptés de l'income-tax tous ceux qui n'ont pas telle fortune déterminée.

Mais, en général, les taxes sur le luxe n'y sont pas établies pour le combattre. Le système anglais « fait payer beaucoup aux riches, mais ce n'est pas en vertu d'une doctrine égalitaire, ce qui lui permet de s'arrêter à temps, n'ayant pas à obéir aux exigences logiques d'une théorie » (1).

De même, en Prusse, existe l'« einkommensteuer », qui ne s'applique qu'aux revenus supérieurs à 1000 thalers, et le « classensteuer », qui grève les revenus inférieurs à ce chiffre, mais supérieurs à 145 thalers. Ce sont, comme l'income-tax, des impôts complémentaires sur le revenu.

L'Autriche est entrée dans la même voie.

Dans certains cantons suisses, en Bavière, en Saxe, fonctionne même l'impôt progressif sur le revenu.

Mais l'income-tax, l'impôt sur le revenu sont-ils, à proprement parler, des taxes somptuaires ?

Nous venons de voir qu'à Rome les « *portoria* » n'étaient pas un impôt exclusivement somptuaire. Il y avait, avons-nous dit avec MM. Naudet et Duruy, deux taxes distinctes : l'une, du 40^{ème}, pour la majorité des marchandises ; l'autre, du 8^{ème}, qui n'atteignait que les objets de luxe et jouait, par suite, le rôle d'impôt somptuaire.

De même, l'income-tax et l'impôt sur le revenu

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 622.

présentent, dans une certaine mesure, un caractère somptuaire, puisqu'ils ont pour base la fortune extérieure, autrement dit le luxe que déploie le contribuable.

En Amérique, avant l'abolition de l'esclavage, il y avait une taxe sur les esclaves.

Le Tennessee en a établi une, il y a plus de vingt ans, sur les voitures.

Dans le Mississipi, tandis que l'impôt n'est que de 1 pour 1000 pour beaucoup d'objets, il est de 10 pour 100 sur la valeur des voitures de luxe, des montres, horloges, chevaux, et de 20 pour 100 sur la vaiselle d'or et d'argent.

Aujourd'hui encore, quelques économistes voudraient faire de l'impôt une barrière contre les abus luxueux : cette école ne compte plus guère de partisans aujourd'hui. Ainsi, M. de Monthyon, qui a été l'un des derniers, demande que les meubles somptueux paient un impôt « énorme », et pose cette maxime, que la taxe devrait être progressive, en raison de l'importance ou de la moralité du besoin, pour décourager « les jouissances fausses ou frivoles » (1), et constituer « un régulateur des mœurs, en restreignant les plaisirs ou en les dirigeant ».

C'est ce que l'on pourrait, avec M. Baudrillart (2),

(1) M. DE MONTHYON, *De l'infl. de l'impôt sur la moralité des peuples*, II^e partie, ch. I, sect. III. — *Collect. des princip. économ.* t. XV (Guillaumin).

(2) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 685 et sq.

appeler l'impôt « contre » le luxe, car l'intention répressive et hostile est manifeste : c'est ce qui le caractérise. Par là, cet impôt se rapproche de la loi somptuaire ; il cherche, comme elle, à frapper, à punir, en quelque sorte. Mais, tandis que celle-ci prévoit et prohibe expressément certains actes, sous des peines plus ou moins sévères, l'impôt « contre » le luxe laisse ces actes s'accomplir ; seulement, il essaie, par son poids écrasant, sinon de refouler complètement certaines manifestations du superflu, du moins de gêner considérablement leur essor. Il est alors, dans l'idée de ses partisans, chargé de réprimer certaines dépenses comme blâmables.

Mais un tel système laisse, lui aussi, une assez large place à l'arbitraire : la classification sera, le plus souvent, extrêmement délicate et périlleuse à établir, comme aussi le taux de l'impôt. En outre, l'inefficacité d'un tel moyen est surabondamment prouvée par les faits, et il est fort probable qu'une notable augmentation de l'impôt sur le tabac, par exemple, décidée dans un but répressif, ne diminuerait en rien la consommation de ce produit.

Les impôts « sur » le luxe, au contraire, n'ont, ne doivent avoir aucune intention répressive. Bien qu'ils n'aient qu'une productivité assez limitée, il semble équitable d'y recourir, comme appoint aux autres impôts. En effet, ils sont souvent un sûr indice de la richesse acquise. Ils ont cette supériorité, qu'ils n'exercent pas d'influence fâcheuse sur la production ou la circulation générales.

Ils atteignent surtout les plus fortunés et sont

levés sur cette portion des revenus que l'on consacre aux superfluités, et non plus sur celle que l'on emploie à l'achat de l'indispensable. Ils constituent donc des mesures fiscales qui se légitiment très bien. Ce que le législateur leur demande, en effet, c'est d'obtenir que les objets de luxe, raisonnablement surtaxés, contribuent plus largement que les choses nécessaires à la vie, à procurer à l'État les ressources dont il a besoin, et lui fournissent ainsi une quote-part, qu'il faudrait, sans cela, exiger des consommations usuelles. « On puise ainsi à une source particulière limitée, mais à laquelle on s'adresse, pour faire face à des dépenses qu'on ne peut faire peser au-delà d'une certaine mesure sur la masse » (1). Cette dernière, il est vrai, a, elle aussi, son luxe aujourd'hui, puisque beaucoup de perfectionnements ont permis et permettent encore, chaque jour, la diffusion du confortable ; mais comme, à l'inverse de ce qui se passe pour les riches, la majeure partie des consommations de la foule se compose de choses indispensables, les taxes somptuaires sont, en somme, un avantage pour elle : car on peut, semble-t-il, considérer les impôts sur les choses nécessaires comme « proportionnels à rebours », puisque celui qui en souffre le plus, c'est le petit consommateur, c'est-à-dire celui qui a le plus besoin d'être épargné. Ces impôts pèsent donc d'un poids plus lourd précisément sur celui-là même à qui ses forces permettent le moins de supporter un tel fardeau.

(1) BAUDRILL., *op. cit.*, t. IV, p. 687.

Si les besoins de l'État s'accroissent, et si, par suite, il y a insuffisance de ressources, l'impôt somptuaire peut y pourvoir, et l'on se trouve dispensé d'établir une autre taxe.

Si, d'autre part, ces besoins restent les mêmes, il permet d'opérer un dégrèvement sur d'autres points.

Il paraît donc juste de demander un peu plus au superflu, pour dégrever d'autant les objets dont on ne peut se passer.

De plus, il sera bon aussi, toutes les fois que cela pourra se faire sans inconvénient, de détaxer, autant que possible, suivant les circonstances, les consommations qui ont passé du domaine du luxe dans celui du nécessaire.

Les impôts sur le luxe se justifient encore, parce qu'ils font partie d'un ensemble de taxes qui constitue le régime fiscal des pays civilisés, de la France notamment. Elles ont été instituées, non-seulement à cause du peu de certitude que l'on aurait d'obtenir d'un seul impôt une somme suffisante pour les dépenses publiques, mais aussi afin d'arriver, d'une façon plus empirique, mais plus prudente, à une répartition, et, par suite, à une proportionnalité générale à peu près exactes (1).

Ces taxes se corrigent l'une par l'autre, et l'on peut ainsi essayer d'établir une sorte de compensation entre les imperfections qui sont inhérentes à chacune d'elles en particulier, à neutraliser par les unes les inconvénients des autres.

(1) CAUWÈS, *Écon. polit.*, t. IV, p. 314.

Il est certain que celles qui sont établies sur les consommations de luxe semblent préférables aux octrois, qui pèsent aussi lourdement, sinon plus, sur le pauvre que sur le riche, puisqu'ils s'adressent aussi bien aux objets de première nécessité qu'aux choses de luxe ; à l'impôt sur les portes et fenêtres, qui frappe des éléments de bien-être, d'hygiène, dont il faudrait, au contraire, faciliter la diffusion ; à l'impôt mobilier, qui atteint le chef de famille en raison de ses charges et non de ses ressources, et, par contre, épargne le célibataire ; enfin, en général, aux impôts dont le législateur grève les choses nécessaires à la vie. Il faut bien, il est vrai, quelque regrettable que ce soit, imposer ces dernières, dans une juste mesure, car le luxe ne saurait répondre à tout.

Enfin, on accepte encore plus aisément les impôts que l'on établit sur toute une catégorie de produits, tels que l'alcool, le tabac, l'opium, dont l'abus a des effets particulièrement pernicieux pour les facultés physiques, intellectuelles et morales des individus.

Toutefois, les impôts sur le luxe doivent être établis avec une extrême circonspection. Comme le dit excellemment M. Ch. Gide : « A la différence des particuliers qui sont obligés de régler leurs dépenses sur leurs revenus, l'État, d'ordinaire, règle ses recettes d'après ses dépenses » (1). Il doit donc, en ce

(1) CH. GIDE, *Principes d'Écon. polit.*, p. 593.

qui concerne les contributions à exiger, rester dans les strictes limites de ses besoins.

Il faut que ces impôts restent modérés, sinon ils deviendraient forcément des impôts « contre » le luxe, et, en plus de leur inefficacité comme moyen de répression, ils présenteraient, au point de vue de la liberté et de l'industrie, les mêmes inconvénients que les lois somptuaires. Il suffit, d'ailleurs, de consulter l'histoire, pour voir que les impôts somptuaires, établis dans une intention répressive, ont complètement échoué dans leurs tentatives : pour ne citer qu'un exemple, déjà mentionné plus haut, le fameux Edit de Silhouette (1759), rapporté au bout d'un an à peine, fut un essai entièrement infructueux.

« Quand on propose de nouvelles taxes somptuaires, il y a plusieurs écueils à éviter. D'abord, la loi fiscale frappe le luxe comme indice de richesse imposable, mais il ne lui appartient pas de faire la guerre au luxe. Puis, les impôts somptuaires sont des impôts sur la richesse, et ne doivent pas être une spéculation sur les faiblesses humaines » (1). Ils doivent jouer fidèlement le rôle que l'on attend d'eux, et qui consiste à permettre d'alléger le fardeau supporté par les choses de première nécessité.

Mais il ne faut pas les multiplier outre mesure. Car on ne sait plus alors où s'arrêter ; et l'on finit par imposer une foule de choses : certaines taxes deviennent, dans ce cas, inquisitoriales et vexatoires,

(1) CAUVÈS, *op. cit.*, t. IV, p. 412.

et s'adressent à des objets qui n'ont pas un caractère de superfluité parfaitement net et incontestable. On aboutit à une situation inextricable : car il est parfois malaisé de fixer le critérium auquel se distingue le luxe, qui est souvent fait des goûts et des caprices du jour, et l'on peut, en outre, se demander comment les agents du fisc arriveraient à s'acquitter de leurs fonctions, s'ils étaient chargés d'estampiller et de classer les manifestations diverses, sous lesquelles le luxe se révèle.

Aux différentes critiques qui viennent d'être faites à propos des impôts somptuaires, il conviendrait d'en ajouter encore. C'est au point de vue financier qu'on se place spécialement pour les faire.

Il faut tout d'abord remarquer que les impôts somptuaires sont, en quelque sorte, des impôts volontaires : car on peut, semble-t-il, s'y soustraire. En effet, peut-on se passer de fumer, de consommer de l'alcool ? Assurément oui, si l'on veut. Et alors, en ne se livrant pas aux consommations taxées, on échappe à l'impôt. Si donc le contribuable paie au fisc, c'est qu'il le veut bien.

Ce caractère d'impôt volontaire est assurément très curieux et se rencontre seulement dans les impôts somptuaires : lorsqu'en effet l'impôt frappe des objets de consommation nécessaire, ce caractère disparaît. On ne peut se passer de pain, de vêtements..... ; par conséquent, dans ce cas, on ne peut se passer de payer l'impôt.

C'est surtout lorsqu'une crise économique se

produit, qu'apparaissent les conséquences et les inconvénients du caractère volontaire des impôts somptuaires.

Quand l'argent devient rare, quand il devient difficile de payer au boucher ou au boulanger les denrées de première nécessité, il faut bien se priver du superflu ; il faut délaissier le café, le cabaret, le cigare ou la cigarette.

Et c'est ici que se présente un autre inconvénient des impôts somptuaires : celui d'être d'un rendement peu sûr.

Car, quand l'État établit le budget de ses recettes et de ses dépenses, c'est seulement en ayant recours à des prévisions assez incertaines qu'il peut fixer le rendement des impôts somptuaires. En effet, si la crise en question vient à se produire, l'impôt ne rapporte plus ce qu'on attendait, et le trésor manque des fonds sur lesquels il comptait.

On le voit, cet inconvénient n'est pas des moindres ; et il était utile de le mettre en lumière.

Aussi est-il peut-être bon de répéter encore, avec MM. Gide et Cauwès, que les impôts sur le luxe doivent être établis avec une extrême circonspection, être très modérés ; et, enfin, se contenter de jouer fidèlement le rôle que l'on attend d'eux et qui consiste à permettre d'alléger le fardeau supporté par les choses de première nécessité.

CONCLUSION

L'histoire nous a montré que toutes les mesures prises par le législateur contre le luxe ont échoué. A Rome, malgré les lois et les impôts somptuaires, il est tombé dans de monstrueux abus. Au Moyen-Age et même dans les temps modernes, il a triomphé de toutes les prohibitions : toutes ont été impuissantes à entraver son essor. Il a continué à se développer, et ses manifestations sont devenues chaque jour plus nombreuses.

Aussi, de nos jours, le domaine de l'action publique exercée par les tribunaux est à peu près abandonné. Nos idées sur la liberté et sur la responsabilité individuelles s'opposent, avec raison, à cette intrusion dans la vie privée. Poursuivre tel excès de table ou de parure comme on poursuit un vol ou un attentat commis contre les personnes, semblerait souverainement révoltant. De plus, une partie de nos lois tend à encourager certaines industries de luxe, par des primes et des récompenses ; après cela, elles ne peuvent aller en proscrire les produits.

Aux époques de grande civilisation, la corruption des mœurs ne peut guère être enrayée par des mesures législatives. Mais l'intervention de la loi se justifie, quand il s'agit de l'hygiène, de la santé, du bon ordre publics. Ainsi, en ce qui concerne l'ivrognerie, la loi a prise, au moins, sur le scandale public. Toutefois, il est à remarquer que les sociétés de tempérance, inspirées par l'initiative privée, ont, sur ce point, une action plus efficace ; elles ont déjà rendu d'immenses services.

Que dire des impôts somptuaires ? Malgré les graves inconvénients qui résultent de leur caractère d'impôts volontaires et de leur rendement très incertain, ils se justifient très bien, puisqu'en définitive ils ne frappent que ceux auxquels il est permis d'avoir du superflu et soulagent ainsi d'autant les classes laborieuses, les plus intéressantes.

Mais si l'on veut s'en servir comme d'un moyen de répression du luxe, leur impuissance est surabondamment prouvée par les faits. Ainsi, en dépit de taxes parfois énormes sur le tabac, l'alcool, le jeu, etc., on n'a jamais cessé de fumer, de boire, de jouer. Aussi, n'est-ce pas du législateur qu'on doit, ce semble, attendre la meilleure arme pour combattre la corruption ; car les manifestations du luxe, variables à l'infini, finiront toujours par dépasser les prévisions de la réglementation la plus minutieuse.

Mais la part faite au superflu blâmable est encore bien grande de nos jours et nous sacrifions beaucoup trop aux vaines futilités et aux raffinements sensuels.

De quels précieux moyens peut-on espérer une action bienfaisante, qui se ferait sentir sur le bon luxe, pour l'empêcher de devenir exagéré, et qui lutterait contre le mauvais, dont le seul usage est déjà répréhensible ?

La religion et la morale peuvent seules agir ici.

A Rome, malgré les efforts réitérés des pouvoirs publics, le luxe s'est perverti chaque jour davantage : car la morale du paganisme ne pouvait exercer sur les esprits aucune influence salutaire. Au contraire, toutes les nations chez lesquelles ont pénétré les vivifiantes doctrines du christianisme ont su se garder, d'une manière générale, des effroyables excès fastueux auxquels se sont livrés les Romains de la décadence. Déjà, les orgies du Moyen-Age étaient loin des gigantesques débauches romaines.

De plus, si, chez tous les peuples, la diffusion du luxe a sans cesse augmenté au fur et à mesure que la civilisation progressait, il s'est épuré, affiné, il est devenu moins grossier et moins excessif ; en s'étendant à un plus grand nombre de consommateurs auxquels il a contribué à apporter le bien-être, il a joué le rôle d'un puissant agent civilisateur, d'un instrument du progrès. Les mœurs se sont adoucies, les inégalités sociales aplanies, dans une certaine mesure.

L'homme civilisé est assurément plus humain, plus compatissant, plus charitable que celui d'autrefois.

Il faudrait que la moralité se développât sans

cesse, en même temps que la richesse ; il faudrait que l'homme sût avoir la force de résister aux tentations nombreuses du luxe qu'il est à même de se procurer si facilement.

Les remèdes moraux sont donc, semble-t-il, les meilleurs, car ils agissent sur les causes et ont pour effet de refréner la vanité, l'égoïsme, la sensualité.

L'instruction morale, l'autorité du père de famille ont ici une influence énorme. Les lois peuvent avoir aussi, sur ce point, une action incontestable, par le système d'éducation, qui dépend, en partie, des pouvoirs publics : l'enseignement ne doit pas s'occuper seulement des intérêts matériels ; il doit aussi s'efforcer d'exalter l'esprit de sacrifice, d'abnégation, de désintéressement, de dévouement, pour empêcher la prédominance brutale des appétits.

C'est dire que « toute éducation a besoin d'un idéal élevé, d'un frein contre les entraînements du mal, de quelque chose de supérieur que l'homme apprenne à respecter et à aimer. Le sentiment religieux remplit ce rôle de telle façon qu'on ne voit pas comment il pourrait être suppléé. L'idéal chrétien est essentiellement contraire au mauvais luxe, à l'abus du superflu. Tout en recommandant le travail, il subordonne l'individu à la règle morale, à Dieu, et les sens à l'esprit.... Ce sont les nations chrétiennes qui occupent le plus haut degré de civilisation sur le globe..... » (1).

Avec de tels principes, une heureuse réaction sur

(1) BAUDRILLART, *op. cit.*, t. IV, p. 683 et 684.

le luxe privé et public ne peut manquer de se produire : des idées plus sérieuses, des habitudes plus simples, des goûts intellectuels se répandront ; il y aura moins de frivolité dans les mœurs.

Une forte éducation morale s'impose donc. Il faut combattre le luxe qui rend égoïste, par l'idée divine, par l'amour du beau et du vrai, et aussi par l'amour du prochain, du bien et du juste. Il faut que les croyances religieuses se fortifient ; que les idées de charité se développent de plus en plus ; il faut que, sans pour cela renoncer à un légitime bien-être, les plus riches songent à prélever, pour venir en aide aux moins fortunés, une partie des sommes qu'ils ont l'intention de consacrer au superflu..... Ce qu'ils donneront ainsi, on est sûr que le luxe blâmable ne l'aura pas.

Sans doute, certains économistes ont pu dire, avec M. de Laveleye : « L'aumône engendre l'oisiveté, la mendicité, l'inertie » (1).

Mais ces critiques ne doivent s'adresser qu'à une charité mal pratiquée, que tout le monde réprouve. On a raison de blâmer celle qui est faite au hasard, car il y a de faux pauvres qui trouvent dans la mendicité la satisfaction de leurs vices. Mais on ne peut nier que, bien entendue, faite avec discernement, secondée par l'assistance, la charité est excellente et est un moyen de faire parvenir aux pauvres une part du superflu des riches, qui se trouve ainsi soustraite au luxe.

(1) DE LAVELEYE, *Le luxe*, p. 77.

La charité est une des gloires des nations chrétiennes : elle y donne des résultats admirables et les sentiments philanthropiques ont une tendance manifeste à s'y développer de plus en plus.

En résumé, donc, il ne faut pas chercher à supprimer le luxe. Il est inhérent à la nature humaine : quoi qu'on fasse, la part la plus considérable des revenus supérieurs aux besoins nécessaires sera toujours consacrée aux dépenses de luxe ; et celui-ci continuera, du reste, à jouer son important rôle économique, qui consiste à stimuler l'activité de l'homme, à créer la variété des occupations, à procurer, en partie, aux classes pauvres, le travail et le salaire rémunérateur dont elles ont besoin pour subsister, à faire progresser l'industrie, à améliorer la production par la recherche constante de produits supérieurs.

Mais on ne doit pas hésiter à désapprouver, sans restriction, la prodigalité, le faste excessif et inutile, celui qui répond simplement à un vain désir d'ostentation. Ce qu'il faut, de même, traiter avec la dernière sévérité et combattre à outrance, c'est le luxe contraire à la morale ; c'est le superflu nuisible à l'intelligence et à la santé, celui qui ruine le corps et pervertit l'âme ; c'est, d'une manière générale, tout ce qui se rapporte au luxe de mauvais aloi, car il amollit et corrompt ; et l'homme ne doit pas devenir l'esclave des jouissances et des raffinements.

Au contraire, tant que les dépenses de luxe qui n'ont rien de répréhensible au point de vue moral, ne deviennent pas excessives, on ne peut donc les

condamner. D'ailleurs, avec le perfectionnement moral, mais avec lui seul, on peut espérer que le luxe tendra toujours à s'épurer davantage, à devenir plus judicieux et plus délicat, enfin à exercer, de plus en plus, une heureuse influence sur le développement artistique des nations, sur l'épanouissement des plus belles facultés humaines.

VU :

Le Professeur, Président de la Thèse,

EDMOND VILLEY.

VU :

Le Doyen de la Faculté,

EDMOND VILLEY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Université de Caen,

E. ZEVORT.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE

	Pages.
INTRODUCTION	11

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE DU LUXE

CHAPITRE I ^{er} . — Du Luxe dans l'Antiquité	19
CHAPITRE II. — Du Luxe au Moyen-Age.	59
CHAPITRE III. — Du Luxe dans les Temps Modernes. .	75

DEUXIÈME PARTIE

EFFETS SOCIAUX DU LUXE

CHAPITRE I ^{er} . — Les adversaires et les partisans du Luxe. .	113
CHAPITRE II. — Rôle économique du Luxe	135

TROISIÈME PARTIE

DE LA RÉPRESSION DU LUXE

CHAPITRE I ^{er} . — Les Lois somptuaires	163
CHAPITRE II. — Les Impôts somptuaires	187

CONCLUSION.	201
---------------------	-----

Caen -- Imprimerie-Papeterie E. LANIER, 1 et 3, rue Guillaume -- 1464

